

— *Hemsterhusiana, 1* —

Ma. toute chère Diotime

1775-1778

François Hemsterhuis

Ma toute chère Diotime

Lettres à la princesse de Gallitzin, 1775-1778

éditées par Jacob van Sluis

avec la collaboration de

Gerrit van der Meer

& Louis Hoffman



Berltsum ~ Van Sluis

2011

Hemsterhusiana, Volume 1

Collection dirigée par Jacob van Sluis

Dans ce volume:

Universitäts- und Landesbibliothek Münster – *Gallitzin-Nachlaß*
Kapsel 18, Kapsel 19, Kapsel 37, Band 1 & Band 11

Landesarchiv Nordrhein-Westfalen, Abt. Westfalen, Münster
Nachlaß Bucholtz 1157, 1158 & 1166

ISBN 978-90-809696-7-4

© Jacob van Sluis

<http://irs.ub.rug.nl/hemsterhuis>

Apple Mac mini

NeoOffice

Apple Chancery • Junicode • Verdana

19 I 2011

Introduction

A partir de 1775 jusqu'à sa mort François Hemsterhuis (1721-1790) était en correspondance très régulière avec Adelheid Amalia, née comtesse de Schmettau (1748-1806), mariée avec l'envoyé officiel de la Russie à La Haye, Dmitri Alekseevic Gallitzin. Elle habitait d'abord à La Haye, et puis elle occupait une maison de campagne assez sobre à côté de Scheveningen, appelée Niethuis. Pendant cette période la correspondance était accompagnée de visites, parfois la même journée que les lettres furent envoyées. Après son déménagement à Munster en août 1779 les lettres à la princesse augmentaient en volume, et le contact continuait d'être aussi intensif qu'avant, avec environ deux lettres par semaine.

Pour la princesse Gallitzin Hemsterhuis était un conseiller par rapport à l'éducation de ses deux jeunes enfants, et pour elle même Hemsterhuis fonctionnait comme professeur et guide. La princesse était une muse pour Hemsterhuis: leurs conversations lui donnaient de l'inspiration en tant que philosophe et lui conduisaient à mettre ses pensées par écrit en forme de dialogues. Comme chez Platon ces dialogues se déroulent le plus souvent dans la Grèce antique. Dans leurs lettres réciproques ils s'adressent d'ailleurs comme « Socrate » (Hemsterhuis) et « Diotime » (la princesse).

Vraisemblablement il ne s'est pas rendu compte de l'importance du fait que la princesse lui introduisoit dans le monde des gens distingués en Allemagne. Avec cela elle favorisait considérablement la circulation de ses écrits. Encore de son vivant Hemsterhuis entra en contact directement ou indirectement avec des personnages comme Herder, Jacobi, Goethe, et Hamann. Les deux premiers volumes d'une traduction allemande parut en 1782, à l'insu de Hemsterhuis, une troisième en 1797. Ainsi grâce aux contacts intensifs de la princesse, son travail intellectuel a pu influencer énormément l'avant-romantisme allemand.

La plupart des lettres de Hemsterhuis à sa muse est conservée à la bibliothèque universitaire de Munster (Universitäts- und Landesbibliothek) dans la collection Gallitzin (Gallitzin-Nachlass). Des collections moins importantes se trouvent à la Bibliothèque Royale à La Haye et aux Archives d'Etat (Landesarchiv) à Munster. Pour des raisons pratiques cette édition a été divisée conforme à l'ordre

de ces documents dans les archives et leurs collections mentionnées. Ainsi on a gardé à peu près une ordre chronologique. La collection retransmise n'est pas complète malheureusement: dans les années 1781 et 1782 se trouvent des lacunes importantes.

Les lettres sont éditées ici en transcription. L'énorme volume d'environ 1300 lettres nous a fait renoncer pour le moment à une annotation et à des commentaires sur ces lettres; on se propose d'ailleurs d'y pourvoir en quelque forme à l'avenir. Etant donné les possibilités de recherches électroniques sur le site, la création d'un index dans les livres n'a pas été faite. Le très grand nombre de lettres nous a mené aussi à ne pas transcrire les lettres de la princesse à Hemsterhuis: le projet aurait été trop étendu. L'intention existe néanmoins d'éditer de la même façon des lettres de Hemsterhuis à d'autres personnes, comme par exemple sa correspondance avec Madame Perrenot, sa deuxième muse, qu'il adressait comme « Daphne ».

Dans cette publication nous avons pris en considération les règles suivantes:

- Maintien de la langue et de l'orthographe originale, même s'ils n'étaient pas toujours appliqués de façon conséquente. L'orthographe n'est pas conséquent, par exemple: *republicque* à côté de *republique*, *voions* avec *voyons*, *envoier* / *envoyer* / *envoyer*, etc.
- Le signe & est devenu *et*.
- La ponctuation a été adaptée au français moderne.
- Dans l'application des accents on l'a suivi en général. Hemsterhuis les a omis souvent (*ame*, *premiere*), mais il n'y était pas consequent (*meme*, *même*). On ne trouve chez Hemsterhuis rarement l'accent grave. Ses accents aigues, là où il faut des accents graves dans l'orthographe moderne, ont été changé en accent grave. L'accent grave ou circonflexe sur l'u par distinction à l'n a été nié.

Etant donné que notre transcription a été réalisée à partir d'un microfilm, et que la vérification avec les documents originaux n'était pas toujours faisable, le lecteur doit s'attendre à trouver des défauts assez fréquents dans l'usages des accents.

- Les abréviations et les noms propres abrégés ont été complétés en superscript, pour autant qu'ils étaient connus. On a opté pour cette

méthode au lieu d'appliquer les crochets [...], afin de faciliter la recherche digitale. Les quelques additions éditoriales, qui n'ont pas d'importance pour la recherche digitale, ont été placées entre crochets.

- Les mots ou passages non lisibles et dont la transcription dans les originaux était incertaine, ont été placés entre accolade {...}.
- Hemsterhuis se servit d'une écriture en chiffres pour rapporter en code à la princesse des informations délicates, concernant la politique ou des personnages. Dans les lettres ces textes décodés ont été donnés en italiques, les messages en original (en chiffres) figurent en notes en bas de la page. Cependant ce n'est pas applicable à ce volume.
- Les soulignements et les mots en petites capitales sont conformes à l'usage par Hemsterhuis dans ses lettres.
- On l'a suivi aussi dans les façons non conséquentes de représenter des citations. Hemsterhuis les rendait parfois soulignées, ou bien entre guillemets (ici indiquées comme « ... »), mais souvent elles ne sont pas du tout marquées.
- Parfois il y a sur les originaux des annotations, souvent de la main de la princesse; elles sont rendues ici dans des caractères différents, sans empatement.
- Comme remarqué déjà, dans cette édition on a suivi l'ordre des documents dans leurs archives. Dans quelques cas on a déplacé à l'intérieur de certains volumes une lettre pour des raisons de chronologie apparentes.

150 lettres de Hemsterhuis ont été publiées récemment dans une sélection avec des commentaires détaillés: Frans Hemsterhuis, *Lettres de Socrate à Diotime: Cent cinquante lettres du philosophe néerlandais Frans Hemsterhuis à la princesse Gallitzin; choisies, introduites, éditées et annotées par Marcel Franz Fresco* (Deutsche Hochschulschriften) Frankfurt am Main [etc.] 2007. Dans *Wijgerige Werken* (« Oeuvres philosophiques »), publiées par M.J. Petry (Budel 2001) on trouve également un nombre de lettres et fragments de lettres avec une traduction en néerlandais; les mêmes ouvrages et lettres ont été publiés dans une édition italienne, aussi avec traduction: *Opere, a cura di Claudia Melica* (Biblioteca Europea; 29) Napoli 2001. Les renvois à ces publications, et en l'occurrence à d'autres, se trouvent en bas de page.

La version-web de cette transcription a été conçue de façon que ces textes peuvent aussi être commandés en forme de livre par www.lulu.com. Cette version-livre sera adaptée, comme la version-web, dès qu'il se présentent des corrections ou des suppléments substantielles. A cette fin la version actuelle est donnée à verso de la page de titre.

La transcription a pu être réalisée grâce aux efforts de messieurs Gerrit van der Meer et Louis Hoffman. Leur connaissance de la langue et de la culture française et leur collaboration intensive à l'édition et traduction des « Oeuvres philosophiques » de Hemsterhuis sous la direction de Michael Petry leur permettaient d'entamer ce travail considérable. Reinhold Feldmann M.A., conservateur à la Universitäts- und Landesbibliothek Münster, a donné sa coopération entière en mettant à notre disposition les documents originaux et la préparation de leur publication sous forme digitale. La bibliothèque de la Rijksuniversiteit Groningue, mon employeur, a facilité ce projet, spécialement sous forme de la disponibilité d'un site sur internet.

Jacob van Sluis

Inleiding

Van 1775 tot aan zijn overlijden op 7 juli 1790 onderhield Frans Hemsterhuis (1721-1790) een regelmatige briefwisseling met Adelheid Amalia geboren gravin von Schmettau (1748-1806), gehuwd met de Russische gezant te Den Haag, Dmitri Aleksevič Gallitzin. Aanvankelijk woonde de prinses in Den Haag en in een sober buiten Niethuis te Scheveningen; in deze periode werd de briefwisseling gecombineerd met bezoeken, soms nog op dezelfde dag als de verzonden brief. Na haar verhuizing naar Münster in augustus 1779 werden zijn brieven langer. Met de regelmaat van ongeveer twee brieven per week bleef het contact bestaan, even intens als voorheen.

Voor prinses Gallitzin was Hemsterhuis een raadgever bij de opvoeding van haar jonge kinderen en voor haarzelf fungeerde hij als een docent en vraagbaak. Voor Hemsterhuis was de prinses een muze: hun gesprekken inspireerden hem als filosoof en leidden ertoe dat hij zijn gedachten in de vorm van dialogen kon opschrijven. Deze dialogen kregen, naar het voorbeeld van Plato, een invulling alsof ze zich in het antieke Griekenland afspeelden. In de onderlinge brieven kreeg dit navolging doordat de prinses Hemsterhuis met « Socrate » aansprak en hij haar met « Diotime ».

Belangrijk voor Hemsterhuis – al zal hij dat toen niet beseft hebben – is dat de prinses hem introduceerde in aanzienlijke Duitse kringen en zo kon zij bewerkstelligen dat zijn filosofische geschriften breed gingen circuleren. Nog bij zijn leven maakte Hemsterhuis rechtstreeks of indirect kennis met grootheden als Herder, Jacobi, Goethe en Hamann. De eerste twee delen van een Duitse vertaling verschenen in 1782, buiten zijn medeweten om; het derde deel volgde in 1797. Mede dankzij de contacten van de prinses heeft zijn denken een enorme invloed kunnen uitoefenen op de Duitse « Frühromantik ».

De brieven van Hemsterhuis aan zijn muze worden voor het merendeel bewaard in de Universitäts- und Landesbibliothek te Münster, binnen de collectie Gallitzin-Nachlaß. Kleinere collecties bevinden zich in de Koninklijke Bibliotheek te Den Haag en in het Landesarchiv Abteilung Westfalen te Münster. Om praktische redenen is er voor gekozen om deze uitgave op te delen overeenkomstig de ordening in de genoemde bewaarplaatsen en hun collecties.

Daarmee is een ruwweg chronologische volgorde aangehouden. De overgeleverde verzameling is helaas niet volledig: binnen de jaren 1781 en 1782 blijken er grote hiaten te zijn. Hier worden de brieven in transcriptie uitgegeven. Door de enorme omvang, ca. 1300 brieven, is in eerste instantie van annotatie en van commentaar bij de brieven afgezien; het voornemen is wel om in de toekomst op een of andere wijze hierin te voorzien. Gegeven de elektronische zoekmogelijkheden op de website kon een register in de boeken achterwege blijven. Het grote aantal maakt ook, dat geen transcripties zijn gemaakt de brieven van de prinses aan Hemsterhuis: het project was dan te omvangrijk geworden. Het voornemen is wel om ook andere door Hemsterhuis geschreven brieven zo uit te geven, bijvoorbeeld de correspondentie met mevrouw Perrenot, die als een tweede muze en onder de koosnaam « Daphne » werd aangeschreven.

Bij de editie zijn de volgende regels in acht genomen:

- Oorspronkelijke taal en spelling zijn gehandhaafd, ook wanneer deze niet consequent was. Zijn spelling is niet consequent, bijvoorbeeld *republicque* naast *republique* en *voions* naast *voyons*.
- Het &-teken is tot *et* uitgeschreven.
- De interpunctie is aangepast naar modern gebruik.
- Hemsterhuis' gebruik van accenten is voor het merendeel gevolgd. Naar moderne maatstaven gezien liet hij vaak accenten weg (*ame*, *premiere*), maar daarin was hij niet consequent (*meme* naast *même*). Het accent grave gebruikte hij spaarzaam. Wanneer hij een accent aigu gebruikte waar in de moderne spelling een accent grave wordt geplaatst, hebben wij gekozen voor een accent grave. Het accent aigu boven de letter-u ter onderscheid van de letter-n is genegeerd.

Omdat de transcriptie tot stand is gekomen met behulp van een microfilm en we niet in staat waren om alle details naar het origineel te controleren, dient de lezer inzake het gebruik van accenten rekening te houden met een betrekkelijk hoge foutmarge.

- Afkortingen en onvolledige namen zijn, indien bekend, aangevuld met letters in superscript. Er is gekozen voor deze vorm van aanvullen, in plaats van het gebruik van vierkante teksthaken [...], om het voor de gebruiker eenvoudiger te maken om de brieven digitaal te doorzoeken.

- Enkele editorische aanvullingen, die niet van belang zijn voor het digitaal doorzoeken, zijn wel aangegeven met vierkante teksthaken: [...].
- Tussen accolades {...} staan woorden of passages die in het origineel moeilijk leesbaar zijn en waarvan de transcriptie onzeker is.
- Hemsterhuis gebruikte een cijferschrift om politiek of persoonlijk gevoelige informatie gecodeerd aan de prinses te melden. In de brieven zelf is de gedecodeerde tekst in cursief aangegeven, met de oorspronkelijk berichten in code opgenomen in de voetnoten. – N.B. niet in dit deel.
- Onderstrepingen en woorden in klein kapitaal zijn conform het gebruik van Hemsterhuis in de brieven.
- Hemsterhuis is niet consequent in de wijze van aangeven van citaten. Soms zijn deze door hem onderstreept, dan weer geplaatst tussen aanhalingstekens, hier aangegeven met « ... », maar vaak is er geen enkele markering van het citaat. Wij hebben hem hierin gevolgd.
- Aantekeningen in de originele brieven door een ander geschreven, vaak door prinses Gallitzin, zijn weergegeven met een afwijkende, schreefloze letter.
- Bij deze uitgave is, zoals reeds opgemerkt, de volgorde nagevolgd van de bewaarplaatsen en hun collecties. In enkele gevallen is binnen een deel een brief overgebracht naar de juiste plaats in de chronologische volgorde, wanneer het duidelijk is, dat de originele brief niet juiste in de fysieke collectie is ingevoegd.

In een recente bloemlezing zijn 150 brieven gepubliceerd en voorzien van uitvoerige aantekeningen: Frans Hemsterhuis, *Lettres de Socrate à Diotime: Cent cinquante lettres du philosophe néerlandais Frans Hemsterhuis à la princesse Gallitzin; choisies, introduites, éditées et annotées par Marcel Franz Fresco* (Deutsche Hochschulschriften) Frankfurt am Main [etc.] 2007. In de *Wijsgerige werken*, uitgegeven door M.J. Petry (Budel 2001), zijn tevens een aantal brieven of fragmenten opgenomen en in het Nederlands vertaald; deze zijn eveneens te vinden in de Italiaanse vertaling: *Opere, a cura di Claudia Melica* (Biblioteca Europea; 29) Napoli 2001. In voetnoten wordt naar deze uitgaven verwezen; in voorkomende gevallen ook naar andere publicaties.

De webversie van de transcriptie is zo vorm gegeven, dat de teksten ook in boekvorm kunnen worden besteld via www.lulu.com. De boekversies bij Lulu worden aangepast, net als de webversie, wanneer er sprake is van substantiële correcties en aanvullingen. Om deze reden wordt op de versozijde van de titelpagina steeds de actuele versie vermeld.

De transcriptie werd mogelijk dankzij de inzet van de heren Gerrit van der Meer en Louis Hoffman. Dankzij hun grote kennis van de Franse taal en cultuur en op grond van hun ervaring met de uitgave en vertaling van Hemsterhuis' *Wijsgerige werken* onder leiding van Michael Petry, waren zij toegerust om deze omvangrijke klus aan te pakken. Reinhold Feldmann M.A., conservator van de Universitäts- und Landesbibliothek Münster, verleende de volle medewerking bij het beschikbaar stellen en het digitaliseren van de originele brieven. De Universiteitsbibliotheek van de Rijksuniversiteit Groningen als mijn werkgever was bereid dit project te faciliteren, in het bijzonder in de vorm van een website.

Jacob van Sluis

Lettre 1.1 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Band 11.*

Madame

J'ai l'honneur de vous envoyer ici 13 pierres du Cabinet du Prince.

1. Le beau camée avec la tête d'Antonin Pie, ouvrage de {Manalas} en sardouin. Si on considère la beauté de la pierre et la difficulté de l'ouvrage, je suis d'accord avec Mr. Mariette que c'est une gravure excellente, mais pour la manière l'échée qui y règne elle n'est pas comparable à la hardiesse déagée qui se trouve dans le beau siècle des Grecs.
2. La Nymphé et la Faune assis, camée onyx. C'est un des plus beaux ouvrages qui nous restent du temps des Antonins.
3. L'Athyade, cornaline, gravure excellente pour sa profondeur. Vous la trouverez dans Natter.
4. Mercure portant Bachus aux Nymphes, et
5. Cupido clouant Psyche à un arbre, tous les deux en hyacinthe, et tous les deux avec le nom d'Aulus. | Ces deux pièces méritent d'être étudiées, toutes les deux sont très ingénieuses et pour la poésie et pour la composition, le travail en est d'une grande manière. Le nom de Aulus sur le Mercure paroît être gravé avec la pointe de diamant. De tous les ouvrages qui nous restent d'Aulus ce sont sans comparaison les meilleures. Pour moi je choisirois le Mercure. Mariette parle en passant de ces deux gravures.
6. Sphinx en cornaline. L'ouvrage en est précieux, gravée par Chelyon du temps d'Auguste.
7. Tête de Caligula en sardé. C'est sans contredit la plus belle tête de cet Empereur qui y ait au monde.
8. Cupidon avec les mains liés en topase, ouvrage de Nestor. C'est celle que je choisirois peut-être avant toutes les autres. L'air d'antiquité y est parfait, le travail en est beau et il est gravé dans la Grèce du temps des premiers successeurs d'Alexandre.
9. Achille, cornaline, ouvrage étrusque excellent. Elle a appartenu à Mr. le Comte de Caylus, qui le donne dans son ouvrage, mais assez mal.

10. Un sphynx qui va devorer un homme. Ouvrage hetrusque plus beau à mon avis que le precedent. Dans ces deux gravures vous trouverez une bordure canelée. Lors|que les gravures sont d'ailleurs antiques, ces bordures sont des signes sûrs que l'ouvrage est hetrusque, si même les sujets representés sur ces pierres paroistroient douteux.
11. Jupiter, Serapis, Junon, Harpocrate etc, en cornaline, très belle gravure, et grecque.
12. Tete de loup dans un beau sardoine (je ne vous envoie celle ci que pour la beauté et la singularité de la pierre).
13. Bellerophon est la Chimere, en sardoine. Cette gravure est d'une assez haute antiquité. Le travail y est rude encore, mais il y a de la noblesse dans la composition et dans les figures elles même.

Voila tout ce qu'il y a de mieux dans le Cabinet en fait de pierres gravées. Comme ce ne sont pas les miennes et par consequent les vôtres, je vous supplierai de me les rendre dans une semaine.

Je souhaite que la soirée de hier ne m'a rien fait perdre de vos bonnes graces, et que vous agreërez comme à l'ordinaire l'attachement inviolable et le profond respect, Madame, de votre obeïssantissime serviteur,

Hemsterhuis



*Lettre 1.2 – 10 décembre 1775*¹

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 2]; une copie autographe (avec date: « 10 dec.
1775 ») dans Kapsel 37.*

Sur la physiognomique en qualité de science • 10 xbre 75

Madame,

Je vous demande mille pardons de ce que j'ai gardé si longtemps le précieux ouvrage que vous m'avez fait la grace de me confier. J'en ai lu la plus grande partie, c'est-à-dire assez peut être pour en avoir une légère idée. Je le crois beaucoup moins curieux encore en qualité de livre qui contiendrait une science, qu'en qualité de portrait fidèle de l'auteur. Je doute fort qu'en aiant meme la silhouette de Mr. Vateler, j'y pusse lire avec au tant de precision qu'il est parfaitement honnêt homme, | bon, un peu fanatique, enthousiaste, rheteur, poète, quelquefois eloquent, quelquefois heureux peintre dans le genre naïf, et très peu philosofe. Je veux croire qu'avec son livre en chaire, il persuaderoit aisément à un auditoire edifié que la physiognomie est une science, mais ses raisonnements dechargés des pesantes richesses qui les couvrent, et reduits à une seule page, ne convaincront jamais ni vous, Madame, ni quelqu'esprit vraiment philosophique que ce pût être. Je ne dispute pas sur l'expression des passions qui produisent des effets actuels, ni sur celle de quelques nuances de l'espece d'activité de l'esprit, mais je dis que le caractere moral, les inclinations internes, la force ou la faiblesse de l'organe moral, ne s'expriment pas sur les physionomies que dans les seuls cas où ce caractere, ces intentions, cet organe vont produire des effets; et alors ces expressions | tombent dans le genre de ce qu'on appelle improprement passions, et dont il y a nombre de beaux exemples dans le livre de Mr. Vateler.

Lorsqu'un grand acteur represente Tartuffe, il se rend aussi méchant qu'il le peut, afin de produire quelques effets qui le font paroître ce qu'il veut, mais le vrai Tartuffe est invisible pour l'oeuil de l'homme. Je connois des hommes faux

1 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 1, p. 47-49.

et qui le paroissent parce qu'ils le veulent paroître, et ils le veulent pour avoir la reputation d'être rusés.

Il me semble que pour demontrer l'impossibilité que la physiognomie pût être une science, il y auroit plus d'un moien, mais tous fort difficiles. Celui qui démontreroit le mieux cette vérité, seroit un homme qui, joignant à un etat d'indépendance parfaite un esprit profond de reflexion, eût en même temps assez d'élévation d'ame, assez de courage et de candeur pour donner l'histoire fidelle de son imagination dans | les moments les plus interessants de sa vie, sans se soucier le moins du monde de ce que les hommes appellent vice, folie, sagesse ou vertu. Ce seroit un livre peut-être utile, mais sans contredit le plus curieux qui eût jamais paru. Montagne n'aurait pas fait le livre que j'ai en vue. Montagne se peint à la verité, et souvent admirablement. Mais il se peint dans le moment qu'il est deja tel: dans le moment qu'il s'est deja rectifié par son jugement et par sa morale, enfin, dans le moment qu'il a deja pris un parti. Par exemple: Montagne me diroit: il m'arriva telle chose, aussi tôt mille idées se formèrent dans ma tête, et enfin pour telles raisons je pris un tel parti. Je prendrais la liberté de dire à Montagne: Monsieur, je ne me soucie ni de vos raisons ni du parti que vous avez pris, mais je vous supplie de me donner une liste exacte de ces mille idées, et alors, moi, je vous dirai com|ment votre jugement, votre organe moral etc. ont manoeuvré, premierement, à mettre cette foule d'idées à la raison et ensuite à vous faire prendre le parti que vous avez pris.

Il faut pourtant que j'avoue un fait dont votre penetration, Madame, m'est le guarand le plus respectable. C'est qu'à la verité il y a des personnes rares qui jugent sur les modifications de l'esprit des autres et meme sur leur caractere moral, avec une justesse qui etonne. Mais permettez moi de vous faire faire une expérience. Vous voiez pour la premiere fois de votre vie un homme qui vous interesse, un homme celebre ou enfin un homme que vous desirez de connoître parfaitement. Apres quelques moments et avant que d'avoir prononcé un jugement definitif, faites retirer cet homme. Arrêtons nous s'il vous plait, Madame, à l'idée qui vous reste du total de cet homme. Cette idée ne sera pas une idée confuse, | proprement; ce sera une idée beaucoup trop riche. Essayez de decomposer cette idée dans ses parties. Telle partie appartient à la physionomie de cet homme et à son maintien, et vous avez cette partie par les jeux. Telle partie

appartient au ton de la voix de cet homme et à son plus ou moins d'éloquence, et vous avez cette partie par l'oreille etc. Mettez de nouveau ensemble toutes ces parties décomposées, ce qui en résulte ne fera pas à beaucoup près le total de l'idée primitive de l'homme, par conséquent il faut qu'il y ait dans cette idée primitive des parties, et des parties très considérables, que vous avez reçu par d'autres moyens ou d'autres organes que les yeux ou les oreilles et par conséquent ces parties de l'idée totale ne se sont pas manifestées sur sa physionomie visible.

Je sais bien qu'il y a de certaines personnes où les idées qui viennent par la vue, et celles qui viennent par l'oreille, et celles qui viennent | par le tact, s'amalgament ensemble, mais je sais également bien que l'amalgame du visible, du tangible et du sonore ne produira jamais les idées d'honnête, de généreux, de sensible etc. à moins que ces idées qui sont venues par d'autres organes ne s'amalgament de même avec elles, et font enfin un tout sur lequel l'âme la plus parfaite juge le plus parfaitement.

Je ne connais personne que vous au monde, Madame, à laquelle je ne demandasse pardon de cette lettre.

Je suis avec le respect le plus profond et le plus réfléchi, Madame de Votre Altesse, le très humble et très obéissant serviteur

Hemsterhuis

La Haye, le 10 dec. 1775



*Lettre 1.3 – 16 décembre 1775*²

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 3]; une copie autographe (avec date: « 15 dec.
1775 ») dans Landesarchiv Münster, BN 1157.*

Sur la difference de la philosophie geometrique ou poetique

Madame

Je vous rends des graces très humbles du livre que vous avez eu la bonté de me prêter. Je l'avois deja lu du temps qu'il parut, et il faut que j'avoue que j'ai été autrement affecté de la seconde lecture que de la premiere. J'ai eu la mortification de remarquer que la delicatesse de mon goût, si tant est, que j'en ai eu jamais, est furieusement diminuée, puisqu'à la premiere lecture j'avois encore la faculté de sentir dans ce livre plusieurs choses excellentes, et maintenant je n'ai plus cette faculté. J'ai cherché la cause de ce triste phenomene et je crois l'avoir | trouvé dans les idées, apparemment fausses et erronées, que je me suis faites en philosophie. Souffrez, Madame, que je les soumette à votre tribunal, afin qu'eclairé encore à temps peut-être, je puisse retourner sur le grand chemin battu qui mène à une celebrité assurée.

Je ne considere pas ici la philosophie en ce qu'elle est, ni en ce qu'elle peut, ni en ce qu'elle doit produire, ce seroit assurément une recherche un peu plus digne de vous être adressée. Mais je prend la philosophie ici pour la façon de la traiter. Il me paroît qu'il y en a proprement deux espèces, l'une se pourroit appeller la philosophie poétique et narrative, l'autre la convaincante ou la geometrique. La premiere etoit celle de la plus part des anciens poëtes-philosofes, des sophistes, de Descartes même, et d'un grand nombre d'illustres modernes. L'autre etoit celle de Socrate, d'Aristote, de Neuton, et peu de gens de cette espèce. | Les premiers, apres avoir bien secoué un certain nombre d'idées dans une imagination exaltée, nous racontent avec une eloquence picquante quel bel ensemble a resulté de cette manoeuvre: c'est ordinairement un petit Univers qui ressemble beaucoup à celui de Lucrece, né du concours fortuit de quelques atomes. Les autres, à l'aide d'une imagination un peu plus apprivoisée et d'une

2 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 2, p.50-51 (+ réponse, p. 52-53).

raison exercée non aux petites, mais aux grandes manoeuvres, vont droit au simple et de la, leur Euclide à la main, montant quelques degréz, ils nous disent en humble prose qu'au moins il y a des verités.

Les premiers ont un grand avantage sur les autres, c'est que pour les refuter il faut un livre aussi gros que les leurs, et qui raconte exactement le contraire, tandis que les derniers sont refutés en peu de phrases, puisque la base de leurs edifices est de la plus pauvre simplicité.

Si vous sçaviez, Madame, le plaisir vif que je sens | d'être vrai devant vous, vous me pardonneriez aisement que je mette l'auteur, soit par erreur, soit justement, dans la classe des illustres modernes.

Je suis avec le plus profond respect, Madame de Votre Altesse, le très humble et très obeissant serviteur

Hemsterhuis

Ce 16 de dec. 1775

Oserois je vous prier, Madame, de laisser ignorer à Mr. Dentan le jugement que je porte sur les ecrits de son maitre et son ami. Il m'a promis de passer la soirée chez moi.



*Lettre 1.4 – 17 décembre 1775*³

Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß, Kapsel 37; une copie autographe: Münster, Landesarchiv Nordrhein-Westfalen, Abt. Westfalen, Bucholtz Nachlass 1157.

Madame,

Vous m'avez tellement mis dans la necessité de vous repondre qu'il y auroit de l'absurdité à implorer votre indulgence sur la liberté que je prend. Apres avoir lu et relu la lettre admirable que vous m'avez fait la grace de m'ecrire, je me suis rappelé la mienne et j'y ai trouvé des defauts essentiels. Premièrement le faux

3 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 3, p. 54-56.

ton ironique, né peut-être du mal-aise de ne pouvoir vous dire en peu de mots tout ce que j'avois dans la pensée, étoit tout à fait hors de saison; mais comme c'est à cette faute que je dois en grande partie la reponse dont vous avez daigné m'honorer, je me felicite d'y être tombé. Ensuite je me suis servi d'expressions auxquelles il étoit probable que vous n'attacheriez pas les mêmes idées que moi.

En parlant des poètes-philosophes j'ai eu en vue les Parmenides, les Xenophanes, les Epicharmes, les Solons, les Euripides, tous esprits qui m'ont parus aussi admirables dans leurs siècles que vous me le paraissez dans le vôtre. Pour les Sophistes je vous supplie, Madame, de ne pas attacher à ce mot les mauvaises idées qu'on y attache communement aujourd'hui, et de ne pas juger les Gorgias ou les Protagoras sur les satyres piquantes de Platon, souvent fondées à la verité, mais plus souvent dictées par des haines personnelles, car le plus profond et le plus eloquent de tous les hommes n'en étoit pas le plus vertueux, et il y eut tel sophiste qui du côté de la probité valoit bien le divin philosophe. D'ailleurs ces sophistes étoient pour la plus part dialecticiens, et enseignoient par consequent un art quelquefois utile, mais au moins fort recherché dans les petites republicques de la Grèce, où on devoit sçavoir persuader.

Pour ce qui est de Descartes l'un des plus beaux genies des siecles modernes, il le faut aussi peu que Leibnitz juger sur le roman qu'il a fait. Ces deux grands hommes n'étoient pas assez fôls pour ne pas rire en cachette de leurs rêves qui firent l'étonnement du peuple. Enfin Madame, voila des gens qui ne sont pas tout à fait indignes d'être mis à côté de l'auteur en question. Or je dis que tous ces messieurs ont traité le plus souvent la philosophie dans le genre narratif, c'est à dire, ils ont raconté leurs opinions sans prouver la verité. Mais ce n'est pas tout ce que j'aurois à dire contre la methode de l'auteur et de plusieurs autres modernes. Ils creusent trop dans la matiere. Ils s'accoutument à vouloir explicquer par ses modifications des phenomenes qui tiennent evidenment à d'autres principes, en supposant à cette matiere des proprietes souvent contradictoires à toute saine physique. Plus ils gagnent du terrain par leurs pretendues explications du côté de la matiere, moins on a besoin de l'influence d'une ame, d'un Dieu etc., et ils sentent souvent si bien que leur methode doit mener tout droit ou plus parfait materialisme, que tantôt de bonne foi, tantôt

par une pusillanimité fanatique ils se servent de palliatifs qui rendent à mon avis leurs | systemes plus grotesques encore. Les gens de bien parmi ces philosophes se font illusion, ils croient de bonne foi qu'ils cherchent la vérité, mais ils cherchent proprement la gloire d'avoir dissequé l'Univers.

Voici, Madame, de l'egoïsme. Je suis un très pauvre philosophe, mais je me félicite de ma petite philosophie dont la nature m'oblige à chercher la vérité et m'interdit pour jamais d'aspirer à déchiffrer l'Univers. J'en viendrais aussi peu à bout qu'à déchiffrer les sentiments d'admiration et de respect avec lesquels je suis, Madame, de votre Altesse, le très humble et très obéissant serviteur

Hemsterhuis

Ce 17 de dec. 1775.



Lettre 1.5 – 6 janvier 1776

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 20]; une copie autographe (avec date: « 6 jan.
1776 ») dans Kapsel 37.*

Madame,

C'est en vous rendant des grâces infinies de ma journée de hier, que j'ai l'honneur de vous envoyer le livre de Porta, où vous verrez dans plusieurs endroits vérifier au possible votre réflexion sur le boeuf et le cavalier.

J'ai cherché en vain jusques ici le petit livre du Pere Malebranche, mais vous l'aurez asseurement, pour vous faire voir clair dans le mystère de la transubstantiation.

Pour le manuscrit de Diderot et la microscope, j'espère avoir l'honneur de vous les remettre en main propre, l'un pour la raison que vous sçavez, et l'autre pour vous en montrer l'usage.

Je prend la liberté de joindre ici un exemplaire | de toutes les petites productions imprimées qui composent le fruit de mes glorieuses campagnes en fait de philosophie. Vous en ferez l'emploi que vous jugerez à propos; mais la lettre

sur la pierre gravée, je vous supplie de la garder, puisque cette bagatelle a pour mérite d'être plus rare encore que les autres. Il en a un autre pour moi, c'est de m'avoir procuré l'affection et l'amitié de feu Mr. de Caylus.

Regardez, Madame, avec indulgence ma vanité et mon amour propre, en vous envoyant mes ouvrages. Donnés par votre main, ils paroissent porter le sceau de la seule approbation dont je suis vraiment avide, et voila ce qui me flatte. |

Permettez que j'ose ajouter un sentiment vif d'homogénéité à celui du plus profond respect avec lequel je serai toute ma vie, Madame, de votre Altesse, le tres humble et très obeïssant serviteur

Hemsterhuis

Ce 6 de janvier 1776



Lettre 1.6 – 16 janvier 1776¹

Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß, Kapsel 18 [lettre 14]; une copie autographe (avec date: « 16 jan. 1776 ») dans Kapsel 37.

Je suis au desespoir, Madame, que des affaires m'empêchent à vous rendre des graces proportionnées à vos bienfaits. De retour chez moi, je me trouve honoré de votre lettre et des remarques qui l'accompagnent, et m'étonnent. Il est vrai qu'elles seroient bonnes à allumer mon feu, si le mien étoit de nature à pouvoir s'éteindre.

Je n'ai jamais senti aussi vivement la vérité sacrée de mon système, ou plus-tôt du vôtre, sur l'attraction et l'homogénéité metaphysique des ames, qu'en la voyant sanctifiée par votre plume et défendue contre le matérialisme abject, qui ignore la grandeur et la noblesse de l'essence de l'homme. Je ne pardonne pas à notre aveugle ami de les avoir meconnu en vous approchant. Je les vois dans

toute | leur majesté à chaque fois que vous daignez me permettre de vous offrir les sentiments vifs d'homogénéité et du profond respect avec lesquels je suis à jamais, Madame, de votre Altesse, le très humble et très obéissant serviteur

Hemsterhuis

Jeudi j'aurai l'honneur de dîner à l'hôtel de Russie.



*Lettre 1.7 – 23 janvier 1776*⁴

Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß, Kapsel 18 [lettre 1]; une copie autographe (avec date: « 23 jan. 1776 ») dans Kapsel 37.

Madame,

J'ai l'honneur de vous envoyer le Caractere de Fagel, mais comme mon ami n'a pas eu celui d'être connu de vous, ce petit écrit ne pourra vous intéresser comme portrait. Je serai heureux s'il vous intéresse comme tableau fidelle de l'espèce d'objets qui m'attachant, et plus heureux encore si vous daignez en conclure combien parfaitement je dois vous être dévoué.

J'ai du remords de l'indiscretion avec laquelle j'ai abusé de vos bontés hier au soir. J'ai plus donné à cette homogénéité flatteuse, qu'au plus profond respect avec lequel je suis,

Madame de votre Altesse, le très humble et très obéissant serviteur

Hemsterhuis

1775



⁴ = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 5, p. 58.

*Lettre 1.8 – 28 janvier 1776: Lettre sur le fatalisme*⁵

*Münster, Landesarchiv Nordrhein-Westfalen, Abt. Westfalen,
Bucholtz Nachlass 1166.*

Madame,

J'ai l'honneur de vous communiquer ici quelques peu de considerations sur le fatalisme, que vous avez désiré de moi, et je vous supplie de ne les faire voir encore à personne, puisque je me propose de les rectifier sur les lumieres que vous daignerez me donner apres y avoir pensé avec l'attention que merite le sujet.

D'où nous vient l'idée de fatalité ou du fatalisme? C'est que les evenements se suivent, et comme nous voions la liaison du passé au present, ils paroissent se suivre necessairement, et nous supposons cette même liaison necessaire du present au futur.

Il me semble qu'on peut considerer le fatum ou la fatalité de deux façons differentes. |

1° Tout ce qui existe est un Tout necessaire, de la nature duquel derivent necessairement toutes les modifications passées, actuelles et futures, et ainsi tous les evenements qui sont arrivés, arrivent et qui arriveront à jamais, ou plus-tôt que tous ces evenements ne sont qu'un evenement. Ce Tout est le Dieu de Spinosa.

2° Un Etre Suprême, necessaire par sa nature, a créé par sa toute puissance un Univers, et il a donné une ou plusieurs loix aux individus qui composent cet Univers, d'où derivent necessairement toutes les modifications passées, actuelles et futures de cet Univers, et ainsi tous les evenements qui sont arrivés, qui arrivent et qui arriveront à jamais. C'est le systeme des Orthodoxes.

Pour ce qui est du hazard, il doit tenir par sa nature à l'un ou l'autre de ces deux systemes.

Sans compter la demonstration claire et exacte (si je ne me trompe) que j'ai donné dans la Lettre sur l'Homme et ses Rappports de la réalité de la velleité ou de la volonté, il n'y a point d'homme sur la surface de la terre, et il n'y en a jamais eu, qui ne sent que sur les evenements futurs il a de l'influence, et qu'il |

5 = Petry (ed.), *Wijsgerige werken*, p. 640-650; Melica (ed.), *Opere*, p. 593-602.

est plus ou moins en état, à proportion de ses facultés, de les modifier à ses fins. Il agit en conséquence depuis le premier moment de sa vie jusqu'au dernier, et c'est une sensation intime que l'abus de la philosophie a taché de rendre problématique.

Supposons maintenant un homme qui a cette sensation et qui agit en conséquence: il est clair qu'il ne pourra se faire aucune idée distincte de la fatalité que par rapport au passé et au présent, et cela par le seul axiome qu'il est contradictoire que ce qui est, ne soit pas. Mais pour le futur, j'ai beau lui dire qu'il n'aura pas tel emploi, telle maîtresse, tel succès: le plan qu'il se sera formé dans sa tête pour arriver à ce qu'il desire, vaudra toujours au moins autant en espérance que tout ce que je pourrais lui dire pourra valoir en crainte.

Ainsi pour les hommes qui ont une conviction, ou par des démonstrations claires, ou par un sentiment ineffaçable de la réalité d'une velleïté, il ne saurait y avoir de la fatalité, et il n'y aura pas à craindre d'eux qu'ils aient jamais la folie de croire que l'Iliade, l'Aeneïde et la Pucelle de Voltaire dérivent⁶ | de la nature du Dieu de Spinoza, ou soient prédéterminés par le Dieu des Orthodoxes. On voit par là que le bon sens seul suffit pour faire rejeter le système du fatalisme.

En pensant mûrement à votre réflexion, qu'il faudrait d'autres démonstrations contre le fatalisme que celles qui étoient fondées sur la velleïté, j'ai trouvé, je l'avoue, que la démonstration de la velleïté, quelque exacte qu'elle soit, ne saurait détruire le fatalisme, car en ne servant que d'un contrepoids, puissant à la vérité, elle jette l'esprit dans le doute et l'incertitude, état indigne de la philosophie. On ne détruit pas un système en prouvant un système contraire, mais on le renverse en lui ôtant la base qui le soutient.

Voici le raisonnement du fataliste.

Il n'y a point d'effet sans cause; la cause n'est cause qu'en produisant l'effet; il n'y a point de cause sans effet; l'effet n'est effet que lorsque la cause le produit, et il s'ensuit naturellement que la cause et l'effet coexistent. Je ne pousserai pas plus loin ce raisonnement, parceque je pense que ceci me suffira. D'ailleurs, il n'y a rien à dire contre ce raisonnement, et la conclusion est bien tirée. Or je vais démontrer également bien, tout le contraire, savoir que la cause et l'effet ne

6 « de croire ... dérivent »: ce passage manque en Petry.

coexistent pas, et apres je montrerai le vice du raisonnement des fatalistes, d'où derive à la fin l'absurdité de la necessité.

Une chose aussi simple qu'on puisse l'imaginer, devenant cause, produit un effet sur une autre chose qu'elle meme, puisque etant simple, il est impossible qu'elle produise un effet sur soi même. A agit sur B, d'où resulte un effet; mais il n'y a pas d'action sans passion, et pas de passion sans reaction. Or l'action et la passion produisant la reaction ne sçauroient coëxister, parceque l'actif en agissant sur le passif y produit un effet, d'où resulte une cause, ou qui est une cause qui produit un effet sur l'actif, et meme un tel effet que cet actif devient passif à son tour. Il en resulteroit que si ces deux choses coëxissoient ensemble, il y auroit dans l'action de l'actif, laquelle action est necessairement determinée, le principe d'une action egaleement determinée, diametralement opposée. C'est comme si on disoit que +A qui est un positif determiné et moins B, qui est un negatif determiné, pussent faire une seule chose simple avant qu'on eût | soustroit le B à l'A, ou bien que dans la nature du positif determiné +A, il y eût le negatif determiné -B, ce qui est de l'absurdité la plus grossière. J'en conclu donc que le moment où l'actif produit un effet sur le passif, est necessairement un autre que celui où le passif, par sa reaction produit un effet sur l'actif. Or l'effet ou la passion est cause de la reaction au même moment qu'il est effet ou passion, et par consequent action et passion, ou cause et effet, ne sçauroient coëxister ensemble.

Vous voiez, Madame, que ces deux raisonnements contraires, quelques subtils qu'ils paroistroient au vulgaire, sont bien conditionnés en tant que syllogismes, mais vous aurez remarqué en meme temps dans tous les deux un ton obscur, qui empêche la conviction de suivre sans peine. De cette reflection s'ensuit qu'il faut qu'il y ait un vice dans la signification des termes dont on s'est servi, et en verité il me semble que les plus profonds metaphysiciens (à la tête desquels je met sans hesiter le celebre 's Gravezande) ont tous péché dans leur raisonnements sur la cause et l'effet, par un endroit, par où on ne pèche pas ordinairement de nos jours, c'est à dire qu'ils ont trop simplifié les choses. |

Ils ont pris le mot cause comme le signe d'une chose parfaitement simple, ce qui n'est pas. Une chose quelconque produit un effet sur une autre chose, et non

sur soi même; et lorsque je dis qu'un effet est produit, je suppose deux choses: l'une la produisante, et l'autre celle sur laquelle l'effet est produit.

Supposons que la boule A choque la boule B. L'effet, ou une partie de cet effet, sera le mouvement de la boule B; mais quelle en est la cause? Ils me diront la boule A, ou bien, le choc de la boule A, ce qui n'est pas exact. L'effet ne resulte proprement ni de la boule A ni de la boule B, mais du rapport qu'il y a entre l'état de la boule A et entre l'état de la boule B au moment du choc. Par conséquent la cause de l'effet est proprement le rapport qu'il y a entre celui qui produit et entre celui sur lequel est produit. Et ainsi l'action et la réaction devoient coëxister ensemble, puisque l'effet resultant du rapport mutuel, devoit être reciproque.

Si donc la cause consiste proprement dans un rapport entre l'actif et le passif ou le reactif, il s'en suit que le passif ou le reactif a autant de part dans la cause de l'événement ou de l'effet que l'actif, et que l'actif a autant de part dans l'événement ou l'effet de la réaction que le passif ou le reactif.

Or si la vraie cause qui produit un événement ou effet residoit uniquement dans la chose qui va produire un effet, on pourroit regarder l'événement ou l'effet comme une suite nécessaire de cette chose; mais la véritable cause de l'événement residant aussi bien dans la chose sur laquelle l'effet sera produit que dans celle qu'on appelle communément sa cause, il n'y a point de nécessité, à moins que les choses fussent tellement constituées, que le futur marchoit en arrière pour rencontrer le présent ou le passé, comme le présent ou le passé marchent en avant pour rencontrer le futur. Ou pour parler plus clairement, il s'en suivroit, qu'à la vérité, si le présent fût la seule cause du futur, il y auroit absolument du fatalisme; mais comme la cause d'un événement futur derive du rapport qu'il y a entre le présent et entre le futur, et que le futur, meme par la toute puissance divine, ne sauroit exister étant encore futur, il s'ensuit qu'un événement futur n'est pas nécessaire, comme étant la suite du rapport qu'il y aura entre ce qui est et ce qui n'est pas encore. |

Si je vais en arrière, les événements se sont suivis les uns les autres, et un événement qui a été, a été nécessairement, par la seule raison qu'il est impossible que ce qui a été n'a pas été, comme il est impossible que ce qui est ne soit pas; mais si on ajoute, comme il est également impossible que ce qui sera ne sera pas,

le raisonnement n'est plus juste. Dans le premier cas je parle de ce qui a été, mais je ne le suppose pas. Dans le second, je parle de ce qui est, mais je ne le suppose pas. Or dans la troisième, lorsque je dis: ce qui sera, sera aussi nécessairement que ce qui a été, a été nécessairement, je rend le futur gratuitement présent, car je le suppose être, ce qui est ou faux ou problématique.

Si je vais en arrière, la fatalité revient à ceci: ce qui a été, a été nécessairement, et ne peut pas avoir été autrement. Mais il s'agit de démontrer qu'il n'aurait pu être autrement, et ce seroit une démonstration aussi difficile que de prédire l'avenir.

Encore une fois, Madame, je vous envoie ces idées toutes brutes, et c'est à vous à les rectifier ou à les condamner par vos lumières. Je rougirois si votre modestie me soupçonna de vous faire un compliment. Vous m'avez donné le droit de vous parler vrai, et depuis ce temps je parle à vous comme je parle à Dieu, sans restriction.

Je serois encore dans le doute sur le libre et le nécessaire si je ne les eusse considéré que comme motifs des sentiments d'attraction, d'homogénéité, d'admiration et de respect avec lesquels je suis, Madame, de Votre Altesse, le très humble et très dévoué serviteur

Hemsterhuis

Ce 28 de janvier 1776. |

- - -

P.S. de ma précédente sur le fatalisme

Qu'est-ce que c'est que nécessaire? Une chose est nécessaire lorsqu'il est contradictoire qu'elle ne soit pas. Une chose n'est pas nécessaire lorsqu'elle pourroit ne pas être ou être autrement.

Je ne puis rien affirmer ou nier de la nécessité ou de la contingence d'une chose dont je ne sçai nécessairement rien, c'est à dire d'une chose qui n'existe pas.

Ce qui a été, a été nécessairement, parce qu'il est contradictoire que ce qui a été n'a pas été. Je dis la même chose de ce qui est, par la même raison, et lorsque le futur aura été, j'en dirai encore de même et par la même raison.

Posons que ce qui a été soit A, c'est à dire une chose déterminée, et que ce qui est soit -B, c'est à dire une chose déterminée; il est clair que ce qui sera, est X, c'est à dire une valeur inconnue, ou une chose non | déterminée. Or A a été nécessairement A, parcequ'il a été A; B est nécessairement B, parcequ'il est B; par conséquent A et B ne sont nécessaires que parcequ'ils sont choses ou valeurs déterminées, et ainsi X, valeur non déterminée, ne sauroit être nécessaire que lorsqu'il sera devenu A ou B, c'est à dire valeur déterminée.

Posons l'impossible, savoir que tout est nécessaire. Il est par conséquent du moins certain que nous ne saurions jamais affirmer ou prouver la nécessité ou la contingence du non déterminé, de ce qui n'est pas, ou du rien absolu.

Lorsque A et B furent X encore, ils étoient dans le même cas: c'étoient des riens absolus, et par conséquent on ne sauroit rien affirmer ou nier de A ou de B, étant encore X, ou valeurs inconnues ou indéterminées.

Ainsi le mot nécessaire n'est que le signe d'une idée qu'on a de l'existence, passée ou présente, d'une chose ou d'un événement. Lorsque je dis qu'une boule tombera nécessairement lorsque elle n'est pas soutenue, c'est que, par une infinité d'expériences, j'identifie l'idée de la chute future avec celle de la | boule existante que je veux faire tomber, et que par conséquent je considère déjà comme tombée.

Mais, me dira-t'on, je prend le passé en general, je prend le present en general, je prend le futur en general. Le passé a été nécessairement, le present est nécessairement, le futur sera nécessairement.

Je répond, comme j'ai dit tantot, que les deux premiers ne sont nécessaires que comme déterminés, et que le troisieme ne sauroit être nécessaire, n'étant pas déterminé.

Voici la proposition comme elle devrait être. Le present est nécessairement, parceque le passé a été. Le futur sera nécessairement, parceque le present est. Si on prend les choses de cette façon, il ne s'agit plus que de la durée, et j'ai prouvé ailleurs que la durée est un et indivisible.

L'idée de la succession des événements (sans entrer dans la recherche curieuse, si elle tient à la nature de nos organes ou à autre chose) a fait naître l'idée du temps, qui est par sa nature dans la durée et qui est nécessairement divisible en

passé, present et | futur. Mais encore en simplifiant de cette façon cette proposition, il ne sauroit y avoir de nécessité.

Dans la ligne AB, je puis dire à la vérité que CD, en qualité de partie du milieu de AB, est



partie du milieu de AB, parceque AC est la partie du commencement; et que DB en est la partie de la fin. Mais je ne saurois dire que CD, en qualité de CD, est CD, parceque AC est AC, et DB, DB. Je ne saurois dire meme que CD est CD, parceque AB est AB. Ce seroit dire que tel present est tel present, parceque la durée est la durée, ou parceque le temps est le temps. On voit clairement par ce que je vien de dire, que la principale origine de l'idée de fatalité consiste en ce que les philosophes ont confondu suite d'évenements avec cause d'évenements, comme les premiers Egyptiens confondirent cause et coexistence.

Pour celui qui veut prendre la peine d'appliquer toute son attention à ceci, je suis assuré qu'il sera convaincu, que s'il n'y eût point des êtres libres qui pussent agir sur 100 atomes, sur 1000, sur 10.000 | à proportion de leurs sphères d'activité, des êtres libres, dis je, dont la liberté fut homologue en quelque façon à la liberté avec laquelle Dieu agit sur tout l'Univers, il ne sauroit y avoir des evenements. Tout seroit un événement, tout coëxisteroit, il n'y auroit point de durée, et par consequent il n'y auroit rien; et ce tout ou ce rien est le Dieu du profond et malheureux Spinoza.

Mais encore on dira, Dieu ne connoit-il pas tout? Ne sçait-il pas tout, passé, present, futur? Oui, très asseurement. Il est l'Auteur de tous les individus, et il connoit tous les rapports possibles qui pourront jamais deriver de leurs coëxistences, et c'est de ces rapports que resultent les qualités des evenements; par consequent, la science intuitive de Dieu voit tous les evenements, non seulement qui existent, ont existé, ou existeront dans la suite, mais aussi tous les evenements possibles qui auroient pu exister; et comme ces deux espèces d'évenements resultent également de tous les rapports possibles qui derivent de la coëxistence des choses, | il s'ensuit que tous les evenements possibles et tous les événements qui existent pour nous, ne sont que des evenements de la même espèce pour Dieu.

Dieu a créé l'être libre et actif avec tous ses possibles, et l'être libre et actif se crée son etat des possibles.

Lettre 1.9 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 6].*

Madame,

On ne sçauroit être plus sensible que je le suis à vos bontés. Je me porte mieux et très asseurement je sortirai demain. Si j'avois pu me flatter de l'honneur de vous voir, j'aurois diné sans faute chez le Comte Charles. Je suis resté chez moi uniquement pour finir ma Lettre sur les vertus et les vices que vous aurez peut être encore ce soir ou bien demain matin. Elle n'est que de quinze pages, et si vous n'aviez daigné de vous rendre mon jargon familier, je n'aurois pas eu le front de vous envoyer une telle pièce, qui est tres asseurement inintelligible pour tout autre.

Je n'ai pas vu Mr. Dentan, mais j'irai le voir demain, et je me flatte, Madam, de l'honneur de vous recevoir demain chez moi. Adieu Princesse, les sentiments d'obéissance et de respect que je vous porte ne sçauroient se decrire.

Hemsterhuis



*Lettre 1.10 – Sans date*⁷

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 7].*

Madame,

J'ai l'honneur de vous renvoyer avec reconnaissance Le Paradoxe de Mr. Diderot. Je l'ai lu d'abord apres que vous m'aviez fait la grace de me la prêter, et je me souvien qu'autant que je puis juger de pareilles choses, cet ecrit me parut très digne d'un auteur, lequel, s'il n'avoit pas l'esprit un peu gâté par un système, seroit sans comparaison le plus grand connoisseur de ce qu'on appelle le coeur

⁷ = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 11, p. 85-86: printemps ou été 1776.

humain qu'il y ait au monde. Pourtant j'ai lieu de croire que Mr. Diderot ne voudroit pas que cet ouvrage courût le risque de pouvoir être publié tel qu'il est et sans qu'il en retouchât lui-même quelques endroits. Je me les rappellerois ici | si j'en avois le temps, et si je ne m'étois vidué la tête pour votre service afin que vous y mettiez commodement les germes d'où doit éclore cette philosophie qui vous est destinée.

Pour les autres écrits du meme auteur, je vous les rendrai à quelqu'autre occasion.

La prochaine arrivée de Madame de la Roche m'a fait fremir: quelqu'un m'a dit que je trouverois le roman de Sophie longuement écrit, doucereux et insipide. Je souhaite que ce ne soit pas, mais je ne le lirai pas asseurement. Enfin je vous supplie Madame, de m'en donner une légère idee, comme vous me l'avez promis, et de me dire exactement comment je l'aurois trouvé si je l'eusse lu. N'en mettez rien par écrit si vous n'en avez grande envie, mais permettez moi plus-tôt qu'en cas que vous eussiez une demie-heure à perdre ce soir, je vienne l'apprendre de votre bouche. Si vous n'avez pas le | temps, nous le remettrons à quelqu'autre jour qui conviendra le mieux.

Je ne vous ai pas dit, Madame, qu'avant hier au soir j'ai brûlé une lettre que je vous avois adressée. Je ne sçai ce que vous aviez fait du boucquet que vous me fûtes la grace de m'envoyer par Robert, mais je sçai qu'au moment même votre philosophe se trouvoit au haut du Pinde, qu'Apollon et les Muse s'emparerent de sa tête vuide; s'y trouverent au large, et y furent bien du fracas. Enfin, je le confesse à vous entre nous et avec un peu de honte. Je fis des vœux. Je vous félicite Madame de ce que le souvenir du Père Loir et sa triste destinée vous ont sauvé de mes extravagances.

Adieu Princesse admirable, ne soiez jamais assez cruelle pour douter un instant de l'amitié vraie et pure et du profond respect avec lesquels je serai tant que j'existe, de votre Altesse, l'obeïssantissime serviteur

Hemsterhuis |

Lettre 1.11 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 8].*

Le billet, Madame, que vous m'avez fait hier la grace de m'écrire, je l'ai reçu trop tard. J'étois engagé avec le chevalier Frederik, general de l'artillerie d'Angleterre, qui avoit désiré de me voir il y a long temps, et que j'avois désiré de parler et de connoitre pour vingt raisons différentes. Ce chevalier m'a dit des choses de la princesse d'Angleterre, qui ont augmenté la mortification que j'avois, de ne pas pouvoir profiter de votre invitation, puisque j'ai autant de curiosité d'aller, s'il se peut, à la source des goûts singuliers qu'à celles de défauts ou de vertus singulieres. Ces derniers tiennent presque uniquement au moral, et je me suis monté de façon, comme vous sçavez, que je trouve tout cela assez commodement dans moi même. Mais les goûts singuliers ont leur origine dans un melange du physique et du moral, où la physique domine trop pour que je puisse donner à mon corps la modification requise pour les sensations dont j'aurois besoin dans mes recherches.

Pour la caricature, que je vous ai laissé avant hier, comme je la crois bien faite pour le fond, je veux croire qu'elle vous a fait du plaisir. Mais permettez, ma Princesse, mon amie, que je vous y fasse remarquer le fondement eternel et solide de l'admiration et du respect de votre obeïssantissime

Hemsterhuis |

Couvert: Pour Son Altesse Madame la Princesse de Gallizin



Lettre 1.12 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 9].*

Madame,

Les copies que j'ai eu l'honneur de vous adresser, étoient destinées pour votre Altesse, ainsi je la supplie de vouloir bien les accepter, en m'accordant la liberté de lui remettre tout ce que je pourrais composer dans la suite sur des matières pareilles.

Si je connoissois dans le monde un homme dont la tête étoit organisée comme la vôtre pour les sciences abstraites et exactes, je ne serois pas aussi vivement affecté que je le suis du suffrage dont vous daignez m'honorer.

Je vous supplie en grâce, Madame, de vouloir me permettre de temps en temps de profiter de vos lumières. D'ailleurs, je suis une machine qui | pour aller doit être montée, et une machine si imparfaite, que pour la monter il faut les mains les plus habiles.

Je suis avec le plus vrai et le plus profond respect, Madame, de votre Altesse, le très humble et très obéissant serviteur

Hemsterhuis |

Couvert: Pour Son Altesse Madame la Princesse de Gallitzin

3360 { 4/50

Lettre 1.13 – 4 février 1776

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 10]; une copie autographe (avec date: « 4 febr.
1776 ») dans Kapsel 37.*

Madame,

J'ai l'honneur de vous renvoyer le plus-tôt possible le livre que vous m'avez fait la grace de me pretter. J'ai lu l'article en question jusqu'à la fin, ce que vous n'aviez pas fait, Madame, car il n'étoit coupé qu'à demi. L'auteur promet des suites pour le trimestre prochain; si c'est pour l'amour de moi, elle en fait trôp, asseurement.

En general, je trouve qu'elle escrit bien, parcequ'elle fait ce qu'elle peut, et que son caractere est depeint dans son style, il n'y a rien de trop male ou de trop mechant. Tout y respire le mouton. Pour son esprit, il faut avouer que peu de gens en agissent avec autant de candeur. Elle fait voir le fond du sac à chaque page, tellement qu'il n'y a plus rien dans ce sac. |

J'y ai trouvé des passages fort lumineux, bien rendu et que vous n'auriez pas fait Madame (soit dit sans vous déplaire); telle est entre autres la definition claire de l'homme à la page 380.

D'ailleurs cet extrait devoit servir à mon avis de modelle à tout extrait. Le recenseur s'identifie parfaitement avec son auteur, et sans peine, puisqu'on ne sçauroit dire lequel des deux est le plus sensé, le plus ingenieux, le plus spirituel, le plus doucereux et le plus bête. C'est une homogénéité complete, enfin c'est un couple fait pour le paradis, et si c'eût été le premier, il n'auroit pas été question de pommes.

Demain je dois diner chez le greffier, et de la! car votre volonté soit faite. Pour son oreille, Madame, laquelle il vous plaît de mettre sur le tapis, je promet que je ne la fatiguerai pas. Si elle a autant de discretion pour les miennes, la conversation sera vive. |

Pour mon coeur, Madame, je l'ai tant corrigé qu'il n'aura plus besoin d'une errata, et c'est ce qui me donne le front d'ajouter les sentiments du devouement le plus parfait et le plus inalterable, à ceux du plus profond respect avec lesquels

je suis par essence, Madame, de votre Altesse, le tres humble et tres obeïssant serviteur

Hemsterhuis

Mr. Dentan est venu chez moi, et avec son inhumanité ordinaire il m'a raillé sur mon jour de demain. Je l'ai menacé de la virgule, et je vous supplie, Madame, de la lui faire donner des demain, afin que nous soions executés le même jour.



Lettre 1.14 – 15 février 1776 ⁸

Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß, Kapsel 18 [lettre 4]; une copie autographe (avec date: « 15 Febr. 1776 ») dans Kapsel 37.

Xbre reponse a la lettre A [1775]

Madame,

Je me suis fait une telle idée de vos talents, que meme en medecine je ne desire autre autorité que la vôtre. A cette fin je vais suivre votre conseil des ce soir avec une confiance entière dans le succes qui va suivre.

Je ne sçaurais vous dire combien je fûs ravi de tous ce que vous me dites au sujet de l'impossibilité d'un changement, et cela par deux raisons: la premiere par l'interet que vous me permettez de prendre dans votre bonheur, la seconde, parce que vous m'ôtez par là l'affreuse idée de la possibilité de voir effacer dans mon ame la plus belle image, qui s'y étoit jamais imprimée.

Lorsque je vous ai donné de l'effroi à l'occasion de votre reflexion, c'étoit par pur esprit de vengeance | pour vous rendre tout le mal, que votre reflexion m'avoit fait. Ce n'est pas chrétien sans doute, mais j'ai suivi les premiers mouvements de mon coeur.

8 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 7, p. 67-69.

Pourtant, il faut que j'avoue que depuis le temps que j'ai eu l'honneur de vous bien connoître, je n'ai pas douté un instant de la nécessité de votre perseverance, et voici comme j'ai raisonné.

Il y a entre le bonheur et le malheur, un état mitoyen qu'on peut appeler existence aisée; plaisir du moment; amusement actuel. Cet état est pour la plupart des hommes le comble de la félicité, ce qui paroît par la bonne chère qu'on fait presque dans tous les lieux, que les différentes nations ou religions se sont créés en tout temps.

Lorsqu'une âme ordinaire quitte le monde, elle n'a qu'un seul motif, c'est qu'elle y a trouvé son malheur; c'est qu'il y a des empêchements insurmontables de jouir de cet état mitoyen ou de cette suprême félicité. Elle ne cherche pas le bonheur, dont par sa nature elle n'a aucune idée, mais seulement une barrière | invincible entre elle et le malheur. Elle se jette dans la dévotion. Elle fait comme l'oiseau qui cherche une cage de peur du Vautour qui le poursuit. Mais comme cette bonne chère Celeste idéale n'a pas l'énergie de celle du monde, aussi tôt que la moindre possibilité reparoit de jouir sans obstacles de la dernière, voilà le repentir et le desir de changer.

Lorsqu'une âme grande et riche (une âme grande et riche à mon avis diffère d'une âme ordinaire, non comme le lion de la biche, mais comme l'homme diffère de l'herbe qu'il foule avec les pieds), lorsqu'une âme grande quitte le monde, son premier motif est le même, mais aiant un presentiment du bonheur dont le germe est dans elle, elle ne pense pas à une barrière; elle se jette dans la philosophie, et si elle se choisit la seule bonne et divine qui a le vrai pour base et pour but, toutes ses richesses se développent: ses fortes ailes s'étendent: elle voit loin au dessous d'elle le monde et le malheur; et comme dans cet état elle a besoin | d'une toute autre nourriture, il est aussi impossible qu'elle retombe, qu'il le seroit au papillon de quitter la rosée du matin pour retourner à l'aliment grossière sur la feuille, qui le vit naître chenille.

Pour la seconde partie de votre lettre, j'y répondrai par mon obéissance. Je vais reconnoître ma supériorité! J'entrevois encore toute la délicatesse de vos bontés. Vous voulez faire quelque chose de moi, car la gloire de jouir un peu passablement la supériorité devant vous, est un aiguillon bien plus faut que celui de l'émulation qui ne cherche qu'à surpasser ses pairs.

Reconnaissez la vérité dans cette lettre Madame et jugez vous même de notre homogeneïte.

Je suis avec le plus profond respect, Madame, de votre Altesse, le très humble et très obeissant serviteur,

Hemsterhuis



Lettre 1.15 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 11].*

Madame,

J'ai l'honneur de vous envoyer la lettre pour Mr. le Prince de Ioussouppoff, suivant la permission que vous m'en avez donnée.

J'ai cherché jusques ici en vain le livre des moeurs que j'ai pourtant assurement et que je trouverai. Je ne suis pas trop fâché de ne l'avoir pas trouvé, parceque sa lecture auroit pu faire obstacle à vos travaux sur l'amour propre et la vanité, que je souhaite de posséder avec ardeur.

J'avois crains d'être obligé d'aller hors de ville pour quelques jours à la fin de cette semaine, mais je vien de recevoir une lettre qui me dispense de ce devoir, et par consequent, Madame, je prend la liberté de vous proposer le jour de dimanche prochain pour me fair l'honneur de passer quelques heures chez moi avec Mr. Dentan, ou bien de nous recevoir chez Vous, pour concer|ter ensemble le plan de la petite Academie, que nous projettons: pour fixer les jours des assemblées, et pour deliberer sur l'espèce de travail auxquels les membres seront assujettis. Tout ce que je desire le plus dans cette affaire, c'est d'être créé Secretaire perpetuel par votre credit, et de montrer par mon assiduité dans tout ce qui me regardera, que je ne desire pas moins que mes confreres à m'éclairer et m'instruire. Pourtant je crois, que pour repondre à ce but, il y auroit encore quelqu'autre moien à suivre que celui du Magazin, dont vous avez parlé hier au soir, et que je ne comprenois pas alors.

Je vous supplie Madame, de ne pas vous donner la peine de m'honorer d'une reponse par ecrit, pour ne pas fatiguer la tête la plus precieuse que j'ai jamais connu, mais seulement de me faire sçavoir par mon domestique quel est l'état de votre santé. Demain je tacherai d'attraper un moment pour m'en informer moi même, et pour vous demander vos orders et votre « reponse ».

Pardonnez moi cette lettre, qui est toute composée de premieres idées, et c'est beaucoup qu'il m'en reste encore, | même de cette espèce, avec le mal de tête horrible qui me travaille actuellement. A propos des premieres et des secondes idées dont j'ai parlé trop souvent, je souhaite de tout mon coeur qu'avec votre tact exquis, vous soiez parvenue à sentir la verité et la validité de ma pensée, sans quoi je me trouverois dans la necessité peu aisée de vous demontrer par ecrit, s'il est possible, la verité la plus delicate que je connoisse en litterature, et qui ne paroît faite que pour être sentie; car n'ayant pas l'honneur d'être charlatan, je ne desire pas de le paroître, et quoique je me soucie moins qu'on le croiroit de ce que le monde pense de moi, je me sens un vrai interet de ne paroître dans vos idées que sous les veritables traits qui me conviennent.

Je vous supplie enfin, Madame, de ne jamais douter un instant de la perfection de mon devouement, et de la verité des sentiments d'admiration et de respect avec lesquelles je suis par essence, Madame, de votre Altesse, le très humble et très obeissant serviteur

Hemsterhuis



Lettre 1.16 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 12].*

Hier, Madame, j'ai donné un grand exemple de docilité en me résignant aux volontés déterminées de votre medecin. Il en etoit tellement edifié, qu'il se proposoit même de me citer devant vous pour modelle. J'en suis ravi sans doute,

mais je me flatte, et je souhaite ardemment, que votre sagesse ne change pas de nature, et qu'elle continue à servir de modèle et à ne jamais imiter.

Si vous daignez vous souvenir de l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à ma santé. De toutes les lumières que je dois à vos discours, de tant de bontés dont vous ne cessez de m'honorer, j'espère que notre homogénéité vous fera sentir l'affection que produisit dans moi le tableau que Robert me fit de votre état d'avant hier. S'il a grossi le mal, il a été cruel, mais il s'est plaint de votre indifférence pour ses conseils, ce qui m'étonne. |

Permettez que je vous dise, ma Princesse, que si je puis me glorifier de vous avoir appris quelque chose, c'est uniquement une connaissance plus parfaite de vos propres forces et de votre propre valeur, et par conséquent je vous ai appris de vous tenir vous-même avec plus de justesse. Je conçois aisément, qu'un être tel que vous, s'il ne se trouvoit attaché au monde par des liens moraux très forts, se soucieroit peu, et de la faculté, et même de cette vie; mais à mesure que vous sentez exactement combien vous devez être précieuse à tout ce qui vous appartient, et à mesure que vous sçavez sentir parfaitement la force de cette espèce de liens, votre conservation en devient pour vous un devoir d'autant plus sacré.

Je souhaite d'apprendre que votre santé soit à présent aussi parfaite que la mienne, et si je | pourrois me flatter de ne pas vous incommoder pour un moment, je me rendrais chez vous pour faire ma dévotion, et pour vous assurer de l'attachement éternel, et du profond respect avec lesquels je suis, Madame, de votre Altesse, le très humble et très dévoué serviteur

Hemsterhuis

Lettre 1.17 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 13].*

Madame,

Au moment que je reçu ce matin l'honneur de vos nouvelles, j'étois sur le point de sortir pour aller au Conseil d'Etat, où mon devoir m'appellait pour une couple d'heure. Aussitôt que je suis rentré, j'ai relu votre lettre, et j'ai eu la force de preferer une soumission aveugle à la sagesse de vos conseils, et une obeissance entiere à votre volonté déterminé, au plaisir unique de voir et d'entendre la divine philosophie en personne.

L'interet que vous daignez prendre, Madame, à ma santé et à mon bien être me rend mon existence plus precieuse, et la sensation vive que j'ai de vos bontés ne me donne aucune vanité, puisque je ne sçaurois penser à vous, qu'avec l'organe moral tout ouvert, et l'activité de l'ame toute concentrée dans la seule volonté déterminée de vous faire voir en tout temps et en tout lieu au moins quelqu'ombre de ma reconnaissance.

Je suis infiniment curieux de voir ce que vous aurez trouvé | et composé sur la vanité et sur l'amour propre qui jouent un si grand role dans presque toutes les actions des hommes. Quoique je sorte ou ne sorte point demain (ce qui dependra de votre bon plaisir), je compte sur le bonheur de vous voir avec ces belles choses.

Je n'ai pas poursuivi l'ecrit que vous m'aviez pris avant hier, puisque j'en avois presque perdu le fil, mais en verité, Madame, vous pourriez le continuer beaucoup mieux et avec plus de facilité. Je n'ai eu en vue dans cet ecrit que de montrer, que ce qu'on appelle communement vice, comme avarice, envie, vanité, etc. n'est que la suite necessaire de l'impulsion de l'imagination sur la velléité vague, dans un être qui n'a peu ou point d'organe moral, et que par consequent les veritables contraires de ces pretendus vices ne sçauroient être des vertus, comme le vulgaire se l'imagine, et enfin, qu'il n'y a de vraies vertus ni de vrais vices que dans les ames fortes qui ont l'organe moral ouvert et actif, et une velléité presque toujours déterminée en volontés particulieres, et que ces veritables vertus et vices ne sont vus ni jugés que dans ces ames elles mêmes ou

dans les cas excessivement rares d'une amitié parfaite | et épurée entre deux êtres homologues ou homogènes.

Je suis, avec le plus profond respect, Madame, de votre Altesse, le très humble et très dévoué serviteur

Hemsterhuis |

Couvert: Pour Son Altesse Madame la Princesse de Gallitzin



*Lettre 1.18 – Sans date*⁹

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 15].*

Madame

J'ai l'honneur de vous envoyer l'Euclide de Simson, qui est le meilleur de tous, excepté celui avec le texte grec de Gregory. Comme vous m'avez fait la grace de me dire que c'est suivant mon conseil que vous allez lire les premiers livre[s] d'Euclide, je me trouve obligé de vous prier de ne faire aucun usage de l'Euclide du professeur Koëning, parce que l'esprit pur de la geometrie des anciens y est beaucoup alteré par un esprit de wolfianisme peu digne d'entrer dans cette tête que j'admire tous les jours.

C'est avec le plus profond respect que je serai à jamais, Madame, de Votre Altesse, le très humble et très obeïssant serviteur

Hemsterhuis



9 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 4 p. 57: dans les premiers mois de 1776.

*Lettre 1.19 – 4 mars 1776: Lettre sur les vertus et les vices*¹⁰

*Münster, Landesarchiv Nordrhein-Westfalen, Abt. Westfalen,
Bucholtz Nachlass 1166; une copie dans une autre main: Münster,
Landesarchiv Nordrhein-Westfalen, Abt. Westfalen, Bucholtz
Nachlass 1157.*

Madame,

Vos ordres sont sacrés pour moi, sans quoi je n'aurois pas asseurement offert à votre indulgence le petit écrit que j'avais commencé sur les vertus et sur les vices, et auquel je viens de mettre tant bien que mal une fin, uniquement pour vous complaire. Le voici.

L'ame est une substance peut être de l'espece la plus composée qu'il y a dans toute la nature, mais toute sa composition, ou plus-tôt tout ce qui la compose, est lié étroitement à un seul principe simple. Appellons ame ce principe simple, ce lieu, qui forme un tout de toutes ses richesses. Puisqu'elle ne sauroit être ce qui est hors d'elle, et puisque pour agir et pour jouir elle a besoin d'avoir des relations plus ou moins intimes avec ce qui est hors d'elle, il est nécessaire qu'il y ait des moiens entre elle et ce qui est hors d'elle pour realiser ou bien pour lui faire sentir ces relations. |

Comme les choses qui sont hors d'elle, tant celles qu'on appelle materielles que celles qu'on appelle immaterielles, avec lesquelles elle peut ou doit avoir des relations, paroissent être infinies en nombre et en espèce, il paroît que ces moiens tant possibles que réels sont aussi infinis en nombre et en espèce. Tous ces moiens, de quelque nature qu'ils puissent être, je les appelle organes. L'ame ne connoit de ces moiens distinctement que ceux qui lui manifestent ses relations avec les chôsés vis à vis desquelles elle se trouve actuellement. Par exemple, si elle ne se trouvoit pas vis à vis des choses visibles qui pussent reflechir la lumiere, elle ne sauroit ce que c'est qu'un oeuil, aiant des yeux. Si elle ne se trouvoit pas vis à vis de corps elastiques sonores, elle ne sauroit pas ce que c'est qu'une oreille, aiant des oreilles. Si elle ne se trouvoit pas vis à vis des êtres moraux, qui pussent agir et sentir, elle ne sauroit pas ce que c'est qu'un

10 = Petry (ed.), *Wijzgerige werken*, p. 572-584; Melica (ed.), *Opere*, p. 527-536.

organe moral, aiant un organe môral. Si elle ne se trouvoit pas vis à vis de choses distinctes et déterminées, elle ne sçauroit pas ce que c'est que l'organe de l'intellect, aiant même l'organe de l'intellect, et ainsi à l'infini; et par la il paroît infiniment probable que cette ame | (je parle des ames extraordinaires) est une chose si composée et d'une si prodigieuse richesse, que le dicton que Dieu a créé l'homme à son image perd en quelque façon un peu de cette absurdité ridicule qu'il a, lorsqu'on l'applique à l'ame d'un animal idiot.

Faisons à cette heure le denombrement des richesses de cette ame, en tant que nous en pouvons avoir quelqu'idée. Pour sa velleïté, elle n'est pas organe, elle tient à l'essence de l'ame, elle constitue toute son activité et la manifeste en se déterminant soi même en volontés particulieres et et [sic] terminées. Lorsqu'elle ne se determine pas en volontés particulieres, elle n'est qu'un principe d'activité vague, qui se laisse déterminer en volontés particulieres par les impulsions les plus fortes qui lui viennent par dehors, c'est à dire par l'imagination.

Pour l'imagination, c'est le receptacle de toutes les idées qui viennent de dehors, que l'intellect y compose ou que la velleïté y met. Pour l'intellect, il ressemble un peu à la velleïté en ceci: c'est que l'une et l'autre sont et doivent être vagues et absolument universels par leur nature. L'intellect a premierement l'intuition vague de toutes les idées quelconques que l'imagination contient, et ensuite la faculté de composer, comparer et decomposer ces idées, et dans | cette derniere qualité il s'appelle raison.

Pour l'organe moral, il donne la sensation de tout ce qui est moral, et de même que l'intellect, d'ailleurs soumis à la velleïté pour ce qui regarde sa direction vers tel ou tel sujet, juge la velleïté déterminée ou la volonté si elle est conforme ou contraire au possible, de même l'organe moral, d'ailleurs soumis à la velleïté pour ce qui regarde son activité, juge la velleïté déterminée ou la volonté, si elle est conforme ou contraire au juste; et de même que le contradictoire repugne à l'intellect, de même l'injuste repugne à l'organe moral, qu'on appelle communement conscience. Pour ce qui est des organes de la vision, de l'ouïe, du tact etc., on sçait assez ce qu'ils sont, et à quoi ils servent.

Voilà à peu près tous les outils de l'ame, autant que nous les connoissons jusques ici, qui servent à manifester ses relations avec les choses de dehors.

Mais avant que de passer à la recherche que je me suis proposé de la source et de la nature de ce qu'on appelle vice et vertu, je dois faire ici une reflexion.

J'ai démontré dans d'autres petits ouvrages que l'ame est immortelle et indestructible. Il est clair que la velleité vague qui tient à sa nature reste avec elle. Il est clair | que l'organe moral, qui la juge et qui la contemple elle même, doit rester avec elle. Il est clair que l'intellect, qui compare les determinations de sa velleité avec le possible et avec l'impossible, doit rester avec elle. Il est clair que l'imagination, qui est le receptacle de toutes les sensations et de toutes les idées que peut recevoir l'ame, doit rester avec elle.

Or j'ai des raisons de croire, que le sang est un bout, une queue, ou un enveloppe de l'organe moral, que tels fibres soient le bout, la queue ou l'enveloppe de l'intellect, que tels autres le soient de l'imagination etc. Pourtant tous ces bouts et toutes ces queues sont detruits à la mort, par consequent il faut que ce qui fait la partie principale de chacun de ces organes, ou l'essentiel de ces organes, reste. Mais un oeuil avec son nerf optique, une oreille avec ses nerfs auditifs etc. ne sont proprement que les bouts, les queues ou les enveloppes de ce qui fait l'essentiel des organes de la vision, de l'ouïe etc. Par consequent, en raisonnant par une analogie permise, il paroît probable que ce qui constitue l'essentiel de ces organes demeure avec l'ame apres la mort. A quelle fin? Je l'ignore. Mais ne fut-ce que pour la possibilité du rappel de quelques sensations qui tiennent aux | fâces visibles et sonores.

Si je considère maintenant une ame dont la velleité est vague, c'est à dire qui ne se determine pas en volontés particulieres par elle même, mais se laisse determiner en volontés particulieres pour manifester son activité par les impulsions de l'imagination; une ame dont l'intellect n'est nullement exercé, pour autant qu'il compare ou compose des idées; une ame dont l'imagination est si pauvre, qu'elle ne donne à la velleité pour la determiner qu'une ou très peu d'impulsions; une ame, enfin, dont l'organe moral est rien. On aura un animal, ou un enfant nouveau né, et avec une seule ou peu d'impulsions de l'imagination sur la velleité vague on comprendra aisement la nature de la force de ce qu'on appelle instinct.

Supposons une ame dont l'organe moral est totalement negligé, ou à laquelle cet organe manque entierement, comme on en trouve beaucoup d'exemples, une

ame dont l'intellect est formé, et dont l'imagination est mediocrement remplie d'idées: on aura un homme ordinaire et tel qu'on les trouve communement. On voit aisement que cet homme, dont les actions derivent de la velleité déterminée en volontés particulieres par les impulsions de l'imagination, laquelle par la constitution du corps ou par la situation des choses de dehors, est plus inclinée à telle espèce d'idées qu'à telle autre espèce d'idées, est proprement dirigé par la constitution de son corps ou par la situation des choses hors de lui par rapport à lui; et qu'en supposant même son intellect très bien formé, cet intellect ne produira d'autre changement dans les actions de cet homme que de les rendre plus raffinées et plus complicquées. Pourtant ces actions, qui produisent necessairement quelques effets, soit indifferents, soit salutaires, soit prejudiciables à la société, on les range dans les classes des vertus et des vices, comme generosité, avarice, modestie, vanité, continence, luxure, douceur, cruauté etc. (je ne remarquerai rien ici sur l'inexactitude de ces contraires) quoique ces actions ne soient proprement que les effets necessaires de la constitution corporelle de cette espèce d'hommes. Il est evident par ce que je viens de dire, que des hommes de cet espèce ne sont ni vertueux ni vicieux, et qu'ils ne meritent ni louanges ni punitions proprement. Pour les louanges, ils n'en meritent asseurement pas, mais pour les punitions la société les leur inflige pour pre'venir les crimes qui nuisent à la société et qui pourroient resulter de leurs actions, qu'on appelle fort improprement vicieuses.

Supposons une ame, dont la velleité est active et se determine avec facilité en volontés particulieres, dont l'organe moral est defectueux, negligé, ou plus-tôt subjugué ou assujetti par cette velleité active et déterminée, tellement que cette velleité ne se sert pas de cet organe pour lui faire comparer ses volontés déterminées au juste et à l'injuste; dont l'intellect est bien formé, aiant toute l'agilité et toute la promptitude possible; enfin dont l'imagination est vive et retient long temps les idées qu'elle reçoit: on aura un homme réellement vicieux, soit qu'il commette des crimes, c'est à dire des actions contradictoires à la loi établie dans telle ou telle société, soit qu'il n'en commette pas, et cela par la raison qu'il n'a point ou qu'il ne se sert point de la seule mesure qui compare sa velleité déterminée avec le juste et l'injuste. Plus l'intellect de cet homme sera perfectionné et son imagination riche et bien composée, plus il sera vicieux et

dangereux. C'est dans cette classe qu'il faut mettre les hommes cruels | et les grands scelerats.

Supposons enfin une ame grande et robuste, dont la velleité vague a toute son elasticité et se determine elle même en volontés particulieres avec facilité et toujours, dont l'organe moral a toute sa sensibilité et toute sa perfection, dont l'intellect est exercé et parfait au possible, et dont l'imagination reçoit et presente à l'intellect toutes les idées également claires et distinctes.

Lorsque toutes ces parties sont également parfaites, c'est dans une ame telle que se montre en meme temps la vertu suprême et la vraie sagesse. Cette ame est, apres Dieu, l'être le plus immense et le plus riche dont nous sçaurions avoir une idée dans notre etat actuel, et il n'y a aucune comparaison possible entre lui et entre ceux qui composent les trois premieres classes. Il est vrai que le hazard peut donner dans ces classes quelques fois l'apparence d'une seule action isolée, qui paroitrait deriver de l'ame d'un Socrate, d'un Epaminondas, d'un Timoleon, d'un Scipion, d'un Marc Aurele, mais ce n'est qu'une apparence passagere, qui n'a aucune vertu pour origine.

Dans l'ame d'un Socrate, d'un Epaminondas etc., toutes les parties de l'ame, | également parfaites, sont dans une harmonie complete; toutes les actions qui derivent de l'activité de ces êtres sont uniformes, puisque l'ame en les projectant s'est servie de tous ses outils à la fois. Toutes ses parties s'identifient, pour ainsi dire, dans des ames pareilles par un exercice continuel, et le moment où leur velleité se determine est le même où l'organe moral juge du juste, l'intellect du possible, et où l'imagination deploie à l'intellect ses brillantes richesses; et voila la raison de ce ton de simplicité qu'on admire et qui etonne dans les actions des vrais heros.

En parlant à vous, Madame, et de cette classe, ce ne seroit pas manquer de politesse, mais de jugement que de ne pas faire une reflexion sur vos pareilles. Les heroïnes qui appartiennent à cette classe ont ordinairement l'organe moral plus delicat, et ont été obligées, soit par leur education, soit par leur nature, à mettre plus de choix dans le nombre et la nature des idées, qu'elles ont admises dans leur imagination; et il me paroît que c'est par la que leurs actions sont plus marquées au coin de cette douce modestie de Minerve, tandis que la vehemence et la vigueur d'Hercule paroissent former le ton de celles des heros. |

J'avoue qu'il est vrai que la vertu réelle ne se trouve nulle part que dans cette dernière classe. Mais il seroit peu consolant pour l'humanité si cette classe ne fut composée que du petit nombre de héros parfaits dont je vien de parler. Heureusement il y a plusieurs personnages moins parfaits qui y entrent et la decorent. Ce sont ces âmes dont les parties ou les organes ont des degrés différents de perfection, et qui manquent par consequent de cette heureuse harmonie, de cet équilibre qui derivent d'une perfection égale dans tous les membres; et encore ces âmes, même, dont les organes les moins importants seront defectueux.

Si on considere leur pente continuelle vers la vertu, le bonheur et la perfection, la prodigieuse activité interne avec laquelle ils combattent même l'apparence du vice, quoique leurs actions paroissent avoir quelque chose d'inegal et de raboteux, on ne sauroit leur refuser sans injustice, de les mettre à bien peu près au même rang de ces heureux premiers; et même il est à croire que ce rude exercice non interrompu, qui se fait pourtant dans la presence si prodigieusement energique d'un Dieu auquel un tel travail ne sauroit deplaître, les portera dans un autre | état, à un degré de vigueur et de perfection où les autres ne sont arrivés plus commodement que par une composition un peu plus riche, ou une nature un peu plus heureuse et élevée.

Dans la seconde classe je n'ai rien remarqué sur l'inexactitude de ces contraires generosité, avarice, modestie, vanité. Il faut pourtant en dire un mot encore.

Vertu n'est vertu que lorsqu'elle est volontaire; vice n'est vice que lorsqu'il est volontaire, et vice n'est le contraire de la vertu, que parce que l'une et l'autre a une source volontaire. Un défaut comme avarice, vanité etc. n'a pas de source volontaire, par consequent son contraire ne sauroit avoir une source volontaire, et par consequent son contraire ne sauroit être une vertu.

Un défaut est proprement un excès, et le contraire d'un excès ne sauroit être qu'un excès contraire; et ainsi le contraire d'un défaut, comme l'avarice, ne sauroit avoir pour contraire une vertu, comme la generosité, mais un autre défaut ou excès contraire, comme la prodigalité; de meme que la vanité n'a pas une vertu pour contraire, comme la modestie, mais un défaut ou excès contraire, comme bassesse. |

Par tout ce que je vien de dire, il paroît que dans la premiere classe il ne sçauroit y avoir des vertus, des vices, des defauts ni des crimes; que dans la seconde il n'y a ni vertu ni vice, qu'il n'y a que des defauts et qu'il peut y avoir des crimes; que dans la troisieme il n'y a point de vertus mais de grands vices, d'où peuvent deriver de grands crimes; et que dans la quatrieme il y a les vertus, quelques fois des defauts, point de vices et par hazard des crimes.

Il s'ensuit encore, qu'en general la supreme vertu consiste dans la prodigieuse richesse de l'ame, c'est à dire dans l'activité de se determiner de la velleïté, dans la sensibilité de l'organe moral, dans l'agilité et la justesse de l'intellect, dans la clarté et la richesse de l'imagination, dans l'equilibre ou la perfection egale ou proportionnée de ces quatre facultés, et enfin dans l'emploi combiné et instantané que l'ame sçoit faire ^{de} ces choses ensemble; que les vices derivent du trop grand pouvoir de la velleïté et du mauvais emploi, qui en resulte, des trois autres facultés; et enfin que les defauts n'ont leur source que dans la foiblesse de la velleïté, qui ne sçait se determiner elle même et qui par consequent reste en proie à l'imagination. |

J'avoue que, si cette theorie ne pourroit servir uniquement que pour la recherche du caractere d'un tel ou tel individu, elle paroîtroit assez inutile par les difficultés qu'on trouveroit à vaincre dans son application; mais je crois fermement qu'on pourroit en tirer quelque parti dans l'education, puisqu'en prenant pour base que les quatre facultés ou parties principales de l'ame sont la velleïté, l'organe moral, l'intellect et l'imagination, on pourroit à ce qu'il me semble etudier dans un enfant ces quatre parties separement, et en connoitre la valeur et les imperfections reciproques, et ensuite modifier tellement ces facultés vis à vis l'une de l'autre, qu'il en resulteroit le plus grand bien et le moindre mal possible. Par exemple, dans une ame dont la velleïté est foible et ne se determine pas, il ne faut pas enrichir l'imagination, qui sera la directrice et la determinatrice de la velleïté vague, et il faut mettre autant que possible du choix dans l'espèce d'idées qui y entrent, et en même temps il faut perfectionner autant que possible l'intellect qui compose et | compare les idées, afin que cette imagination, qui va bientôt gouverner le tout, quoique tenue pauvre pour ce qui regarde la quantité des idées, soit aussi réglée que faire se pourra.

J'aurois joint ici d'autres exemples encore si je ne sentoie dans ce moment tout le ridicule de ma vanité d'oser parler d'éducation devant vous. Je vous en demande pardon, Princesse: je vous supplie en grace de continuer à me corriger et de me rendre enfin tout ce qu'on doit être pour vous offrir dignement la soumission, le respect et la reconnoissance, avec lesquels je suis par essence, Madame, de votre Altesse, le très humble et très dévoué serviteur

Hemsterhuis

La Haye, ce 4 de mars 1776



Lettre 1.20 – 23 avril 1776

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 37.*

Lettre à Madame la Princesse de Gallitzin, 23 avril 1776

J'ai pris la liberté de vous dire, Madame, il y a quelque temps, que la resolution de m'attacher à vous et à votre service pour jamais et sans aucune reserve, m'avoit couté quelque peine, et je vous en ai dit meme la raison. Depuis cette resolution prise je me sens plus heureux, et mon bonheur augmentera toujours à mesure de l'estime que vous daignerez faire de mon amitié pure, sans tâche, et de nature éternelle, s'il plut aux Dieux. Qu'elle pût vous être utile, j'oserois vous feliciter d'une possession peu commune et qui ne perit pas. Elle est fondée sur une attraction metaphysique, dont je ne connois pas bien jusqu'ici la nature, et soit dit entre nous, sur un degré à très peu pres egal de pauvreté ou de richesse d'essence. Elle vous suit à la clarté du jour, à l'ombre de la nuit, sans qu'il paroisse, et son plus grand travail est de vous être utile, et de vous paroître aussi peu importune qu'il est possible. Apres ceci, ma Princesse, mon amie, vous jugez bien que les temoignages de votre reconnoissance, quelque picquants qu'ils puissent être, ne le sont guerre pour moi si je les compare au plaisir vif que je sêns à ajouter la moindre chose à votre bonheur.

Pour ma reflexion qui vous a frappée, à vous dire vrai, elle m'a frappée moi même, et il me paroît qu'elle seroit bien digne d'une recherche serieuse. Sans les nombreuses occupations qui m'amuseront apparemment toute la nuit, j'entrevois tout d'abord en matiere.

Si votre bonté voulut me consoler demain à six heures de ces occupations aussi penibles qu'insipides, je benirai le Sylphe qui vous l'inspire, et j'y verrois un ombre de l'amitié que je vous porte, et qui se lie parfaitement à la respectueuse obeissance de votre obeissantissime

H.



*Lettre 1.21 – Sans date*¹¹

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 16].*

Mercredi le soir

J'ai eu soin, Madame, de la lettre que vous venez de m'envoier pour Dentan. Je lui ai ecrit, non de la metaphysique, puisque je n'en avois pas le temps, mais pour le supplier de n'avoir aucune inquietude au sujet de votre mal, avant que d'avoir reçu des nouvelles de la mienne.

Ce matin j'appris à l'Hôtel de Russie que vous vous portiez mieux, et ce midi Mr. Thulemeyer me rendit entierement l'appetit, en me disant qu'il avoit passé la matinée avec vous, et qu'il vous avoit vue fort gaie et de bonne humeur.

Il ne me falut pas moins qu'une telle nouvelle pour me faire supporter decemment l'aspect d'Errata le mâle, avec lequel je vien d'avoir l'honneur de dîner. Il a fait l'eloge le plus ridicule de la beauté du coeur, de l'immense erudition, et de la prodigieuse universalité des connoissances de mon Suédois d'ennuiante memoire, qui est devenu professeur à Upsal. Je lui ai laissé achever

¹¹ = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 10, p. 83-84: printemps ou été 1776.

son éloge à son aise, mais après je l'ai fait convenir en détail que le Suédois n'étoit qu'un sot. Mon prêtre a rougi en prêtre, ce qui est dégoûtant à voir. Rien ne me paroît plus méprisable qu'un théologien parasite, assez imbécile pour croire que ses éloges ne sont pas un titre de réprobation.

Demain je compte pour sûr d'avoir l'honneur de vous voir le plus tôt possible après dîner pour vous demander quel emploi vous me permettez de faire du samedi et du dimanche prochain, qui seront tous les deux à votre disposition. Le Prince me fait inviter pour demain afin de me régaler d'une fête électrique je pense, mais je compte de m'excuser le moins mal possible.

Souvent je vous avois parlé de l'action singulière des odeurs sur le moral. Vous venez de constater ce système, car jamais fleur eut plus d'énergie de cette espèce que celle qu'on vient de m'apporter de votre part. C'étoient de tels présents que les Grâces délicats et sensibles reservoient pour leurs amis et pour leurs Dieux. Jugez, ma divine Princesse, mon amie, combien je suis fier de tenir une fleur de cette main que je baise avec la plus respectueuse tendresse.

Hemsterhuis |

Couvert: Pour Son Altesse Madame la Princesse de Gallizin



*Lettre 1.22 – Sans date*¹²

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 17].*

Ma chère Princesse, mon amie, je ne saurois faire partir votre homme noir, sans le charger de ma billet, en signe de reconnaissance de la soirée de hier, qui m'a rendu mon bonheur, et rectifié ma santé, et qui m'a fait entrevoir le coup d'oeuil agréable d'un avenir, au moins je ne vous soupçonnerai plus d'un ralentissement d'amitié, et où vous ne croirez plus que je suis capable de

¹² = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 13, p. 90: juin 1776?

persiffler ou de tromper la personne du monde entier que je respecte le plus. Vous connoissez assez ma petite philosophie pour ne pas m'attribuer la fadaise d'être amoureux de votre jolie figure. C'est la bonté de votre ame que j'adore et l'excellence de votre esprit que j'admire, et voila les causes d'un attachement que je ne sçaurois plus changer, puisqu'il resulte necessairement de la nature | de votre composition et de celle de la mienne. Je pense beaucoup à la singularité de la façon de vivre ensemble de deux personnes qui se connoissent de si près que nous nous connoissons, et qui à coup sûr ne sont pas des plus mediocres. Je crois que la serieuse recherche des causes d'un tel phenomène me menera à une connoissance de quelques nouvelles propriétés de l'homme, et dont je vous rendrai un compte exact.

Adieu ma divine Princesse, mon amie, votre homme noir ne veut plus attendre. Permettez que je vous baise la main avec la plus respectueuse tendresse, et croiez que je pense avec indignation que vous, vous, vous passez la journée au milieu des dentelles. Si Leibnitz eût vu cela, je parie qu'il eût abandonné son rêve du meilleur monde.

Hemsterhuis



Lettre 1.23 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 18].*

Madame,

J'ai l'honneur de vous envoyer l'Histoire Ecclesiastique du Roi de Prusse, qui vous amusera très asseurement, et dont la lecture vous vaudra réellement celle d'une trentaine de volumes in folio.

J'ai pleuré une fois dans ma vie une parti en public, plusieurs fois en cachette, mes fautes; hier pour la premiere fois une injustice, mais sans amertume, puisque vous avez daigné me corriger pour toujours d'un default, qui dans les

ames les plus pures, peut acquérir non seulement les apparences d'un vice, mais en produira les effets.

Le jour de hier, si douloureux pour moi, est devenu le plus beau de ma vie par vos bontés et votre indulgence.

Daignez sentir vous même la vivacité de ma reconnaissance et comptez que je suis aussi fier que heureux d'appartenir en propre à ce que j'ai jamais vu de plus parfait.

Hemsterhuis

Je vous supplie en grace de ne pas vous donner la peine de me
repondre par ecrit. |

Couvert: Pour Son Altesse Madame la Princesse de Gallitzin



*Lettre 1.24 – Sans date*¹³

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 19].*

Madame,

Assurement Mr. Robert m'a rendu un fort mauvais service, et il devoit sçavoir que je me soucie beaucoup moins de ma guerison que du plaisir supreme de vous voir et de vous ecouter. S'il connoissoit bien l'influence de l'ame sur le corps, il auroit sçu que perfectionner celle la, c'est guerir l'autre. Enfin Madame, que votre volonté soit fait en tout. Je dois deja tant à vos bontés infinies pour moi, qu'il ne me reste plus aucun droit pour former un souhait.

Vous desirez de moi une definition de la vanité, par la raison sans doute, que vous m'avez rendu tellement vain qu'il m'en coutera moins à faire mes experiences accoutumées.

13 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 9, p. 79-82: printemps 1776.

Voici donc (entre nous) de quelle façon j'institue les expériences pour aller à la source des vices et des vertus. Je dis des vices et des vertus, c'est à dire de leurs apparences ou des effets visibles ou sensibles auxquels on donne ces noms. Je donne une grosse pièce d'argent à une personne malheureuse. Vous le voyez. Vous me connaissez peu. Vous supposez que je suis généreux et sensible, mais vous ne le savez pas. Il n'y a que Dieu et moi qui savons, si en donnant, le cœur m'a battu; si j'ai senti un picotement et un gonflement vers la trachée artère; si mes jeux se sont obscurcis; si j'ai eu la peau de poule; si j'ai craint de fixer les regards de cette malheureuse etc. Ainsi il paraît qu'en général les vertus vraies et les vices vrais ne se voient ni se jugent que par chaque individu dans soi-même ou bien dans l'amitié la plus parfaite, ou se trouve le seul cas où les vices naturels peuvent être extirpés radicalement.

Si j'avois à faire des recherches ou des expériences sur les sensations ou les effets du tact et du tangible, je ferois mes jeux et je ne les ouvrerois qu'après l'expérience faite, ou lorsque j'aurois peur que ce tangible me fit du mal.

Si j'ai à faire des expériences sur des vices qui dérivent de la composition de l'homme, en tant qu'il ne se gouverne pas, je ferme premièrement mon organe moral, et même celui de l'intellect, en tant qu'il raisonne et compare des idées, en tant qu'il est uniquement intuitif et qu'il observe, dans cette dernière qualité, il faut qu'il reste actif. Alors j'ai encore mon imagination toute libre, et cette velleité vague qui se détermine en volontés, uniquement par les impulsions de l'imagination qui est mise en mouvement par les choses de dehors.

Dans cet état je vois d'abord qu'à proportion de la constitution de mon corps, mon imagination me montre que j'ai des germes de toutes les vertus et de tous les vices, c'est à dire qui, mises en activité, manifestent les apparences dont j'ai parlé tantôt.

Si je reçois un coup, j'en rend trois. Si je vois quelque chose qui m'accomode, je la prend, pourvu qu'on ne le voie pas. Si un désir est excité, je le remplis. Mais pour voir maintenant la complication prodigieuse de la modification de ces vices, il faut ouvrir l'organe de l'intellect entièrement, et tenir l'organe moral absolument fermé (on peut le faire sans risque, car lorsqu'il a peur de broncher, il s'ouvre de soi-même, comme l'oeil dans le pénultième paragraphe).

1e Experience. Je me promène, à quelques pieds de distance à ma droite je vois une femme presque nue, avec deux enfants sur les bras, pleurant et criant misericorde. Un peu plus loin je vois avancer une personne importante et qui me connoit de nom. J'ai un sol et un florin en poche. J'aurais donné ou rien ou le sol, mais je donne le florin en regardant devant moi; je poursuis mon chemin | toujours regardant devant moi. Je suis à la hauteur de la personne importante. Je tiens la tête baissée, et je la regarde du coin de l'oeuil. Elle me fixe et me salue. Je la salue avec un air contraint comme si j'avois honte qu'elle a vu mes bons ouvrages.

Cette experience est simple, mais vous voiez, que ce que je gagne ou bien mon but principal, c'est la modification de l'idée que cette personne importante se fait de moi dans sa tête.

Voici une experience un peu plus compliquée, mais qui est extremement curieuse, parce qu'elle fait voir en même temps que l'intellect paroît plus delié et plus actif dans les cas où l'ame laisse sa velleité en proie à l'imagination et où l'organe moral est totalement fermé, que dans des cas contraires.

2de Experience. Les acteurs sont les mêmes que dans la premiere experience, mais j'ai en poche un ducat et un florin. La personne importante est-elle à une distance assez petite pour distinguer le blanc du jaune? Si non, elle regardera mon ducat comme une pièce de deux sols, et l'idée de moi dans sa tête ne vaudra que deux sols, et mon ducat est perdu. Cela fait dresser les cheveux. Par consequent je donne mon florin et l'idée de moi vaut 20 sòls. | Le florin donné, je vois que la distance etoit assez petite, que le soleil luisoit assez; avec un petit tour d'adresse mon ducat aurait brillé immanquablement, et l'idée de moi vaudroit f 5-5. Vous voiez qu'ici il a fallu resoudre tant bien que mal plusieurs problemes irresolubles; et ensuite, que quoique j'ai pris le parti le plus sage, je ne suis pas content.

J'avoue que dans ces deux experiences l'avarice y joue un rôle, mais la vanité y joue le sien assez considérablement pour que j'ose conclure des deux que mon but principal ou plus-tôt le seul, etoit de modifier l'idée de moi, dans une autre tête, à ma fantaisie.

3me Experience. Je suis dans le même etat que dans les deux precedentes. Je me trouve pour la premiere fois dans le fauteuil à côté de ma Princesse. Elle me

parle avec douceur. Elle me fait mille politesses. Elle a lu mes ouvrages, elle les loue beaucoup. Je dois venir chez elle de temps en temps etc. Madame, je suis tout confus de vos bontés. Mes ouvrages m'ont paru toujours très mediocres. Je n'aurois jamais osé me flatter d'un suffrage comme le vôtre. Assurement Madame, je ne saurois que repondre etc. etc. Tout cela me fait plaisir mais c'est un plaisir vague et qui ne dure pas, mais il devient au moment | même la source d'autres plaisirs. Je voudrois que ma maitresse me vît ici. Hier elle me traita avec dedain parce que je parlai en rue avec ce vilain charpentier, et parce qu'un tel me passa sans me saluer. Je voudrois que le Comte fût ici et qu'il entendit ces eloges, lui qui me prend toujours pour un fol et qui croit que je ne sçais rien faire de bon. Mr. le Baron me devrait voir ici, lui qui a tant de pretentions ridicules. Mon perruquier, mon jardinier, mon cuisinier devront sçavoir cela. Ils auroient plus de respect pour moi etc. etc.

Si apres toutes ces belles pensées vint un ange me dire: je vous donne le choix entre deux, ou de rester dans votre fauteuil ou d'avoir une certitude pleniere que tous ces gens sçachent ce que vous avez désiré qu'ils sçussent, je vous assure que votre fauteuil seroit vidé au moment même.

Il me semble, Madame, qu'on peut conclure de ces experiences, dont je vous garantis l'exactitude et la vérité, et qui auront lieu dans tout homme vivant qui ne se gouverne pas, que la vanité de l'homme est cette faculté qui fait, qu'il ne se voit, ne se connoit, ni s'aime que dans les idées des autres.

Je suis infiniment curieux de voir ce que vous aurez | fait et trouvé sur cette vanité qui est le moteur et le ressort de tant de choses dans la vie.

Je n'ai pas osé vous envoyer cette lettre hier au soir de crainte qu'elle ne nuisit à votre santé bien plus precieuse que la mienne.

Le seul souhait que j'ose former c'est que vous ne doutiez jamais Madame, de la perfection de mon attachement, et des sentiments d'admiration, de reconnaissance et du profond respect avec lesquels je suis par essence, Madame de Votre Altesse, le très humble et tres dévoué serviteur

Hemsterhuis

Je vous supplie Madame d'ordonner à la virgule d'accabler mon nouveau medecin de satyres et d'épigrammes sans nombre.

Lettre 1.25 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 21].*

Je ne sçaurois vous dire, ma Princesse, mon amie, combien je suis charmé du tableau que vous me faites de votre bonheur, et qui est de nature à pouvoir augmenter sans fin et sans cesse. Je vous jure que je participe si vivement dans ce bonheur, que tout ce que vous me dites en m'attribuant une partie de sa cause ne me paroît qu'un excès de bonté dans la seule personne du monde dont je depend véritablement.

Vos sensations dans le salon de verdure m'ont fait le plus sensible plaisir. Elles manifestent encore mon homogénéité avec vous, et elles constatent une des plus grandes verités que je connoisse, sçavoir, que parmi des millions d'hommes se trouvent des êtres extraordinaires sans la figure humaine, qui ont ce moien ou cet organe par lequel ils s'apperçoivent quelques fois (imparfaitement à la verité) de la presence de ce qui est vraiment Dieu, sans que l'imagination, l'intellect, ou la velleité y entrent pour rien. Je crois jusques ici fermement que cet organe ou ce moien tient à l'organe moral, ou derive plus-tôt de la finesse ou de la delicatesse | extrême de cet organe. Ce qu'il y a de certain, c'est que les ames, qui n'ont que des defauts, ou ces ames qui sont assujetties entierement à l'empire des vices, ne peuvent avoir jamais des sensations pareilles, et celui qui voudroit leur faire concevoir ces sensations, seroit aussi extravagant que celui qui entreprendroit à dissenter sur le visible devant un aveugle.

Je n'entre pas ici dans la recherche, si de cette grande verité se pourroient tirer des consequences claires pour mener à une connoissance plus parfait de la nature des ces êtres extraordinaires, mais je remarque seulement, qu'aucune consequence n'en peut deriver qui ne soit heureux, et qui ne manifeste de plus en plus notre auguste origine.

Il me vient ici dans l'esprit une reflexion qu'on pourroit faire sur l'immensité de la distance que j'admet dans ma petite philosophie entre un homme et un autre homme, et qu'il paroît contraire à l'analogie que nous voions dans tout, que dans la seule espace humaine il y auroit un beaucoup plus grand nombre de deegrés de perfection d'essence, qu'il ne s'en trouve depuis l'elephant jusqu'à la plante ou la

Pierre; mais je prie ceux qui voudroient faire cette reflexion, | d'en faire une autre encore: c'est que de tous les êtres que nous connoissons, l'homme est le seul de la composition duquel derive cette majestueuse faculté de pouvoir se perfectionner soi même, et que par consequent il est très possible, qu'il y ait des hommes si richement composés, que leur vol hardi met l'infinité entre eux et le vulgaire. Posons que des oiseaux pûssent par leur intellect et leur industrie modifier l'elasticité, la legêreté, et l'étendue de leurs propres ailes, il y en auroient qui chercheroient avec aisance leurs aliments sur le corps de la lune, tandis que la cime des arbres seroit pour d'autres le bout de l'Univers.

Les derniers moments que je vous ai observé hier au soir, j'ai vu que vous etiez precisement dans l'assiette qu'il le faut, pour avoir dans un salon de verdure les sensations dont vous parlez.

Je suis arrive à dix heures et demie avec le Prince à la Haye, et j'ai eu le plaisir de voir qu'il m'honore de son estime.

Malgré mes affaires j'irai voir Mr. Dentan, pourvu que le P.M. me le permette. Il a été ce matin chez moi, | il dine chez moi, et nonobstant tant cela, je ne vois pas de jour à me rendre son homogène. Je passe des heures etranges avec lui; il ne me fait pas sentir ce que je vaux, mais seulement la distance qu'il y a entre lui et moi, ce qui n'est pas ragoûtant.

Il est encore ici et j'ai dû lui donner à lire toute l'histoire de la Grèce pour avoir le temps de finir cette lettre. Adieu, ma Princesse, mon amie, je vous baise la main avec le plus profond respect.

Hemsterhuis

Je crois que mon pauvre P.M. a mis assez de desordre dans ma tête pour que je vous demande pardon de ce cahos, que je n'ai pas le temps de relire. J'aurai de vos livres tout le soin que vous pourrez attendre de votre obeïssantissime philosofe.



Lettre 1.26 – 4 mai 1776

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 5]; une copie autographe (avec date: « 4 maij
1776 ») dans Kapsel 37.*

phil des vices

J'ai bien reçu, Madame, les douze ducats en paiement des lorgnettes de Van Deyl, que vous m'aviez ordonné de vous procurer.

Je suis trop fier d'être l'intendant du nez le plus interessant, et le plus caracteristique du monde pour ne pas vous envoyer tout d'abord le tabacq que vous desiréz.

J'avois besoin de votre lettre pour me donner la douce conviction que vous {m}'étiez pas fachée contre moi; mais je ne vous fais pas d'excuses pour la soirée de hier, parce qu'elle s'est toute passée dans votre service, et parceque je suis content des sensations qu'elle m'a donné.

Vous m'avez demandé une philosophie et je comprend que vous en voulez une qui soit d'une utilité generale pour le physique et pour le moral. Vous l'aurez, Madame, et vous la devrez telle qu'elle sera, à l'amitié parfaite que je vous porte. A cette fin (soit dit entre nous et bien | entre nous) je passe par tous les defauts essentiels et considerables que les hommes peuvent avoir, pour en connoitre les sources vraies et simples, et en indiquer les remèdes les plus efficaces et les plus à la portée de tout le monde, c'est à dire du monde qui pense, et je me flatte qu'à l'aide de vos lumieres et de votre penetration, vous me jugerez dans un an d'ici un Robert en fait de morale.

Il est honteux et triste qu'aucun moraliste ou philosofe n'ait osé jusqu'ici porter le flambeau de l'experience jusque dans les germes, d'ou eclorrent et vègètent les defauts de l'humanité. Peut être ont ils confondu maladroitement vice et defaut. Peut-être ont ils cru le moral assujetti et entierement dependant du physique. Peut-être ont ils eu du courage vis à vis du physique, qui leur est assez etranger et qu'ils en ont manqué vis à vis du moral, qui tient à leur propre essence eternelle. Pour moi, ma Princesse, mon amie, je crois fierement, que si | une fois le même raion de lumiere, que Neuton fit rejaillir sur l'Univers materiel et

visible, parce que dans le moral, les vices en seront plus sensibles, et moins nombreux, les vertus plus brillantes, et les défauts guerissables sans cicatrices.

J'ai commence à essayer cette route, et je pourrois vous citer des maisons où j'ai été déjà tour à tour, avare, envieux, humble, insolent, prodigal. J'ai fait le soupçonneur devant vous, défaut qui tient à la verité entre autres à ma composition, mais pas tant que vous le semblez croire, et je l'ai fait devant vous, puisque c'est precisement dans l'amitié que ce défaut est le plus picquant et le plus sensible. Il est à l'amitié ce que la jalousie est à l'amour. Il n'y a qu'un seul défaut que je dois encore approfondir dans votre presence. Je ne le nommerai pas, mais il paroît par les Comedies de Menandre, qu'il fût plus commun encore chez les anciens que chez les modernes. Il ne fait de l'incommodité qu'à celui qui l'a.

Sachez moi gré, ma Princesse, que pour vous | nouvel Hercule, j'ose affronter cet Hydra à tant de têtes. L'heureuse abeille, l'heureuse araignée tirant leur miel et leur venin des fleurs, tandis que le pauvre philosofe doit succer sa benigne morale sur les ronces et les epines dans les replis du coeur humain, non pour l'usage de ces heureux dont le divin organe sçait se servir de son sceptre d'ivoire, mais pour mettre assez de calme dans les ames ordinaires, pour que l'organe moral faible et terni, se reveille, soupire, sent, et reprenne l'auguste empire, qui lui appartient.

Voici une lettre qui peut servir de pendant à celle des experiences et qui doit rester egalelement entre nous, car il n'importe à d'autres si notre or est arraché du sein de la terre, ou composé au fond d'un creuset.

Adieu mon admirable Princesse, excusez mes tristes experiences, et comptez que celles que vos bontés me font prendre en amitié me sont plus douces, et je vous jure, plus analogues à l'ame de votre obeïsantissime,

Hemsterhuis

J'espere d'avoir l'honneur de diner demain avec vous.



Lettre 1.27 – 13 mai 1776

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 37; une copie autographe: Münster, Landesarchiv Nordrhein-
Westfalen, Abt. Westfalen, Bucholtz Nachlass 1166.*

Lettre à Madame la Princesse de Gallitzin, 13 may 1776

Comme j'ai fini mon mariage de foire avec le P. M., vous jugez bien Madame, que je l'ai étudié et comme je dois à ma Princesse le resultat de toutes mes etudes. Je vais vous faire un rapport exact comment je l'ai trouvé. Il faut vous dire auparavant que je ne sçai rien de la situation de ses affaires de celles de sa maison, ni de ses relations, et j'ai évité avec soin d'en sçavoir quelque chose afin de ne juger que l'homme seul.

1° Il a de l'elevation dans l'ame.

2° L'organe moral [est] très bien conditionné.

3° La velleité vague, foible, paresseuse et ne se determinant pas, à moins qu'elle ne soit incitée par un autre, par quelque passion, quelqu'idée ou quelque chose de dehors, et alors elle se determine avec trop de vivacité et par elans.

4° L'imagination [est] très peu fournie, mais les idées isolées que s'y trouvent sont claires et distinctes. Malheureusement pour lui, ces idées se trouvent dans sa tête dispersées en petites groupes de nature trôp differente, et il est difficile de choisir parmi ces groupes celui qui est le moins pauvre, afin de l'enricher encore pour en faire une base d'idées dans l'imagination.

5° L'intellect est peu exercé mais assez bon pour saisir le vrai lorsqu'on le lui presente, et pour l'aimer.

Il doit travailler à rendre sa velleité vague plus egalement active, et à eviter ces elans assez fort pour pouvoir nuire pour quelque temps à l'organ môral; à remplir son imagination d'un plus grand nombre d'idées, lesquelles pourtant doivent être à peu près de même nature, parceque son intellect n'est nullement fait pour embrasser celles qui seroient trop | distantes les unes des autres.

S'il pouvoit être toujours à la guerre et qu'il ne mit dans son imagination que des idées analogues à ce metier, et qu'il exerça son intellect autant que possible,

il pourroit devenir un homme de guerre très illustre, malgré la douceur de son caractère qui n'est proprement qu'apparante et derive de la foiblesse ordinaire de sa velleité.

S'il devoit vivre dans le ministere, sa velleité vague deviendroit, il est vrai, beaucoup plus egalement active, mais il se trouveroit dans beaucoup plus d'occasions qui feroient naitre ces {elans}, et comme il ne trouveroit ni dans une imagination peu riche ni dans un intellect peu capable de former des compositions d'idées fort éloignées les unes des autres, de quoi se tirer d'embaras, il court risque de donner dans l'esprit d'intrigue qui n'est pas d'ailleurs dans son caractere.

Voici Madame la lettre que j'avois commencé hier de vous écrire. Je vous l'envoie, moins encore pour vous faire juger de la ressemblance du portrait, que pour vous donner un echantillon fort imparfait de la façon de laquelle je voudrois depeindre les caracteres des hommes et je veux apprendre de vous, si cette façon perfectionnée n'est pas plus sure, plus riche et plus utile que la methode vague, epigrammatique et chargée d'antitheses, dont on s'est servi jusques ici.

Je vous promet un jour, mais pour vous seulement comme vous jugez, mon propre portrait peint de la façon la plus détaillée et la plus finie. Vous m'y verrez tel que j'étois par la nature, tel que je suis devenu par l'art et par les circonstances, et tel que je suis depuis les changements que vous avez daignée faire à mon essence. Ce dernier article pourroit paroître un jour dans la Legende de vos miracles avec distinction.

Adieu sainte Princesse, mon amie, je vous baise la main avec la devotion la plus respectueuse

H.



*Lettre 1.28 – Sans date*¹⁴

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 22].*

Mon admirable Princesse, mon amie, recevez d'un oeuil propice ma plus vive reconnaissance de la soirée de hier, de vos deux lettres consolantes, et des éclaircissements que vous avez donnée sur des choses qui m'intéressent le plus. Vous avez déchiré le crêpe noir qui couvrait mon imagination, vous y avez semé des fleurs partout, et il ne s'y trouve aucun coin qui ne soit décoré de l'image de votre ame belle et divine.

Mr. Dentan n'est plus un objet indifférent pour moi. Il a votre amitié. Il la mérite, et par conséquent il me ressemble de mon plus beau côté. Je voudrais que pour l'amour de moi vous pussiez redoubler l'amitié pour lui, afin de lui paier les sentiments dont il m'honore. Laissez à moi le soin de me rendre son homologue, et ne lui marquez rien de ce qui s'est passé entre nous à son sujet. Il a passé | un couple d'heures ce matin avec moi, jugez si j'ai observé ses discours.

Il s'en faut beaucoup que ce que j'avois à redire sur son intellect, tienne à la nature de sa composition. C'est uniquement le résultat de l'éducation de théologie fautive, fade et fardée qui caractérise sa nation. Il m'a parlé de Tacite et des vues qu'il avoit sur cet auteur, et je vous assure qu'après avoir rempli ces vues, il ne fera plus de sermons que pour nous.

Je vous envoie une lettre de Bellegarde qui n'est pas celle que je vous avois promis, et que je n'ai pas pu trouver encore. J'y joins une autre de St. Simon sur ma lettre sur les desirs. Vous y trouverez une anecdote curieuse bien exprimée, mais pour le tout il m'a bien mal compris. Rappelez vous je vous en prie ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire sur le même sujet, et comparez la tête du Marquis à la vôtre sans prévention ni modestie.



¹⁴ = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 15, p. 92: juin 1776?

Lettre 1.29 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 23].*

Ma chere Princesse, mon amie, je vous donne le bon jour.

Ma fièvre a été moindre cette nuit que la precedante. Je compte, qu'elle se dissipera d'elle même.

Hier Mr. Dentan m'a remis la copie suivant vos orders. Je n'ai fait d'autre lecture avant de me coucher. Si vous aviez été dans ma chambre, vous auriez rougi d'avoir pu supposer à votre volcan des glaces internes. Les externes font partie de mon bonheur.

Adieu Princesse, unique ame heureuse, ma chère amie, je vous baise la main avec la plus respectueuse tendresse.

Hemsterhuis

Demain j'espere avoir l'honneur de vous voir chez vous apres diné ou vers le soir.

Mr. Horst est avec ses {frères}. C'est un très honnet homme de moins.



Lettre 1.30 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 24].*

Mon relieur me fait dire, que le quatrieme volume du Leipziger Boekenblad manque. Si par hasard vous eüssiez ce livre du libraire Van Cleef, ou de quelqu'autre libraire d'ici, je vous supplie de me le faire dire, afin que je puisse y pourvoir. En attendant je fais continuer la reliure pour ne pas interrompre le cours des plaisirs de la charmante Mimi.

Adieu ma Princesse, mon amie, ma velleité vague est toute determinée pour vous ecrire une longue lettre, mais la prodigieuse chaleur d'aujourd'hui met

toutes les autre facultés de mon ame en fusion, et je ne me sens rien d'inalterable que l'attachement, le respect et l'obeïssance, que je vous ai juré, et que je considere comme les plus belles et les plus brillantes parties du moi.

Hemsterhuis

R. S.V.P. |

Couvert: Pour Son Altesse Madame la Princesse de Gallitzin



Lettre 1.31 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 25].*

Ma très admirable Princesse, mon amie. Je vous envoie une lettre que je vien de recevoir de Mr. Camper avec des receptes, que je dois encore à vos bontés. Je compte de les venir reprendre cet apres midi ou vers le soir pour en faire usage des demain. Pour ce qui regarde l'exercise qu'il me prescrit, souffrez, ma Princesse, que sa direction soit réglée par l'ineffaçable desir que j'ai de vous offrir mon respect et mon obeïssance. Adieu.

Hemsterhuis



*Lettre 1.32 – Sans date*¹

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 26].*

Histoire naturelle, geom. promis

Samedi matin à 9° – 5' – 32''

Croiez vous tout de bon, ma Princesse, mon amie, que je me moque de vos chrysalides et de votre ardeur pour l'histoire naturelle? Il s'en faut beaucoup; premierement, parce que cela vous amuse, et ensuite parce qu'il seroit à souhaiter, que l'histoire naturelle eût toujours été maniée par des mains qui tiennent à une tête qui sçait penser et qui aime à penser. Dans d'autres mains l'histoire naturelle n'apprend qu'à voir mal, à s'étonner et à s'extasier; et lorsque l'étonnement et l'extase font un livre, c'est ordinairement une histoire pauvre et sterile en nouvelles idées interessantes, comme nombre de superbes volumes en font foi. Peut être l'occasion se presentera de disserter avec vous plus au long sur ce que c'est que l'histoire naturelle, qui embrassoit autre fois presque tout ce qui est science, et qui n'est maintenant qu'une apparence de science, faite pour les riches naïfs. |

Si notre ami vous eût communiqué toute ma lettre, vous eûssiez vu, qu'elle n'étoit composée que pour lui, car ce n'est pas vous, mais lui que je tâcherois de détourner un peu de cette histoire naturelle par les raisons que vous sçavez ou que je vous dirai.

Je ne m'étonne pas qu'Euclide vous attache si fortement. C'est un livre fait pour vous, et je m'assure, que vous y puiserez l'esprit geometrique si analogue à votre tête, et que bien peu, même des plus grands geometres, y ont sçu reconnoitre.

La lecture de l'Homme et ses rapports sera bien insipide apres, à ce qui me semble. Je vous la deconseille. N'en lisez que le titre, et composez vous même un livre qui y appartient, cela vaudra mieux.

J'ai tant depensé de mes pauvres facultés intellectuelles, que je ne sçai plus si j'ai un intellect. |

Si le temps et mes affaires me le permettent, je pourrais vous venir voir un moment vers le soir, ma tête a besoin de recreation et mon corps d'exercice.

Quoique je vienne ou non, je vous attend pour sur demain. Votre homme noir ne veut pas que je fasse cette lettre plus longue, et il a raison en qualité de votre bon serviteur.

Adieu ma chere Princesse, mon amie, je vous baise la main avec la plus respectueuse tendresse.

Hemsterhuis

Χίωv ne m'écrit plus! |

Couvert: Pour Son Altesse Madame la Princesse de Gallitzin



Lettre 1.33 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 27].*

Witz

Ma chere Princesse, mon amie. Votre Charles demande comment je me porte. J'ai peu dormi, mais depuis plusieurs jours je n'ai eu moins de fièvre qu'à present.

Le chemin qui mène de moi à vous m'a toujours paru mauvais; en allant, il est trop long, en retournant sa direction me desole, mais hier j'étois si occupé de vous et de la nouvelle sensation que vous m'aviez donné, que je me suis trouvé chez moi sans le sçavoir.

Adieu ma divine Princesse, je compte sur l'honneur de vous voir demain chez moi.



*Lettre 1.34 – Sans date*¹⁵

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 28].*

Lui

Ma chere Princesse mon amie! Comme je ne pourrois avoir l'honneur aujourd'hui de venir m'informer moi meme de l'etat de votre santé, et que les nouvelles que j'en reçois ne me viennent que par le canal de Robert le Cruel, je vous supplie en grace de me faire sçavoir au retour du fidelle Charles, comment vous avez passée la nuit et la journée.

Ame sainte et sensible! Vous respectez trop l'amitié: vous sçavez trop quels sont ses devoirs, ses plaisirs et ses peines, pour refuser cette grace à l'ardente priere d'un homogene, qui vous baise les pieds avec devotion.

Hemsterhuis

Voici les craions.



*Lettre 1.35 – Sans date*¹⁶

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 29].*

Je n'ai pas passé une nuit plus agreable ni avant ni depuis mon mariage. Ma promenade que vous ne trouvez pas plaisante a été charmante et curieuse. Vous m'aviez tellement rendu l'ame que j'ignore si je dois à mon corps ou à autre chose le trajet depuis vous jusqu'à moi: en m'oeillant ce matin j'ai été vraiment etonné du changement physique s'etoit fait dans moi. Je ne me sentois aucunement cette espece d'aneantissement qui m'a travaillé depuis bien du temps toutes les matinées. J'ai vacqué à mes affaires avec la plus grande aisance, et quoique un peu de fièvre s'est manifesté à l'heure ordinaire, elle etoit toute d'autre nature et cette

15 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 14, p. 91: juin 1776?

16 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 16, p. 93: été 1776.

espèce que j'aime tant, et qui repand sur l'essence entiere cette douce tranquillité qui convient à des êtres moraux. Je ne sçai ce que vous aviez fate de moi, mais je vous supplie de ne plus me chasser de si bonne heure. |

Voici la lettre de mon Camper de retour. Je l'ai lu.

Vous n'êtes pas rôse. Vous êtes bouquet et le bouquet le plus richement composé où l'héliotrope domine. Vous sçavez que c'est ma fleur.

Adieu ma sainte Princesse, ma toute chère amie. Je vais inventer de l'encre et des plumes pour l'usage des belles ames. Alors je vous ecrirai, et alors vous jugerez pour la premiere fois des sentiments que je vous porte et des liens indissolubles qui m'attachent à votre ame divine.

Hemsterhuis

Demain je compte avoir l'honneur de diner avec vous sans comtesse grande ni petite.

Si le bon Charles avoit la bonté de passer ce soir devant ma porte j'apprendrois volontiers l'etat de votre santé, car hier au soir vous m'avez paru souffrir sans vouloir vous plaindre, ce qui est grand, mais peu tendre en amitié.



*Lettre 1.36 – 4 juin 1776*¹⁷

Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß, Kapsel 18 [lettre 30]; une copie autographe (avec date: « 4 junij 1776 ») dans Kapsel 37.

Le quatrieme volume du livre en question est assurément imprimé parce qu'il y en a neuf. Je fais continuer le relieur pour les raisons que j'ai eu l'honneur de vous dire ce matin. Apres je trouverai bien quelque part un exemplaire complet.

Sçavez vous bien, ma Princesse mon amie, que la singuliere egalité de pauvreté ou de richesse d'essence qui se trouve réellement entre nous, fait naître à peu

¹⁷ = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 12, p. 87-89.

près dans nous, les mêmes défauts en general, comme il y fait naître la même quantité et la même qualité d'esprit, de pénétration et de vertu. Pour les défauts, j'avoue avec franchise que j'en ai beaucoup plus que vous, et de beaucoup plus composés; mais je vous prouverai un jour que cette différence n'est qu'apparente, et derive, non de quelque différence perceptible entre les facultés de nos âmes qui constituent le fond de nos caractères, mais uniquement dans les différences physiques, et dans celles des circonstances où nos âmes se sont trouvées placées dans ce monde. Vous trouverez | tout ceci parfaitement détaillé dans un portrait que je vous ai promis, que nous lirons ensemble et que nous brûlerons après. Mais voici à quoi je veux venir.

J'ai été jaloux en amour et soupçonneux en amitié avec excès. Pour ce qui s'appelle amour il y a long temps que je l'ai traité avec dédain. Ce qu'il y a de mieux, c'est une apparence fort trompeuse de la céleste amitié; et je ne m'en suis réservé l'idée que pour servir d'un objet de contemplation assez curieux.

Pour l'amitié, elle est analogue à mon âme. J'y vois de l'éternel, et je sens qu'elle peut et doit durer avec mon être, parcequ'elle ne tient pas à telle ou telle face de l'Univers. Lorsqu'elle m'a soumise à son empire (ce qui ne m'est arrivé que trois fois pendant toute ma vie passée, présente et future) les inconvenients analogues, qui derivent des défauts de ma composition, se sont d'abord manifestés à mesure de la force de l'attraction ou de la perfection de l'homogénéité. Je suis devenu soupçonneux, envieux, jaloux, enfin vous le savez, Madame, vous qui m'en avez guéri. Vous qui m'avez fait sentir l'absurdité et l'injustice de ces | fôls enfants d'une imagination échauffée. Vous m'en avez tellement guéri que je douterois plus-tôt de mon existence que de douter un moment de votre amitié ou du besoin mutuel que nos âmes ont l'une de l'autre pour se perfectionner.

Mais vous avez, ma Princesse mon amie, un défaut fort analogue au mien. Vous supposez quelques fois que je me sers devant vous du persifflage en vous prenant pour objet.

Voions ce que c'est que le persifflage. On persiffle ceux qu'on croit être beaucoup au dessous de soi, pour ce qui regarde les facultés intellectuelles, ce qui est cruel et injuste. Ou on persiffle même des personnes extraordinaires, un Newton, un Turenne etc. par rapport à quelque partie risible, qui ne vaut

souvent pas la peine de la corriger. Dans ce dernier cas si le persifflage est honnête, il faut ou que sa finesse ou que sa grossiereté soient modifiées de telle façon, qu'elle est entendue ou comprise par celui qu'on persiffle afin qu'il se corrige s'il n'a rien de mieux à faire. Dans le premier cas je puis persiffler un L., un P.M., un Mr. Mois., Mlle F..., et même la douceuse De la F^{ite}. Mais pour vous, Madame, quelque petit, grand | ou médiocre que je puisse être, je crois sçavoir de science certaine que pour l'intellectuel vous et moi nous sommes pairs exactement; et par conséquent si jamais je vous fesse servir d'objet de persifflage, on devrait me taxer de beaucoup plus d'imprudence et de mechanceté que ma composition puisse admettre. Enfin, ma Princesse, je vous jure non seulement que je n'ai jamais eu l'idée de vous persiffler, mais que je ne trouverois pas moins extravagant en vous prenant pour l'objet d'un persifflage equivoque ou caché, qu'en disant un mensonge dans mes prieres au vrai Dieu que j'adore.

Corrigez vous de ce defaut qui m'afflige, si vous le trouvez à propos, si non, j'ai pris mon parti, je confesserai persifflage et tout ce que vous voulez, et je vous demanderai pardon du rien, plus-tôt que de risquer des querelles qui m'affligeroient infiniment d'avantage. Souffrez, mon amie, que je vous paie une guerison que je vous dois par une autre et commençons à voir dans notre homogénéité le chemin le plus seur qui mène à une perfection d'essence. |

Madame La F^{ite} a epié l'heure que je sors le matin. Je l'ai trouvée aujourd'hui auprès du même arbre maudit qui la cacha hier si long temps à ma vue. Je lui proposai le vendredi, mais l'onction de son eloquence m'a condamné pour demain à la recevoir avec Mad. Blassiere que je n'ai pas l'honneur de connoitre. Je doute fort que ces belles dames me permettent d'aller offrir mes respects à ma Princesse et comme alors il y aura deux jours entiers que je n'aurai eu l'honneur de la voir, je me flatte qu'elle voudra bien me permettre de venir jeudi et même de meilleure heure que de coutume.

J'ai medité sur vos dimanches et j'ose vous proposer de me permettre de venir vous prendre apres la messe domestique pour vous mener chez moi diner avec le sage Robert, qui alors pourra vous prescrire les medecines requises pour toute la semaine suivante. Pensez, je vous en prie, à ce projet auquel j'ai depensé bien du genie.

Adieu mon admirable Princesse! Comme je suis philosophe, il est decent que je finisse par un conseil. Evitez toujours la fureur des Eumenides, en ne doutant jamais de la verité de mon respect, de mon amitié et de mon obeïssance.

Hemsterhuis



Lettre 1.37 – 20 juin 1776

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 37.*

Lettre à Mad. la Princesse de Gallitzin, 20 juny 1776

Hier vous m'avez vu foible; l'organe moral s'empara trop despotiquement de mon ame, et je ne lui ai pardonné aujourd'hui son insolence que parceque la sçène s'etoit passé devant vous. D'ailleurs vous ne sçavez ce que c'est qu'un sentiment moral douloureux, qui affecte la totalité d'une ame dont la composition heureuse ou malheureuse mène tout à l'exces.

Je repondrois avec plaisir à la lettre interessante que vous m'avez fait la grace de m'ecrire, mais d'un côté ma tête ressemble à une maison où on demenage, où on jette plusieurs meubles inutiles dehors, et où on purifie les autres (le reste), et de l'autre mon imagination est couverte d'un crêpe noir. C'est l'etendart du jour lorsque mon ame tient son lit de justice.

Pour le voeu que vous faites à la fin de votre lettre, il seroit exaucé s'il ne tenoit qu'à moi; mais vous devez sçavoir qu'une union ne depend pas seulement de la velleïté determinée, mais demande le concours de toutes les facultés. Je ferai le possible pour vous plaire, mais si je trouve l'impossibilité dans mon chemin, je vous le dirai avec franchise et regret.

J'ai passé une heure à la campagne de Fagel et j'y ai cherché Mr. Dentan en vain. De retour chez moi j'ai trouvé votre billet et je lui ai envoié la copie du postscript. J'attend sa reponse, et je la joindrai ici. Sa reponse pour le dimanche sera la mienne. (*)

Pardonnez moi le style sec mais vrai de cette lettre. Elle est écrite à la hâte, le jour d'un lit de justice, et tandis qu'une compagnie très ennuyeuse m'attend en bas. Souffrez, ma chère Princesse, mon amie, que j'en cherche l'antidote sur votre main en la baisant avec la plus respectueuse tendresse.

H.

(*) Je me flatte d'avoir l'honneur de vous voir demain. Je viendrai avant dîné, à moins que vous n'avez d'autres desseins, que je vous prie de me faire sçavoir.



Lettre 1.38 – Sans date

*Münster, Landesarchiv Nordrhein-Westfalen, Abt. Westfalen,
Bucholtz Nachlass 1166.*

Madame,

Une indisposition qui m'a obligé de rester chez moi est la seule cause de ce que je n'ai eu l'honneur de vous rendre mes devoirs, et de vous marquer toute la reconnaissance que je vous dois, et du suffrage que vous voulez bien accorder à mes petits travaux en métaphysique, et de la bonté avec laquelle vous daignez penser à mon égard.

Permettez, Madame, que je dise un mot de la pièce qui étoit jointe à la lettre que vous m'avez fait la grace de m'écrire. Il est naturel que la première sensation que j'en ai éprouvé, fit naître dans moi le juste tribut qu'on doit à vos talents et à l'excellence de votre âme, et que je n'exprime pas, étant assuré qu'une âme comme la vôtre se contente beaucoup plus de ce qu'on doit penser d'elle que de ce qu'on dit d'elle.

Je ne dirai rien de la personne qui fait le sujet de ce portrait. Je vien de lui envoyer cet écrit, | mais j'ose croire sçavoir de science certaine que cela produira sur elle deux effets. Le premier, qu'elle sera fort sensible de voir avec quels traits elle se trouve peinte dans vos idées. Le second, le plus ardent desir que cet écrit reste invisible à jamais, puisque la seule faiblesse que je lui connois (si c'en

est une) c'est de se soucier uniquement de l'être, et de craindre le paraître, comme une chose qui nuit à son bonheur. Elle est si respectable, Madame, et pour vous et pour moi, que je crois que nous sommes obligés de la contenter absolument, et de lui pardonner cette petite foiblesse qui fait corps avec l'espèce de félicité qu'elle se propose pour but.

Pour la façon gracieuse de laquelle il vous a plu de me placer dans ce portrait, je vous en ai une obligation infinie; par cette raison, c'est que voiant pour la première fois de ma vie l'épithète de vrai sage appliqué à ma personne, je sentis pour la première fois l'immensité de la distance qui | me separe de la vraie sagesse, et je me flatte que cette heureuse sensation que je vous dois, jointe à une connoissance plus particuliere de vous Madame et de toutes vos facultés, que vous me permettez de me proposer, servira à me perfectionner et à me rendre plus digne de vous offrir ma reconnoissance, et de vous assurer que c'est avec la consideration la plus parfaite que j'ai l'honneur, d'être, Madame, votre



Lettre 1.39 – 16 août 1776¹⁸

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 31]; une copie autographe (avec date: « 16 aug.
1776 ») dans Kapsel 37.*

Chère Princesse mon amie! Vous sentez peut-être combien je suis ravi de voir dans votre billet le tableau d'une partie de la verité qui se developpa hier si heureusement à ma vue.

Il y a des ames d'une trempe singuliere qui tiennent si peu au corps et à la matiere qu'elles se sentent, s'aiment et se desirent, sans qu'elles se peuvent communiquer leurs sensations reciproques avec precision. C'est la sensation d'une homogeneité, d'une sympathie, d'attraction reciproque qui leur sert en quelque façon de langage, mais l'ardeur de vouloir s'explicquer, jointe à l'inutilité avec laquelle elles s'adressent pour cela à tout ce qu'elles ont d'organes actuels,

18 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 17, p. 94-95.

montre avec évidence que pour ces âmes il doit y avoir une langue analogue à leurs besoins, dans un autre état. Ce sont des enfants qui veulent fortement, soupirent, pleurent, et pressentent la nécessité des paroles qui se refusent encore à leurs faibles organes peu exercés. Felicitons nous, chère amie, que nos âmes sont de cette espèce, et faisons cette réflexion consolante, que toutes les idées et toutes les sensations que nous avons du côté de nos organes, sont toutes distinctes, circonscriptes, terminées par des contours et par conséquent finies par leur nature, tandis que les sensations dont il est question ici entre nous, sont toujours indéterminées, sans contour, et portant par conséquent indubitablement avec elles le caractère de l'Auguste éternité.

Adieu mon amie, ma tendre amie, il est un Dieu bien puissant et présent que j'adore, c'est devant lui que je vous offre mon amitié jusqu'à ce qu'il lui plaise d'aneantir mon essence. Il m'écoute et m'approuve et c'est une Sanction! A ce Dieu, mon amie!

Hemsterhuis

La Haye, ce 16 d'aoust 1776 |

Couvert: Pour Son Altesse Madame la Princesse de Gallizin



Lettre 1.40 – Sans date = fin de août 1776? /

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 84].*

Lui • de l'amitié

Ma toute chère Diotime, j'ai reçu hier votre lettre avec étonnant plaisir et douleur. J'y avais répondu dans une lettre d'un peu plus de dix pages. J'ai relu la vôtre la larme à l'oeuil, et j'ai déchiré la mienne. Elle contenoit des justifications trop sérieuses, et quelque plaintes de ma part. L'un et l'autre étoit hors de saison au moment que je me rappellois le 15 de ce mois, jour de notre mariage en amitié. Le mot paroît risible peut-être, mais sa réalité est telle, qu'une infidélité

dans le mariage proprement dit, pourroit n'être qu'un crime, tandis qu'une infidellité dans notre mariage seroit asseurement un vice.

Je ne sçai si mon rhume me permettra de vous venire voir aujourd'hui. Demain je vous attend de bonne heure. Dimanche je voudrois passer la journée avec vous, si vous êtes seule. Adieu ma chere Diotime, mon amie, suis je moi un homme, qui joue le sentiment par l'ironie? qui plaisante avec l'amitié? grand Dieu!

Adieu mon amie, il n'y a ni justification ni plainte ni reproche dans mon coeur, lorsque je vous baise la main avec la plus respectueuse tendresse, mon ame me paroît autre chose que le sentiment que je porte à ma Diotime.

H.



*Lettre 1.41 – Sans date*¹⁹

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 37; une copie autographe: Münster, Landesarchiv Nordrhein-
Westfalen, Abt. Westfalen, Bucholtz Nachlass 1158.*

Nr. 12

Ma chère Diotime, je vous ai promis dans une de mes lettres une recherche approfondie de ce que c'est que la philosophie, de ce qu'elle peut, et de ce qu'elle doit produire. Je m'en acquitte ici. Et s'il y ait un sujet à traiter qui demande de la dignité, et où tout style fleuri, toute fiction, tout jeu de l'imagination doive être proscrit absolument, c'est bien dans celui où il s'agit de la verité nue et pure dans ce qui interesse le plus toute la race des humains.

Qu'est ce que c'est que la philosophie? Si je la demande à Pytagore et Socrate, ils me disent que c'est l'amour de la sagesse. Si à Democrite et Neuton, c'est l'amour de la verité; si à la secte neutonnienne, c'est le desir de sçavoir ou plus-

¹⁹ = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 18, p. 96-98: août / septembre 1776.

tôt de voir. Si je la demande à nos pauvres forgers de systemes, c'est l'amour d'une gloire puerile, idôle abject du vulgaire.

Si je demande au bon sêns quel est le but de la philosophie, il me repond que c'est le bonheur. Il est evident que ni le desir de sçavoir ou de voir, ni même cet amour vague de la connoissance de la verité, sont des definitions suffissantes d'une chose si riche et si grande, qu'il en doit resulter le bonheur. Par consequent la définition de Pytagore et de Socrate, qui contient entre autres et le desir de sçavoir ou de voir, et l'amour de la verité, paroît être assez generale et assez nôble pour depeindre la mère et la nourrice du bonheur. La philosophie est donc l'amour de la sagesse. Mais qu'est ce que c'est que la sagesse? Elle a deux parties: l'une regarde uniquement le moral et consiste à jouir des sensations bonnes et agreables avec moderation et à souffrir les sensa|tions mauvaises avec patience; l'autre est mixte, et tient au moral et au physique; elle consiste à modifier tellement nos actions et celles des autres, qu'il en resulte le plus de bien et le moins de mal possible. En regardant ces deux parties avec attention vous verrez aisement qu'elles derivent egalement de la paix, du repôs, de la tranquillité d'une ame grande qui voit, sent, juge et gouverne, et c'est ce repôs des Dieux que Lucrèce a trôp divinement depeint et trôp senti pour être Athée.

La sagesse consiste donc dans la paix, le repôs, et la tranquillité de l'ame, et la philosophie dans l'amour de cette tranquillité, d'où doit resulter le bonheur.

De cette definition vraie, et de la philosophie et de la sagesse elle même, s'ensuit naturellement que ce sont des choses relatives. Car supposons une ame dont toutes les facultés sont pauvres, foibles et peu sensibles, cette ame si proche de l'apathie par sa nature, sera sage et susceptible de philosophie à proportion de sa foiblesse même. Mais en ne considerant la sagesse et l'amour de la sagesse que dans cet être inêpte, il vaudroit peu la peine d'en chercher la source et la nature.

Un être agissant, ou capable d'agir, n'est grand qu'à proportion des efforts qu'il fait, et par consequent la philosophie et la sagesse ne sont belles et divines que dans ces ames riches, dont toutes les facultés sont vigouereuses, dont les passions et les sensations sont violentes, et où il faut des guerres pour faire la paix. Platon est bien Platon lorsqu'il dit que le plus beau spectacle pour les Dieux c'est de voir un grand homme combattre de grandes passions et de grandes adversités.

Il faudra voir à present ce que c'est que la paix de l'ame, et probablement ce que c'est que l'ame avec ses facultés, mais pour cette partie, ma Diotime, je crois que je pourrois me referrer à la Lettre que je vous ai adressée sur les vertus et | sur les vices, et ainsi il ne me reste qu'à approfondir ce que c'est que cette paix.

Posons un homme dont l'imagination est vaste et parfaite, dont l'intellect est vigoureux, dont l'organe moral est egalemeut actif et sensible et dont la velleité vague se determine bien.²⁰



Lettre 1.42 – 5 septembre 1776 ²¹

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 32].*

Lui

Ce jeudi 5 de sept. 1776 St. Victorin

A la fin, mon amie! ma tendre amie! Le calme est dans mon coeur. Les deux dernieres soirées mon ame a achevé de s'imprégner entierement de la sainteté de la vôtre. S'il me reste un peu de temps encore sur cette terre, je me propose d'employer toute la puissance de mes facultés, pour peindre aux races futures les liens qui nous unissent, et pour leur decouvrir la source pure du bonheur, qu'elles meconnaissent, que j'entrevois, et que je sens si vivement dans ce coeur qui est le vôtre. Adieu ma toute chère Diotime, je ne vous verrai pas aujourd'hui ni demain, mais samedi toute la journée, à moins que votre sagesse n'en dispose autrement. Si vous avez samedi matin notre cher Lysis chez vous, dites le moi, alors je viendrai l'après diné, je vous laisserai seuls, car il est juste que mon ami jouisse de ses droits, comme je pretend jouir des miens. Votre grande ame est seule capable de sentir le bonheur d'une epouse à deux epoux.

Diotime, que mon Dieu vous benisse, pour moi je vous baise les pieds avec devotion

Hemsterhuis

20 Le reste manque.

21 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 19, p. 99.

*Lettre 1.43 – 7 septembre 1776*²²

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 33].*

Ce 7 de sept. 1776

Ma chère amie, on m'apporte une lettre pour vous du Prince avec deux oiseaux. Je garderai les petits oiseaux jusqu'à demain, mais la lettre je vous l'envoie, en vous priant de me faire sçavoir si je puis me flatter de voir le Prince demain chez moi. Pour vous, cela va sans dire. Au nom du mariage je vous supplie de me marquer comment vous vous portez et si vous êtes entierement revenue de l'emotion où je vous ai vu hier et qui m'afflige jusqu'au moment que je vous parle.

Oh Diotime! si vous voulez le tableau de l'amitié en general, fondé sur une theorie profonde, je puis vous contenter; mais si vous voulez l'image de celle que je vous porte au fond de mon ame pour ma chère Diotime, il faut attendre une face de l'Univers plus propice et plus analogue à nos essences. Adieu chère amie, je vous baise la main avec la plus respectueuse tendresse.

Mon mal de tête, qui etoit hier très violent, est passé entierement par ma promenade nocturne.

*Lettre 1.44 – 9 septembre 1776*²³

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 34].*

Ce 9 sept. 1776

Je sçavois bien, ma chère Diotime, que vous etiez seule coupable (si on peut se servir de cette expression) et je faisai des efforts pour vous le faire sentir; puisque

22 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 20, p. 100.

23 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 21, p.101.

dans ces occasions, lorsqu'on est seul coupable, le chagrin n'est qu'à 1, mais lorsqu'on s'imagine l'autre coupable, il est à 4. Cela devient un proces dans l'imagination, qui consiste en accusation, reponse, replicque et duplicque. Enfin pourvu que vous soiez heureuse, ma chère amie, je suis heureux, et je ne vous demande pas d'avantage.

Si j'ai le temps je copierai l'ecrit en question parce que vous le voulez, sans quoi il n'existeroit plus.

S'il m'arrive jamais encore de tremper ma plume dans mon sein pour decrire l'attraction des ames, je craionnerai mieux que je ne l'ai fait, la simplicité de sa nature, et sa prodigieuse complication apparente, qui derive des objets vers lesquels son energie est dirigée.

Adieu ma Diotime, aimez moi autant que je vous aime, si non, autant que vous pouvez, et cet autant sera toujours la mesure de la santé de l'ame de Socrate. Pour son corps il n'y pense pas dans ce moment.

J'ai reçu, madame, votre billet et ce paquet apres le depart de votre Charles.



Lettre 1.45 – 10 septembre 1776

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 35].*

10 sept. 1776

Ma chere Princesse, mon amie, il faut que je vous demande pardon, comme je le demande à moi même. Hier il y a eu un moment que je n'ai pas été vrai devant vous. Cela m'afflige au fond de mon coeur. Vous m'avez demandée si je n'avois rien. J'ai dit que non, vous cacher quelqu'indisposition au bras n'étoit pas un crime, mais mon ame etoit triste. Je croiois vous voir un mal aise, un aspect caustique, qui n'est pas de votre caractere. Vous me paroissiez en disputant m'accuser en general, que je prefere les facultés intellectuelles à cette sublime energie de l'ame, d'où derive la vraie amitié. Aucune accusation ne pourroit être

plus injuste, et comptez, ma chère Diotime, que parmi ceux qui professent l'amitié, bien peu la sentent comme moi, et ont pris tant de peine à la connoître.

J'ai attribué votre disposition | peu favorable au triste ecrit que j'avois eu le malheur de vous envoyer, et que j'ai detesté vingt fois depuis.

Vous m'avez dit qu'à quelques articles près vous approuviez cet ecrit. Je vous crois aussi parfaitement que je vous respecte, mais je crois aussi, qu'il y a des articles sur lesquels vous n'avez pas voulu me parler encore. J'espere que vous le ferez un jour.

Je vous proteste qu'il n'y a rien dans cet ecrit que je ne crois être de la plus exacte verité, mais je puis me tromper comme un autre.

J'avoue que le style en pourroit paroître vain à ceux qui ne me connoissent pas; Rochefoucault dit quelque part, que tout le monde dit du bien de son coeur, mais que personne n'en dit de son esprit. J'ai fait tout le contraire; j'ai dit du bien de mon esprit, puisque je crois qu'il y a du bien à en dire, et je n'ai rien dit de mon coeur, puisque je me contente de ce | que j'en sens. Ce que j'ose en dire avec assurance, c'est que je l'arracherois de mon sein s'il n'étoit digne de vous appartenir.

Enfin ma toute chère Diotime, si mon ecrit a fait naître dans vous quelqu'idée desagréable: s'il s'y trouve aucun mot qui ait pu offenser vous ou ce qui vous est cher, de quelque façon que ca puisse être, je vous supplie au nom de l'amitié de me le pardonner. Si j'ai eu tort en vous supposant une disposition un peu moins favorable, pardonnez moi encore, car j'ai pris la ferme resolution de ne former aucune, absolument aucune idée à votre sujet sans vous le dire tout d'abord, et je me conserverai, ma chère Diotime, avec bien plus d'empressement votre amitié que ma vie.

Si vous n'avez pas de temps de reste, je vous supplie seulement de me faire dire comment vous vous portez, et de ne pas vous donner la peine de m'écrire, car je suis aussi seur que de mon existence, que quelque coupable que je puisse être, vous me pardonnez au fond de votre ame belle et divine. |

Si vous trouvez bon de m'écrire un mot aujourd'hui, je vous prie de me marquer la disposition du Prince au sujet des honneurs.

Je finis cette lettre, non parce que je n'ai plus rien à vous dire, mais parce que je n'ose plus arrêter votre Charles.

Adieu mon unique amie, je vous baise la main avec la plus respectueuse tendresse.

Hemsterhuis

Mon bras est parfaitement retabli, dont je suis bien aise, car hier, lorsque Mr. Tavel étoit chez moi, il m'a causé un peu d'inquiétude. Je sens qu'il me faut de l'exercice et du mouvement. Demain je me flatte de vous voir chez vous. Si vous voiez Lysis, faites le ressouvenir de son ami, qui se fait gloire de lui être attaché pour jamais. Adieu.



Lettre 1.46 – 17 septembre 1776

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 36].*

Aujourd'hui je me porte parfaitement bien, ma toute chere Diotime, mais hier matin je l'étois si peu, que je n'aurais pas été de la fête du Greffier si ce n'eût été le desir de voir mon ami Lysis, et d'accrocher Marthe. Le Prêtre y fût et se mit à table à côté de Marthe et lui parla beaucoup à l'oreille, et c'est alors que je me dis à moi même ce que vous m'aviez dit la veille dans une autre occasion, aujourd'hui je ne puis plus la supporter; apres dine j'ai effectivement accroché Marthe et je me suis promené tout seul avec elle pendant plus d'une heure. J'ai fait ce que je m'étois proposé. Je n'ai pas parlé d'un mot de Diotime, très peu de Lysis, mais j'ai effacé dans son esprit l'idée où elle étoit qu'on m'avoit aliéné d'elle et de sa maison. Je lui ai parlé avec tant d'empressement sur ses affaires, sur le passé, et avec tant de confiance sur une partie des raisons qui m'avoient fait quitter le Comte Charles, | qu'elle en fût charmée et autrement contante. S'il n'y eût point de prêtre on pourroit faire de cette femme tout ce qu'on voudroit, et lui donner même une apparence de tripes, tant elle est faible et petite.

Ma velleité et mon intellect m'ordonnent de ne pas vous voir aujourd'hui, mais si mon ame s'inthronise, elle sentira trop ce qui fait son essence pour être deux

jours sans se trouver à vos pieds. Adieu ma toute chere Diotime, je vous baise la main avec une ardeur proportionnée à l'horrible effort que je fais pour ne vous voir que demain. Adieu.

H.

Ce mardi 17 de sept. 1776

Vous aurez déjà un billet de mon Lysis. Comment va la chasse?



Lettre 1.47 – 19 septembre 1776

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 37].*

Ce St. Janvier 19 sept. 1776

Ma chere Diotime, hier j'ai passé deux heures fort interessantes avec l'homme, dont je vous envoie le portrait: il part, quoiqu'incertain du sort qui l'attend, avec une securité parfaite; il y a deux sortes de securités; l'une est celle d'une grande ame qui se sent modifiée et prête à tout evenement, l'autre est celle qui derive d'un calcul fait sur les circonstances. Pour cette derniere, apres tout ce que j'ai vu, elle me paroît assez fondée, puisque d'un côté, je ne puis supposer bêtes tous ses parents, et nommement sa soeur dont je vous ai parlé, et qui n'a pas l'esprit d'intrigue, mais cette faculté rare de deterrer et de suivre une intrigue avec tranquillité et sans se deconcerter jamais; et puisque de l'autre il me paroît inhumain de supposer dans des hommes de la sceleratisme et de la noirceur au dela d'un certain point. |

La M. est à Bruxelles, elle ne va pas avec, ni ne le suivra jamais. Il passe par la, et ce seront les derniers adieux. La façon ferme dont il m'a parlé à ce sujet m'a fait reconnoître l'homme que j'ai toujours estimé malgré ses defaults.

L'interet que vous preniez avant hier dans le sort de cet homme m'a touché vivement, m'a depeint de nouveau l'ame et le goût de Diotime, et justifie ma lettre.

Adieu ma chère Diotime, j'espère avoir le plaisir de dîner avec vous aujourd'hui et de vous suivre.

H.

Je ne vous envoie pas le portrait, puisque je n'ai pas le temps de l'achever, et d'ailleurs je n'ose faire attendre Charles.



*Lettre 1.48 – 21 septembre 1776*²⁴

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 38].*

21 sept. 1776

Ma toute chère Diotime, je puis vous assurer que je me porte parfaitement et très parfaitement bien du côté du corps, mais dans l'esprit je porte encore la noire empreinte de l'affreux phénomène d'hier. Par le moien que je vous ai indicqué hier au soir, je suis parvenu à la verité de vous éloigner de mon rêve, mais l'impression de cette chute etoit si forte que je me suis trouvé moi même à cheval, et à terre sans la moindre emotion. Au premier moment du reveil vous avez pris de nouveau ma place, et je suis encore occupé au moment que je vous parle à extirper dans mon imagination cette profonde et triste idée. Tout ce qui me restera de ma journée d'aujourd'hui je l'emploierai à la recherche de la vraie cause, soit physique, soit metaphysique, soit composée, d'où il derive qu'un homme puisse parvenir à aimer un autre homme infiniment plus que soi même, et qu'il est infiniment plus sensible au danger que court son ami | qu'à celui où il se trouveroit lui même. Le fait est incontestable quelqu'absurde qu'il doive paroître necessairement à tous ceux qui tiennent uniquement aux faces physiques de l'Univers. Je suis assuré que si jamais je parvien à la connaissance vraie, en tout ou en partie, de cette cause, elle repândra sur ma philosophie immaterielle une lumiere que j'entrevois, que j'entresens quelques fois, mais dont je ne

24 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 22, p. 102-103.

discerne pas encore les couleurs et la composition. Venez à mon secours, divine Adelaïde. Je vous propose le fait dans les sentiments que je vous porte, pussiez vous en trouver la cause au fond de votre coeur! Adieu ma Diotime, j'attend sûrement de vos nouvelles aujourd'hui, parceque vous me l'avez promis. Adieu je vous baise la main protectrice avec la plus reconnaissante, la plus vive et la plus respectueuse tendresse.

Hemsterhuis

Je vien de recevoir une lettre de Lysis qui se porte bien, et de lui repondre. Adieu chere amie.



Lettre 1.49 – 25 septembre 1776

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 39].*

le 25 sept. 1776

Ma tres chère Diotime, je vous ai des obligations infinies. J'ai passé hier la journée chez le Comte avec bien du plaisir. Je fus accueilli on ne peut pas mieux. J'étois l'enfant perdu retourné à la maison de son père. Il y avoit plus de monde, mais personne ne fut plus fêté que moi par l'hôte et l'hôtesse de la maison. Il ne s'est agi ni d'explication ni de plainte ni de reproche, mais je me suis aperçu pourtant que mes griefs que j'avois confié à Marte, avoient été fidèlement rapportés. Enfin j'ai rempli un devoir vis à vis d'un homme qui m'aime, et qui au fond est très estimable. Il ne pèche que par le trop grand empire qu'il laisse à la mauvaise constitution de son corps, et par une certaine roideur dans l'intellect, qui ne sçait pas mettre un bel ordre dans son imagination | mais seulement une sèche symmetrie. J'ai approuvé hier, que remplir un devoir par vos orders donne une espèce de sensation agreable toute neuve pour moi.

J'ai pris la resolution de renouer plusieurs liaisons que j'avois injustement et mal adroitement negligée depuis notre mariage, et je vous jure, ma toute chere et unique amie, que le motif le plus fort qui m'y engage, est de me mettre dans

l'impossibilité de vous dérober aussi cruellement que par le passé un temps précieux, dont l'emploi que vous en faites m'intéresse si vivement moi même.

Je n'ai pas pu aller aujourd'hui avec le Prince à Rotterdam, et même je n'aurai pas le plaisir de vous voir. Demain l'arrivée du Prince d'Orange me donnera des occupations, probablement pour toute la journée. Si après demain vous vouliez me recevoir avec votre bonté accoutumée, je viendrais de bonne heure. Adieu chère Adelaïde, je vous conjure de croire que toutes mes liaisons ensemble ne sont rien | en comparaison de cette amitié pure et vive que je vous ai donnée devant Dieu, et qui annoblit mon essence.

Adieu ma Diotime, je me trouve une sensibilité extraordinaire aujourd'hui, je n'en sçai pas la cause, mais c'est la larme à l'oeil que je vous baise la main avec la plus respectueuse et la plus vive tendresse.

H.

Mr. Tavel m'a prié de vous offrir ses très humbles respects et se propose de venir vous voir l'un de ces jours.



Lettre 1.50 – 30 septembre 1776

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 40].*

de lui • sensibilité

30 sept. 1776

Ma chère Diotime, le phénomène le plus curieux et le plus intéressant qui s'offre à nous dans toute la nature est sans contredit un effet qui résulte de ce qu'on appelle amitié, ou amour proprement dit, et pris dans le sens des Pylades, des Damos, et de l'école de Socrate.

Cet effet, pris dans toute sa simplicité, consiste dans ceci, qu'un ami aime son ami, non comme soi-même, mais beaucoup plus que soi-même.

Si je considère ces deux amis simplement comme deux individus qui ont chacun la sensation intime du moi, cet effet paraît absurde, et absolument

contraire à toute analogie avec les autres effets que nous observons dans la nature; pourtant le fait est vrai et incontestable, et j'en appelle à vous et à tous ceux qui possèdent la faculté de sentir à un degré très éminent, et qui jouissent d'un intellect tellement parfait, pur, et exercé, qu'ils puissent juger si leurs sensations sont pures et homogènes, | ou bien mêlées plus ou moins d'enthousiasme, de préjugés, de préoccupations, ou de passions.

Je veux tâcher de soumettre ce curieux phénomène à une recherche philosophique rigide, non jusqu'ici dans l'espoir d'en découvrir la vraie cause, mais du moins dans celle d'en approcher de plus en plus.

Je vais renfermer cette recherche dans plusieurs lettres, sans ordre, et à mesure que les expériences me viennent, soit par moi-même, soit par d'autres, et après je résumerai le tout, pour voir si de mes conclusions dérive nécessairement une théorie, qui porte le sacré caractère de l'éternelle vérité. Vous sentez bien, ma chère amie, que ces lettres s'adresseront aussi naturellement à vous, qu'un sacrifice s'adresse aux Dieux.

Toute science, quelle qu'elle puisse être, a pour seule et unique base l'expérience, et c'est la pureté et la vérité des expériences fondamentales, qui déterminent la valeur de la science ou de la théorie, qui en pourra naître.

Une expérience prise au hasard, non simplifiée, non dégagée de tout ce qui lui est hétérogène, nous mène inévitablement dans l'erreur, et de telles expériences multipliées conduisent directement au fantastique, | et enfin dans un labyrinthe d'où pour sortir il faut des siècles entiers.

Les sentiments moraux sont les seules expériences et font l'unique base de la théorie que je me propose. Or, il n'y a dans toute la métaphysique morale ni dans aucune science humaine un sujet à traiter aussi délicat que le sentiment moral, et cela par cette raison, que 1°. il y a si peu d'hommes qui ont l'organe moral parfaitement sensible; et 2°. que parmi ce petit nombre encore, il s'en trouvent si peu qui sentent purement.

Interrogez bien les gens sensibles sur leurs sensations qui sont un peu élevées, et vous verrez combien elles sont mêlées avec l'imagination, la passion, les préjugés, les préoccupations, etc. Ma chère Diotime, sentir purement est un grand art, ou bien, le don le plus précieux des Dieux.

Comme nous sommes faites, ma Diotime, pour nous perfectionner reciproquement, je vous supplie que lorsque vous verrez dans ces lettres que j'emploie un sentiment moral, qui tient encore un peu de l'imagination des prejugués, de la passion, ou de l'enthousiasme, de m'en avertir tout d'abord, afin que je le purifie, et que je n'offre à la divine philosophie que des outils, dignes de ses travaux. |

Pour commencer je pose un cas des plus simples possibles, et dont nous avons été hier les temoins. Je pose deux amis à une certaine distance l'un de l'autre; que l'un soit en danger, et l'autre dans l'impossibilité actuelle de le secourir.

Si je considere en tiers ces deux amis, je vois que l'un de ces individus s'approche de l'autre, et voila tout. Ce sont deux corps, dont l'un se meut vers l'autre par un moien quelconque, physique ou mecanique, et c'est aussi proprement à quoi se reduit toute l'amitié du materialiste; et s'il n'y eût d'autres arguments contre le materialisme, les seuls phenomenes simples de l'amitié suffiroient pour le detruire.

Mais voions ce qui se passe dans ces amis. Celui qui accourt ne sent pas ces douces emotions qui accompagnent ses conversations avec son ami, et qui derivent de leur coexistence tranquille et paisible. Tous les rapports de sa composition se tendent fortement. Son imagination est parfaite pour ce qui regarde les idées analogues à ce moment. Son intellect travaille avec une rapidité prodigieuse et dirige toutes ses actions de la façon la plus parfaite possible.

Le passif de l'organe moral se confond avec l'actif, | et tous les deux se confondent avec la velleité elle même, qui se determine non seulement elle même en volonté particuliere, mais qui est determinée encore à la même volonté par toutes les autres facultés de l'ame ensemble.

Je remarque 1°. que cette ame, bien loin d'être dans le desordre, se trouve alors dans toute sa perfection, dans toute sa grandeur, et dans toute sa force actuelle possible, parce que toutes ses facultés font leur devoir en meme temps et d'un parfait accord; 2°. (je parle aux ames un peu riches et un peu routinées à réfléchir) que dans ces moments on s'apperçoit que l'ame par la nature de son essence n'a proprement besoin que d'être, et non de temps ou de durée pour agir; et 3°. je remarque, ce qui est fort curieux, que dans ces moments, la

sensation du moi ne cesse pas proprement, mais devient confuse et paroît être dans l'ami.

Voions encore l'ami qui se trouve dans le danger. Toutes ses facultés sont fortement tendues de la même façon, mais son action est double; premièrement il agit pour se delivrer du danger, et ensuite pour diminuer l'aspect du danger devant son ami, mais la sensation | du moi est également confuse et paroît être dans l'ami. Ce que je puis conclure de cette experience que j'ai eu l'occasion de faire quelques fois dans ma vie, soit par moi même, soit par d'autres, c'est qu'il paroît y avoir plus que de l'attraction entre vrais amis, et qu'une identification ou identité de leurs âmes paroît au moins possible.

Je suis charmé de voir que cette conclusion revient assez précisément à votre idée. Lorsque j'aurai du loisir je verrai si d'autres experiences ne nous mènent pas à beaucoup plus de clarté encore.

L'arrivée du Prince m'a empêché de vous aller voir hier, et apprenant par lui que vous aviez déjà poussée votre promenade jusque dans mon pré, je n'ai pas osé vous proposer de nouvelles fatigues.

Adieu ma chere Diotime, je ferai de votre lettre, très remarquable par plus d'un côté quoiqu'écrite fort à la hate, un usage reel. Adieu chere amie, je vous baise la main avec la plus respectueuse et la plus vive tendresse.

H.



Lettre 1.51 – 1 octobre 1776

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 41].*

Lui

Ma chère Diotime, vous que j'aime et que je respecte sans comparaison au dessus de tout ce qui respire, il faut que je vous parle vrai.

Hier je vous ai quitté avec une sensation dans l'ame qui me fit desirer la mort, non dans le delire d'un jeune homme qui est le jouet de ses passions, mais avec

la tranquillité d'une ame élevée qui juge dans tout moment avec justesse de la valeur de sa vie.

Je vous ai juré de la façon la plus solennelle une amitié éternelle dans toute la force du terme, et je vous tiendrai parole dans ce monde et dans l'autre assurement; je me suis imaginé et je m'imagine encore que vous, vous êtes engagé à moi exactement de la même façon, et j'ai cherché dans cette liaison intime le plus grand bonheur dont j'ai idée. Le plus grand but que je m'y propose est de me perfectionner moi | même et de vous perfectionner, et je vous jure, ma Diotime, que nous en avons besoin tous deux, quelques perfections que je vous connoisse.

Hier au soir j'ai vu par plusieurs traits de froideur et de mal aise que vous aviez quelque chose contre moi. Je vous ai demandé ce que c'étoit. Vous me l'avez cachée. Pourtant je suis convaincu, comme je le suis de la lumière du jour, et de ce que je vous aime, que cela est, je le dis fermement, afin que vous voyiez que je me flatte que vous me connoissez assez, et que vous vous estimez trop vous même et moi, pour ne pas vouloir convenir de cette vérité.

L'écrit que je vous ai envoyé hier matin sur des expériences très communes, et qui à la vérité n'étoient que le faible et innocent tableau de ce que je sentoais pour mon amie, a peché pour vous par deux côtés qui tiennent proprement à une seule cause.

J'ai résolu et bien résolu de vous prier de m'accorder dans cette semaine ou dans l'autre, une | soirée, et lorsque nous nous trouverons seuls et tous les deux dans cette assiette tranquille qui convient à ceux qui veulent entrer dans eux même, je vous parlerai sur cette cause; et je me tien assuré, qu'après cette conversation notre amitié sera dorénavant tout ce qu'elle doit être, et que je n'aurai plus la crainte continuelle de voir pericliter une liaison d'où dépend une si grande partie de mon bonheur.

Je ne vous ai pas peint les sensations que j'ai eu hier, et je m'en rapporte entièrement à la finesse et à la justesse de votre tact.

Je vous supplie avec instance de me renvoyer l'écrit dont je viens de parler, et je vous promet solennellement de vous le rendre au moment que vous le desirerez. Hier en vous quittant je n'ai pas sçu ce que je disois et si demain vous voulez me permettre de vous accompagner ou de vous trouver chez votre et mon cher et

très cher Lysis, vous n'avez qu'à me le dire. Si vous aimez mieux que non, dites le moi, et soiez assuré que votre volonté sera exactement la mienne.

Je n'ai pas besoin de vous dire que cette lettre n'est lisible que pour vous seule, et que nous la brûlerons apres la conversation projecttée, afin de ne pas rougir de ce qu'elle a pu exister entre nous.

Adieu ma toute chere Diotime, mon amie, je n'ai jamais senti plus solidement l'amitié que je vous porte que dans ce moment, que je vous baise la main avec la plus respectueuse, la plus vraie, et la plus vive tendresse.

H.

Le 1er d'oct. 1777



Lettre 1.52 – 2 octobre 1776 ²⁵

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 42].*

De lui

Ah! Diotime, votre lettre me dechire l'ame. Depuis avant hier je ne me connois plus. Je vous epargne l'affreux tableau de l'etat où je me trouve. Si je trouvois dans ma conscience que j'ai fouillé devant mon Dieu, la moindre ombre de reproche à me faire à votre egard, je serois à vos pieds pour y finir mes jours ou obtenir mon pardon, mais je dois être juste vis à vis de moi même. Pour la sensibilité affreuse et monstreuse de mon organe moral je vous l'ai confiée il y a du temps, et de qui pourrois je attendre de la commiseration et de la pitié, si j'ai péché par la, que de la sensible Diotime.

Vous interprétez les mots de pericliter nos liaisons d'une façon cruelle. De mon côté elles ne relacheront que pour un temps par ma mort. Si par elle je pourrois me guerir de cette monstreuse sensibilité, qui echappée ne connoit plus de frein, je n'hésiterois pas un instant à faire usage de cette medicine. |

25 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 23, p. 104-105.

Je sens trop tard que j'ai mal fait pendant bien des années, en m'étudiant plus à cacher, à lier ou à voiler cette monstruosité, qu'à la corriger. Lorsque ses sensations sont benignes, elles donnent la plus grande félicité dont aucun être est susceptible. Lorsque ses sensations sont mauvaises, c'est l'enfer des enfers dans une ame riche.

Ah ma Diotime, ma chère Diotime! je ne sçauois vous écrire d'avantage. Je pleure amèrement dans l'instant que je vous parle. J'ai résolu de ne vous parler des moments d'avant hier que dans une situation parfaitement tranquille, si j'en suis encore susceptible. Je dois ajouter pourtant encore ici que dans cette affaire ni notre Lysis ni mon imagination trop vivante n'y ont eu aucune part. J'ai résolu encore de ne vous voir absolument, avant que d'avoir reçu de votre main quelque billet qui me fasse voir clairement que votre ami a conservé dans votre coeur ses droits incontestables. Pensez, genereuse Diotime, que si votre ami est corrigible de ses défauts, le seul moien s'en trouve dans votre secours et dans sa liaison avec vous.

Diotime! Divine Diotime! Je n'ai pas commis une injustice. Croiez moi. Je suis trop sensible. Je vous l'ai dit. Je le sçai. Je le sens trop. Je le pleure amèrement. Que ne voiez vous dans mon ame qui est toute decouverte, toute dévoilée devant vous! Vous y verriez des défauts, vous en auriez pitié et vous les corrigeriez. Adieu ma chère Diotime, ma chère amie. Dieu ne peut m'arracher de vous puisqu'il a voulu que mon essence fût de vous appartenir. Adieu.

H.

2 oct. 1776



*Lettre 1.53 – 4 octobre [?] 1776*²⁶*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 43].*

4 8bre

Jeudi matin

Ma chere Diotime, je ne crois pas qu'un être moral soit susceptible d'un plus haut degré de bonheur que celui que j'ai goutté hier au soir chez vous. Je vien de passer la seconde nuit de toute ma vie sans rêve, marque certaine du calme parfait que vous aviez mis dans mon ame. Le souvenir des troubles passés est si profondment gravé dans mon imagination, que je n'aurai plus besoin d'une autre medecine pour les prevenir pour jamais.

La seule peine qui me reste, c'est l'état de votre santé. Je vous supplie avec les plus vives instances de me faire dire ce soir comment vous vous portez | et si vous avez reçu le billet dont j'avois chargé votre Charles hier au soir, car si on trouvoit dans un pré une pièce de cette nature, ce serait une trouvaille assez extraordinaire.

Adieu ma Diotime, mon amie, qui faites mon calme et mon trouble, je vous baise la main sacrée avec devotion, avec contrition de coeur, avec la plus vive reconnaissance. Adieu.

H.

Le 4 8bre 1776



26 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 24, p. 106.

*Lettre 1.54 – 7 octobre 1776*²⁷

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 44].*

Ce 7 8bre 1776

Ma chère Diotime, je crains tellement que la promenade de hier vous aura un peu trop fatiguée, que vous ne devez pas prendre mauvais que je vienne l'après diné ou vers le soir m'informer de l'état d'une santé qui m'est infiniment précieuse.

J'ai mené Lysis jusqu'aupres de sa campagne, dont il avoit bien besoin, car il fit très obscur. Nous n'avons parlé pendant tout le chemin que de ce qui nous est le plus cher au monde à tous les deux. Devinez ce que c'est.

Adieu, ma toute chère amie, je vous baise la main avec la plus respectueuse et la plus vive reconnaissance.

Socrate



Lettre 1.55 – 11 octobre 1776

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 45].*

11 oct. 1776 le matin à 7 heures.

Ma chère Diotime, je vous envoie l'essai sur l'Architecture du Père Laugier, livre excellent, quoique fort judicieusement critiqué par Mr. Horst, qui l'estimoit beaucoup. Je crois que la lecture vous en fera autant plus de plaisir, que Vous avez encore les idées toutes fraîches qui tiennent à cet art. D'ailleurs vous y trouverez à la fin un dictionnaire des termes d'architecture, peu complet à la vérité, mais où les définitions sont assez claires et distinctes.

²⁷ = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 25, p. 107.

Je crois, que je vous ai laissé les annotations sur le livre de Mr. Horst, sans quoi je les ai perdues dans vos dunes.

Hier matin on me rapporta des plaints amères et précises de la part du Comte Charles. J'ai cru devoir me justifier devant le rapporteur, que j'estime infiniment, mais j'ai passé quatre heures avec le Comte à lui raconter je crois tout ce que j'ai jamais sçu d'Athenes et des Atheniens, | ce qui l'amusa beaucoup. Ensuite Madame de Varel, qui n'a pas perdue en embonpoint, m'a fait assister à la partie du Jas avec bien de la bonté.

Hier matin le Prince m'a parlé fortement de votre séjour à la campagne, d'un poële que vous vouliez mettre et qui pourroit être dangereux, de la saison qui seroit prejudiciable à votre santé et à celle du Prince de Mitri etc. Je lui ai répondu que je croiois que vous quitteriez de vous même votre campagne aussi tôt que vous en trouveriez le séjour incommode. Enfin, quelque parti que vous preniez, je souhaite qu'il paroitra par la suite la plus conforme à votre bonheur.

Si je vien demain à l'academie comme je l'espère, je viendrai vers les onze heures et demie, si non, c'est une marque certaine qu'un devoir indispensable m'appelle hors de ville.

Adieu ma chere princesse, mon amie, je vous baise la main avec la plus respectueuse tendresse.

H.



Lettre 1.56 – 11 octobre 1776

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 46].*

le 11 d'8bre 1776

Ma toute chère Diotime, mon amie, je sens bien vivement la douleur qui vous agite. Je crois avec vous que le projet vient proprement de la source que vous supposez, mais le mal est, que Robert le favorise par ses conseils, et Lysis même n'en empechera pas l'execution par des raisons que j'adopterois surement, si

j'adaptai le principe d'où il part, comme je vous ai dit. Tout ce qu'il y a à faire à ce qu'il me paroît, c'est de capituler, et de faire un accord précis le plus favorablement possible.

D'ailleurs, vous sçavez qu'à votre retour dans ces tristes lieux, l'academie se doit tenir naturellement chez moi, du moins pour les soirées, et sur tout pour les soirées de clair de lune, et je vous promets que je les rendrai aussi semblables à ces nuits délicieuses passées sous la voûte étoilée, qu'il me le sera possible. Quelque parti que vous prenez, et je souhaite que ce soit le meilleur, j'irai vous voir avec une assiduité, modifiée sur votre bon | plaisir, et sur l'excellent employ que vous sçavez faire de votre temps, et non sur insatiable desir que j'ai sans cesse de peindre la pureté et l'éternité de mon attachement pour ma chère Diotime.

Demain je serai de l'academie et à l'heure que je vous ai dit. Je vien de recevoir une lettre, qui m'en donne la liberté.

Mr. Feyt, mon respectable viellard de Warmont, se trouvoit très mal. Je lui avois fait proposer de me faire venir au moment qu'il le souhaiteroit. Il se porte mieux, ainsi je n'y vais que dimanche.

Je m'étois proposé d'aller voir Lysis, Marthe etc. cet apres midi, mais le Comte de Malesherbes qui est ici incognito, a passé chez moi, m'a porté une lettre et ne m'a pas trouvé; par consequent il faut que je recherche un homme, qui vaut infiniment la peine d'être recherché, à ce qu'on me dit.

Pour la lettre tendre de *Xiων*, je vous la rendrai demain. A ce mot de *Xiων* je sens toute la force | et la pression de la velleïlité sur mes sentiments delicats! Mais il faut pourtant, ma chere Diotime, que vous aiez eue pour *Xiων* des bontés que vous n'avez pas confiée à votre epoux en amitié, ce qui est plus prudent que juste.

Pour ma journée de hier, je vous en ai donné ce matin le journal en tant qu'elle regardoit le Comte ^{Charles} et les siens, mais cette journée a été pour moi bien plus curieuse par un autre endroit, dont je vous rendrai compte assurement dans quelque temps d'ici.

Adieu ma Diotime, comptez que les sentiments que je vous porte tiennent, ni à votre hotel, ni à votre chaumiere, ni à votre corps, mais à l'ame forte et belle de mon amie.

Socrate le petit.

*Lettre 1.57 – 20 octobre 1776**Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 47].*

de lui

Ce 20 d'oct. 1776 à deux heures apres midi.

Ma chere Diotime. Hier je souffrai d'un mal de tête assez violent. L'après diné nous allames à Eykenduïn, et je ne sçai par quel hazard je fus transporté contre ma volonté au cimetièr. La, la sensation de mes maux physiques disparurent entierement, et mon ame se trouva dans des agitations violentes, auxquelles elle a été sujette depuis ma plus tendre enfance, et que je n'ai jamais pu peindre à qui que ce soit au monde.

Voici ce qui en resulte. J'ai le corps assez bien constitué, mais ce qui en fait la partie sans comparaison la plus riche, ce sont les nerfs qui par leur quantité, leur force et leur finesse sont assez extraordinaires.

Vous sçavez que le systeme nerveux est de toutes les parties du physique celle qui touche de plus près l'ame et ses facultés. Si alors l'ame se trouve dans une agitation extreme, elle communique ses mouvements violents au systeme nerveux, et cela avec tant de force, que la dissolution s'ensuivroit inmanquablement par une apoplexie universelle, si l'ame ne sçut | trouver encore à temps les moiens internes pour y mettre obstacle. Voila precisement l'etat où je me trouvois, et j'ai senti distinctement des deux côtés de mon corps les mouvements involontaires et desordonnés qui acheminent vers la dissolution. Mais, comme je n'avois aucune raison suffissante de finir ma façon d'être actuelle en presence de ma Diotime et de Lysis, j'ai fait des efforts prodigieux pour rendre le ton naturel à mes nerfs, et empecher la propagation du desordre. Dans un moment vous m'avez parlé. Je ne sçai si je vous ai repondu ni ce que j'ai dit; je sçai seulement, que je vous ai vu, mais dans une assiette qui me causa de la douleur apres notre depart d'Eijkenduïn. Je vous priaï d'aller à la maisonnette que nous avions raccommodé le matin, dans l'esperance d'y trouver quelque remède au desordre où je me trouvois encore, mais le ton avec lequel vous me refusiez ce plaisir me fit sentir ma superfluité, et me fit resoudre à partir. Je me

suis reposé encore un peu chez vous, et puis apres j'ai regagné ma cabane. J'ai mis à cette promenade à peu près une heure et demie, en me reposant de temps | en temps sur les dunes. De retour chez moi je me suis mis au lit, tout d'abord avec une fièvre très forte et un mal de tête comme je n'en ai jamais senti. Je me levai souvent, mais vers le matin je me suis endormi jusqu'à l'arrivée de votre cocher, qui me promit de revenir à midi, mais qui revint à dix heures, et me trouva de nouveau couché.

A l'heure que je vous parle je sens les frissons de la fièvre, mais comme du côté de l'ame tout est gueri et remis en ordre, j'ai lieu de croire que ces fièvres ne sont que les suites d'une fluxion sur la tête. On peut remarquer ici, que sur les constitutions pareilles à la mienne, les medecins se trompent fort souvent, en attribuant un mal à quelque vice du corps, tandis qu'il vient souvent par le moien des nerfs du côté de l'ame active, et devoit par consequent être guéri par ce côté. Nous en parlerons un jour. D'abord apres diner je m'envois me rechoucher dans l'esperance de ne voir personne aujourd'hui, car je me sens fatigué.

Adieu ma toute chere Diotime, comptez que vis à vis de quelle face de l'Univers que je coexisterai avec vous, ma santé me sera precieuse à proportion de l'amitié que vous aurez pour moi.

H.



Lettre 1.58 – 21 octobre 1776

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 48].*

Le 21 8bre 1776 • Lui

Ma chère amie, c'est avec grand plaisir que je puis avoir l'honneur de vous dire que j'ai parfaitement bien dormi, et que ma tête est entierement libre, malgré un peu de fièvre.

J'avoue que samedi passé j'ai fait la plus grande folie que j'ai fait peut-être de toute ma vie. Depuis quelques jours j'avois eu un mal de tête extremement fort,

et par consequent elle étoit moins capable de gouverner ses mouvements internes comme de coutume. En entrant dans le cimetière j'avois involontairement des sensations et des abstractions comme j'en ai éprouvé souvent dans cet endroit et ailleurs, et cette situation me fit plaisir; mais alors, je ne sçai comment, l'idée me vint d'appeller à mon secours toutes les facultés de mon ame pour pousser ces abstractions aussi loin qu'elles pourroient aller, | et c'est alors que je m'aperçevai de plusieurs mouvements involontaires, qui annonçoient précisément une dissolution prochaine. J'avoue que je fus effraïé d'une telle expérience. Je trouvai mon imagination en tant qu'elle ne contenoit les idées abstraites et indéterminées dont je m'étois servi, dans un désordre parfait, et plusieurs parties de mon corps hors de ma puissance; enfin je pris le seul parti possible dans cet état, sçavoir, de forcer mon imagination à me rendre les idées les plus simples. L'herbe qui étoit devant mes pieds, les arbres, le ciel etc. J'y fixai toute mon attention, et de cette façon je parvins à rendre la vie et l'ordre à cette imagination, et par ce moi-même le ton et l'harmonie à tout le système nerveux; mais ma pauvre tête avoit tellement souffert par ces prodigieux efforts, que je ne sçai plus comment je suis sorti de chez vous; et hier à midi elle se | sentoit encore de cette furieuse fatigue de la veille.

Cette expérience, infiniment curieuse pour moi, m'a appris, et je le jure sur notre amitié, de n'en faire jamais de pareilles. Je souhaite de tout mon cœur que ceux qui sont doués de ces sensations ou de ces abstractions involontaires dont la source est très élevée, se contentent d'en jouir passivement, sans vouloir les pousser, à moins qu'on n'ait l'envie de mourir, car je suis maintenant plus assuré que jamais, qu'aucun poison ne sçauroit être plus efficace.

Je ne vous fatiguerai pas ici de tout ce qu'on pourroit conclure de cette dangereuse expérience. J'en trouverai sûrement l'occasion ailleurs, mais je vous en devoit le récit, vrai et exact.

Adieu ma chère Diotime, mon amie; si demain mon temps me le permet, je passerai une heure de l'après dîner avec vous; si non, vous me permettrez j'espère de dîner le mercredi au château de Niet te Huis.

Socrate

Lysis pourroit lire cette lettre.

*Lettre 1.59 – 25 octobre 1776*²⁸

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 49]; une copie autographe (avec date: « 25 oct.
1776 ») dans Kapsel 37.*

Le 25 8bre 1776

Ma chère Diotime, je me sens parfaitement dans la disposition que vous me souhaitez. La philosophie celeste, cette maitresse aimable, à laquelle les Dieux m'avoient destiné des ma naissance m'est apparue de nouveau cette nuit. Elle m'a dit: Socrate, tu sçais combien je t'ai aimé. Tu sçais que les moments heureux de ta vie, tu ne les dois qu'à mes plus tendres soins. Tu sçais que dans mes bras je t'ai prodigué mes faveurs: je t'ai fait goutter le plaisir des immortels, mais tu sçais, ingrat tes infidellités: tes injustices: et tes crimes. Ah Socrate! Je t'aime encore! Rougis; je te pardonne, mais sçache que si tu quitte ce monde sans que je règne dans ton coeur, il ne me sera plus possible de te rejoindre. La honte, mes remords, mon amour me precepiterent aux pieds de ma Deesse, | elle sourit, en me disant: Socrate, je te reconnois, je te pardonne, je t'aime, je pars, en me laissant un raion de lumiere pour la peindre à sa Diotime.

Adieu, ma chère Diotime, demain je vous parlerai de vos dettes. Vous vous en acquitterez plus aisement que de l'amitié pure et éternelle que je vous porte.

Socrate



28 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 26, p. 108-109.

Lettre 1.60 – 1 novembre 1776

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 50].*

1 Nov. 1776

Chère Diotime, je me porte comme un homme qui vous appartient et qui vous interesse, et qui par consequent est et se sent heureux.

En sortant du Conseil j'ai passé chez Lysis. Je lui ai porté vos compliments. Il s'est fâché. Je lui ai parlé de respects. Il a voulu me battre. Enfin j'ai vu que son mal aise ne vint que du trop long temps, qu'il ne vous avoit vu. Je sens parfaitement ce qu'il sent. Il passera la soirée chez moi, et j'aspire à la satisfaction de consoler un peu cet ami, qui me sera cher à jamais.

Etant chez Lysis, Marthe m'a envoyé son fils pour me prier de passer dans sa chambre. J'y ai passé plus d'une heure, et la conversation n'a jamais été interrompue. Elle a voulu être instruite de tous mes maux. Elle m'a marqué l'interet le plus tendre. Elle me dit que si elle ne m'avoit pas vu chez elle aujourd'hui, elle auroit passé ce soir une bonne heure avec moi, avant que d'aller à la cour. Elle ne vous a pas nommée, et Lysis une seule fois. Elle m'a parlé de la Prince d'Orange et m'a confiée que c'étoit une ame à laquelle elle ne connoissoit aucun faible. |

Ma chere Diotime, je crains que ce billet ne se ressent de la fierté où m'a mis le sort heureux de ma journée; mais vous sentez ce que je sens. Vous êtes indulgente et vous me pardonnerez. Lysis va venir. Nos discours ne rouleront que sur Diotime, la philosophie, et le bonheur, je vous jure, trois sujets qui font un, et qui constituent l'Univers pour nous.

Lysis vous a renvoyé déjà avant hier le Symposium. Pourquoi ne l'ai je pas? Car je vais traduire ce qui reste de ce dialogue tout de suite, c'est à dire aussi tôt que j'en aurai le temps. Je n'ai pas eu celui de voir Robert, mais je le verrai demain sans faute.

Adieu sainte Diotime, mon amie, je vous baise la main avec fureur.

Socrate

Jusqu'à samedi sans faute, à moins que vous n'en disposiez
autrement.
J'ai reçu le Musschenbroek.



Lettre 1.61 – 4 novembre 1776

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 51].*

4 9bre [1776]

Ma chere Diotime. J'ai envoyé ce matin votre billet avec les gands bien cachetés à Lysis, mais il étoit déjà sorti. Je vais lui écrire tantôt pour sçavoir s'il les a bien reçus, et pour le prier de passer chez moi aujourd'hui, et de me consoler de la perte de cette journée, que j'avois consacré à des travaux sérieux et qui est perdue en quelque façon par une longue visite de Robert. Je dis mal, elle n'est pas perdue. Je suis le medecin de Robert, et je le suis avec succes. Il n'a plus ete question de {lêgs} en notre faveur ni de voyage.

Adieu ma chere amie, si je compare ma journée d'aujourd'hui à celle de la veille, je trouve la même proportion qu'il y a entre la clarté qui noircit la centieme croute au dessous de nous, et entre celle du brillant Phoebus, qui eclaire, echauffe et vivifie l'Univers.

Votre Socrate

Robert va sortir et vous remettre vos medecine. Il se met à vos pieds. Adieu ma Diotime.



Lettre 1.62 – 8 novembre 1776

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 52].*

Vendredi matin 8 nov. 1776 • Les Reliques

Ma chere Diotime, je ne suis pas seulement beaucoup trop occupé pour pouvoir vous repondre, mais mon coeur est si rempli d'amitié, de reconnaissance, de devotion pour vous, mon amie, que je ne sçaurois decomposer ce riche total de sentiments dans les peu de moments qui me restent, ce qu'il faudroit pourtant, afin de vous en peindre une partie.

Je me sens heureux: parfaitement heureux puisque vous l'êtes, et je vais travailler de toutes mes forces à augmenter s'il se peut votre bonheur, par pur et simple interet. C'est la premiere fois que je vois ce mot en amitié qu'il me plaise.

Adieu, ma toute chere Diotime, si vous pouviez penetrer dans mon coeur, vous y verriez votre image dans toute sa majesté, entourée de toutes ses vertus, et adorée par un culte pur et riche à proportion de ma vraie essence. Adieu mon amie, je vous baise les pieds avec respect.

Demain je vous verrai avant onze heures.

Lysis a passé hier un couple d'heures chez moi.

***Lettre 1.63 – 22 novembre 1776***

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 53].*

22 nov. 1776 à 9 heures et demie.

Ma toute chere Diotime, faites moi sçavoir si vous le pouvez aujourd'hui: comment va votre rhême et votre santé precieuse.

J'ai été très charmé hier d'avoir mal raisonné. J'avois conclu sur quelques indices, que la tempête seroit encore plus forte la nuit passée que la precedente.

J'étois venu en carrosse pour vous proposer de vous y mettre en cas de besoin avec vos enfants, Maaïke et la cassette et Socrate. J'aurois fait mener cette carrosse un peu au sud de quelque dune, j'aurois fait detêler les chevaux, et nous aurions passé la nuit dans toute sûreté, en jouissant de l'horrible sublime de la nature un peu en desordre. Avouez que ce plan étoit sage.

A dix heures et demie Lysis m'a écrit encore pour sçavoir de vos nouvelles, que je n'ai pas tardé à lui donner.

Adieu divine Diotime! Mes occupations m'empêchent de vous regaler de quelques charades de ma façon: genre nouveau pour moi et inconnu à mes Grecs. Adieu Diotime, je vous baise le pied avec respect.

Votre Socrate.



Lettre 1.64 – 24 novembre 1776 ²⁹

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 54]; une copie autographe (avec date: « 24 nov.
1776 ») dans Kapsel 37.*

Dimanche 24 nov. 1776 • Witz

Ma toute chère Diotime, je vous baise la main avec reconnoissance de ce que vous daignez me faire sçavoir l'état de votre santé.

J'aurois bien souhaité qu'un mot vivifiant de votre part eût déterminé l'activité de mon ame pour cette journée, laquelle, faute de ce mot createur, sera probablement perdue. Je sens parfaitement à cette heure la vérité solide de ce que nous disons si souvent de cette velleïté prodigieuse active, mais vague et non déterminée de l'ame. C'est un léger atôme isolé, placé au milieu du vuide immense, et capable par sa nature de franchir d'un vol hardi l'étendue de l'Univers, mais qui reste dans un repos forcé, effet nécessaire de l'infinité des

²⁹ = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 27, p. 110-111.

directions internes qui se combattent, se détruisent, la déchirent, et la fixent à rien. |

Ah, Diotime! ayez pitié de mon ame inerte: de cet atôme riche et léger, qui dirigé par un souffle de votre ame vivante, ne connoitroit de bornes à ses courses rapides que la demeure des Dieux immortels.

Diane aura déjà amenée la nuit sur la terre avant que vos inspirations me parviennent! En attendant je redemanderai vos traits à mon imagination ardente, et les impressions de votre essence à mon ame docile, afin que, saturé de vos perfections, le premier des humaines peut-être, je trace à l'ombre de cette nuit calme et tranquille la vraie route du bonheur, et le vrai culte que demande cette divinité pour nous être propice à jamais. Ma Diotime, que ce culte ressemble bien à celui qu'on vous rend sans cesse dans le coeur de Socrate! Adieu mon amie.

Donnez moi le Symposium! Platon femme! Donnez moi le Symposium!



Lettre 1.65 – 27 novembre 1776

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 55]; une copie autographe (avec date: « 27 nov.
1776 ») dans Kapsel 37.*

le 27 nov. 1776

Ma toute chere Diotime, ma santé est beaucoup meilleure qu'elle ne l'etoit hier. Pardonnez que je vous ai gouverné hier d'une façon un peu contraire à vos sages resolutions. Je voiois votre ame oppressée, gonflée, et aiant necessairement besoin de se decharger dans le sein de l'amitié. J'en ai vu et senti les effets avec beatitude.

Adieu, sachez que lorsque je vois ma Diotime parfaitement heureuse, je ne vois que de l'ordre dans l'Univers. Ma Diotime, je vous baise les pieds avec devotion.

Dites moi quand vous viendrez demain et à quelle heure vous souhaiterez de diner.



Lettre 1.66 – 27 novembre 1776 ¹

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 56].*

Mercredi, le 27 nov. au soir 1776

Ma chère Diotime, je suis terriblement occupé aujourd'hui, sans quoi je serois chez vous dans un heure.

Voici le billet que le Prince me fait l'honneur de m'écrire. J'ai répondu que je viendrois, mais je n'en ferai rien.

Je compte pour sur et certain que demain j'aurai le plaisir (si vif pour Socrate) de diner avec vous, chez moi. Lysis m'a promis qu'il seroit des notres si la chose seroit possible. Je crois qu'en ceci nous pourrions le croire sans risquer trop.

Adieu ma Diotime, s'il y ait un mot qui exprime les sentiments que je vous porte, il tient au langage prive de Jupiter. C'est à Homere de vous le dire. Adieu,

votre Socrate

Si les desirs du Prince ebranlent vos resolutions, je vous supplie de me le faire sçavoir, tout d'abord. Samedi je passe la journée seul avec vous si cela se pourra.



Lettre 1.67 – 28 novembre 1776 ¹

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 57]; une copie autographe (avec date: « 29 nov.
1776 ») dans Kapsel 37.*

28 novembre [1776]

Ma toute chère Diotime. Mon bras est bien, il m'amince. Il devient moral. Je vous l'expliquerai demain chez vous. Il est charmant lorsque je pense à ma Diotime. Il est sublime lorsque je vous baise la main gracieuse avec la plus philosophique et la plus energique tendresse.

Je vous écris celle-ci du beau milieu du Conseil, ainsi ne vous fâchez pas qu'elle a le ton de la charade énigmatique. C'est notre langage ici.

Demain avant onze heures vous aurez moi, ou de mes nouvelles. Adieu mon amie.

Socrate



Lettre 1.68 – 2 décembre 1776

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 58].*

2 dec. 1776

Lundi matin

Ma très chère Diotime, j'ai passé hier la soirée avec Lysis délicieusement. Nous commençons à nous connaître. Il m'a lu un excellent morceau du sermon qu'il prépare, et dont le plan me paraît sage à tous égards. Vous jugez si nous avons parlé de vous.

Je l'ai instruit du plan de Torneo, car il n'avait pas lu toute la lettre de Mr. son oncle. Nous avons discuté ce plan et nous avons trouvé suivant nos faibles facultés, que c'était peut-être le meilleur qui pourroit jamais se présenter. Il a encore l'avantage de laisser du temps de reste pour être approfondi et développé parfaitement, avant que de prendre une résolution finale.

Adieu ma toute chère Diotime,

Socrate

Quoique mon bras pense fortement à vous encore, il est beaucoup mieux que ces jours passés.



*Lettre 1.69 – 3 décembre 1776*³⁰

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 59]; une copie autographe (avec date: « 2 dec.
1776 ») dans Kapsel 37.*

Lui [1776]

Mardi matin 3 dec.

Ma chère Diotime, depuis long temps je n'ai été occupé comme hier. Mes occupations etoient de l'espece qui rend l'ame petite. L'individu et l'Univers disparaissent et on ne se sent que membre factice de ce maussade, ce borné, cet imparfait automate qu'on appelle la societé.

J'ai baisé votre lettre avec transport. Elle vint à temps pour me donner quelque relâche: elle me rendit à ma Diotime, et par elle à l'infini: à l'immense: à l'eternel: au bonheur. C'est la mon element: c'est la mêr où je nage et où je sçai nager: je ne suis pas amphibie. Je ne vaux rien sur la terre; pourtant j'y tien encore. Un peu par le bras, mais bien peu. Il est beaucoup mieux depuis le tableau des vos aises. C'est un beaume divin qui s'insinue dans tous les solides, dans tous les fluides de mon essence. Mon ame le succe, le boit, comme | l'éponge de Milton boit la lumiere du Dieu au premier jour de la creation.

Adieu Diotime, ma Diotime, demain je suis chez vous à onze heures, et si non, avant deux. Qu'en attendant vos benedictions me conservent!

Socrate



30 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 28, p. 112-113.

Lettre 1.70 – 6 décembre 1776

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 60]; une copie autographe (avec date: « 5 dec.
1776 ») dans Kapsel 37.*

6 Xbre 1776

Vendredi matin

Ma toute chere Diotime, hier j'ai passé encore toute la journée dans les occupations, tellement que je n'ai pu lire la memoire que Lysis m'a envoyé pour Haerlem. Le seul quart d'heure que j'avois consacré pour vous écrire (car être un jour sans vous voir et sans vous écrire me paroît un trou absurde dans la succession de la durée eternelle), mon emailleur me l'a volé. Cet emailleur de Proserpine, pour ne pas dire infernal, m'a empoisonné mon dejeuner. Pourtant j'y ai gagné, car je sçai maintenant au juste les muscles que gonflent la vanité et l'envie. Je jure que je peindrai le barbare s'il a le front de m'adresser l'ouvrage qu'il se propose.

Voici une feuille qui m'est tombée par hazard dans les mains. Elle concerne la vieille histoire; c'est un miserable brouillon du plan que je me fis | alors, et dont je n'ai plus d'idée. Vous me le rendrez, car je crois que je trouverai encore quelque chose de plus détaillé sur ce sujet. Je ne vous l'envoie que parce que les orders de Diotime sont mes Parques et mon destin.

Adieu chere et sacrée Diotime, je sens bien le bonheur d'être à vous.

Socrate.

Venez vous demain à pied ou en carosse? Permettez vous que je vienne vous prendre? Ce sont vos orders que j'implore.

Je vous supplie en grace Madame, de faire agreer à Lysis mes respectueux hommages et de l'asseurer de ma soumission parfaite et de mes très humbles respects, etc. etc.



Lettre 1.71 – 10 décembre 1776

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 61]; une copie autographe (avec date: « 10 dec.
1776 ») dans Kapsel 37.*

poet. phil.

10 dec. 1776

Ah! ma chère Diotime, que ma journée de hier fut pitoiable en comparaison de celle de la veille! J'avois promis à Mad. d'Aylva de la passer avec elle. Je lui ai tenu parole. J'ai assisté à sa toilette. Je me suis promené avec elle. J'ai diné avec elle. Elle a fait tout pour m'amuser sans doute, mais je l'ai quitté sans regret, et ce qui est curieux, c'est que pendant tout ce temps, mon bras ne m'a annoncé aucun choc, aucune atteinte à mon organe moral, si furieusement sensible d'ailleurs.

De retour chez moi, j'ai appris que Lysis y avoit passé pour me donner sa soirée, ce qui me fit sentir mon bras; mais ce fut bien pis lorsque vos rhumes et vos incommodités se presentèrent à mon imagination comme les enfants de mes plaisirs.

Demain je vous verrai sans doute, mais je vous conjure, ma Diotime, si vos | maux ne sont passés entierement, ne pensez pas à des promenades nocturnes, que les zephyrs ne favorisent plus.

Que la Venus celeste est belle, lorsque couronnée de lumiere et de fleurs, en ecartant l'esperance et la crainte, elle fait sentir le present! Qu'elle est terrible, lorsque les cheveux epârs, l'oeuil inquiet et tremblante, la crainte à ses côtés, elle ne montre que le futur!

Lorsque je fais ces reflexions, nées d'un epais brouillard et d'une cervelle occupée, je tire cette conclusion, ma chere amie, que les ames qui ne sont pas intimement convaincues de l'eternité de leurs essences, doivent considerer necessairement la divine amitié comme un poison dangereux, ou comme une rose, dont les epines blessent plus vivement que les enhalaisons n'en charment. |

Aimable Diotime, je fatigue la celeste Venus par mes prieres pour qu'elle vous soit propice aujourd'hui, pour qu'elle se montre à vous toute entiere, entourées

de toutes ses graces et de toutes ses jouissances, et telle qu'elle paroît dans les festins des Dieux, lorsqu'elle veut les faire jouir de toute leur divinité. Elle viendra, je vous jure, mais chere Diotime, gardez l'immortelle et depensez un grain d'encens en faveur de votre Socrate, pour le jour de demain. Adieu.

Je vien demain à midi ou avant deux heures.



Lettre 1.72 – 12 décembre 1776

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 62].*

jeudi 12 dec. [1776]

Ma Diotime Athenée, je me porte mieux apres une erisipèle très forte. Hier je n'étois nullement bien, et je me jugerois criminel de vous avoir mêné un homme de plomb, si pouvoir être avec vous, et ne pas être avec vous, ne me parut un crime de lèze providence.

Au nom de nos sacrés liens, ma chère Diotime, dites moi par un mot de votre main comment va votre rhume, et sachez (non: croiez) que je n'ai que vos maux. Adieu.

J'ai oublié hier le binocle. Soit que vous le voulez garder à Niethuis, à l'hotel ou chez moi, je voudrois le serrer dans sa caisse avant que de le transporter. Plut au ciel que je puisse le faire samedi dans votre presence.



Lettre 1.73 – 12 décembre 1776

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 63].*

12 decembre 1776

Ma toute chere Diotime, j'ai passé une bonne partie de la matinee très agreablement avec Lysis chez le Prince. Le Prince et Lysis dinent chez vous demain. Je fus invité, mais vos orders cruels et sages, ou sages et cruels, ne m'ont pas permis de l'accepter. J'espère, que samedi je passerai une bonne partie de la journée chez vous, et que vous m'en donnerez demain des nouvelles.

Voici trois pages de la philosophie. Le reste est tellement barbouillé, que vous ne pourriez le dechiffrer. S'il etoit dans l'état de l'Histoire des Physiopolites je ne vous ferois pas languir toute une journée comme vous faites.

Vos voeux par rapport aux hommes de cire, de verre et de clinquant n'ont pas été exaucés encore aujourd'hui; | pour ceux du phosphore, je ne les crains plus parce que je les ai tant craint, que je suis routiné à prendre la fuite à leur aspect.

Lysis m'a dit que la Fastnacht à passée hier la soirée chez Mad. de Byland, ce qui est de bonne augure sans doute.

Adieu ma chère Diotime, si je ne vous aimai pas tant que je fais, mon ami Charles n'auroit pas été le porteur de cette lettre. Adieu,

Socrate



*Lettre 1.74 – 19 décembre 1776*¹

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 64].*

Jeudi 19 de dec. [1776]

Ma chere Diotime, voici une lettre que je vien de recevoir de Mr. Camper. Je vous supplie de la communiquer au Prince. S'il a quelque chose à ordonner à Camper, j'écris demain.

Ce matin on m'a dit que le Prince avoit bien reposé la nuit passée, mais que la pointe au côté restoit encore. J'espère d'en recevoir de meilleures nouvelles, si vous voulez bien m'en faire donner par mon domestique.

Comment va votre mal de gorge? Ma chere Diotime, dites le moi.

J'ai passé et je passe ma triste journée au milieu d'occupations très insipides. Ma seule consolation est de jeter de temps en temps un regard languissant vers ces collines sacrées, | où regna Diotime, et où Borée regna à son tour.

Adieu mon amie, il n'y a pas d'apparence que mes affaires me permettent avant samedi de parler notre ami aussi librement que je le souhaite. Je vous attend certainement samedi prochain à diner. Nous serons seules encore, suivant les leçons de votre sagesse, mais comptez que Diotime et apres elle Lysis regnent uniquement dans mon coeur, et que le bonheur de Diotime, de Lysis et de Socrate n'est et ne sera jamais qu'une unité pour moi.

Blassiere a-t-il commencé?



Lettre 1.75 – 21 décembre 1776

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 65].*

Samedi 21 Xbre 1776

Ah, chère Diotime, ma tendre amie! Vous rendez la vie et le bonheur à un homme qui ne se soucioit plus, ni de l'une ni de l'autre, et qui rougit des moments d'abandon de soi même, où il s'est trouvé depuis votre depart. Ce qui me parut le plus affreux, ce fut l'idée de penser autrement sur une chose aussi grande que l'est l'amitié que son amie. Lui qui a l'orgueil de se croire maitre passé dans ce qui regarde les desirs et les passions, et qui doute qu'il puisse exister une ame aussi sensible que la sienne.

Je reçois vos lettres avec transport, je les mouille de mes larmes, j'y vais lire ce que c'est que la vertu, ce que s'est que ma Diotime, ce que c'est que Lysis, et enfin le desir, le devoir, la necessité de les aimer exclusivement jusque dans le sein de la Divinité.

Je me porte bien. Vous m'avez rendu la santé, pardon que j'ai ecrit de travers. Adieu, Adieu!



Lettre 1.76 – 22 décembre 1776

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 66].*

Dimanche 22 Xbre 1776

Ma Diotime, je vous renvoie le paquet precieux que vous m'avez confié. Je ne vous en remercie pas, puisque vous diriez que ce n'est pas la le mot, et vous auriez raison.

Le resultat de cette lecture et de quelqu'autre de ce genre, c'est que Diotime et Socrate sont deux êtres des plus extraordinaires, qui puissent paroître sous la figure humaine. Je ne vous en dis pas d'avantage, étant trop occupé.

Comment va votre santé precieuse; faites le sçavoir à votre ami.

La mienne est bonne, à un mal de tête près. Suite necessaire du fracas d'une journée, et de la seule journée où mon ame etoit prête à se mepriser. Elle l'eût faite si elle ne se fût sentie partie de la votre.

Adieu ma toute chere Diotime.

Lysis sçait-il que j'ai vu ou que je verrois vos lettres? Faites moi dire un mot, afin que je sache que vous avez reçu le paquet precieux.



Lettre 1.77 – 27 décembre 1776

Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß, Kapsel 18 [lettre 67]; une copie autographe (sans date) dans Kapsel 37.

Ce 27 Xbre 1776

Ma chère Diotime, je sens parfaitement le prix de la lettre dont vous avez bien voulu couronner mon jour de naissance. Mon coeur y repond, mais pardonnez que ma plume en est bien mauvais interprête aujourd'hui.

J'avois grandement besoin de quelque marque de votre souvenir gracieux, et même de la visite de Mr. Camper pour charmer le mal moral et physique qui m'obsedoit. J'avois mal passé la nuit. Aucune fleur, rien de riant ne decoroit mon imagination. Tout etoit noir et sombre, et si le soleil a éclairé la terre, ce n'etoit pas pour moi. Je m'enfonçai avec complaisance dans une tristesse profonde, et si vous aviez été avec moi, j'aurais pu demander une permission le lendemain de notre promesse reciproque.

Mr. Camper est parti sans s'être apperçu je crois | de mon etat. Apres son depart j'ai invocqué la philosophie divine. Elle a eu toujours pitié de moi, elle etoit à côté de Jupiter et elle descendit dans mon ame. Tout desordre disparût. Elle ecarta tout ce qui voiloit la sainte image de ma Diotime et me rendit au bonheur.

C'est du sein de ce bonheur, ma Diotime, que je vous rend grâces de vos benedictions. Adieu

Socrate

Je vous prie de me faire dire quand Mr. Camper doit venir chez vous demain. Je me flatte que vous m'attendez demain.

Lysis se portait parfaitement bien ce matin.



Lettre 1.78 – 30 décembre 1776

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 68].*

lundi le 30 Xbre 1776

Ma toute chère Diotime, je ne sçaurois vous dire comment votre lettre vient de m'étonner. Je vous jure par le mariage qui nous unit, que dis je? qui m'unit à vous: par le Dieu que j'ai appelé à temoins dans une de mes lettres pour sanctifier notre liaison par la paix d'Homere, qui sera sans cesse presente à mon esprit, que tout ce que vous me supposez dans votre lettre est absolument faux.

Je n'ai pas le temps, amie unique!, de vous détailler ceci maintenant, comme je le souhaiterois bien, mais croiez moi que j'ai vu Lysis hier chez vous avec le plus grand plaisir et que je souhaite de tout mon coeur, qu'il n'aura pas fait les reflexions outrageantes que vous me détaillez dans votre lettre, et qui paraissent vous donner un ton de froideur et d'indifference, qui me desespère. Quoiqu'il en soit, | je dînerai chez vous aujourd'hui, pourvu que vous me fassiez dire à quelle heure vous serez de retour du petit Loo, et que vous m'accordiez un quart d'heure ce soir pour repondre à votre Lettre.

Adieu ma chère Diotime, mon amie, comptez et sentez que Dieu veut que nous soions unis à jamais, et que sans vous, dans toute la force du terme, la vie seroit à charge à votre Socrate.

Un mot de reponse. Adieu, je suis horriblement affairé.

Lettre 1.79 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 69].*

Lui • 1776

Ma chère Diotime, je baise votre lettre avec respect et je la mouille de mes larmes. Vous sentez ce que je sens, ce qui m'épargne les inutiles efforts de vouloir vous dire ce que je pense.

La scène unique de hier ne s'effacera jamais de ma mémoire, les impressions étoient fortes, et pour moi presque trop fortes. Cette scène étoit toute grecque, et on la croiroit plus possible dans un appartement du vrai Socrate à Athenes que parmi les hommes d'à présent.

J'ai cherché mon Dentan ce matin en vain chez lui. Je l'ai vu hier un moment, si beau, si simple et si vrai, que j'aurois voulu jeter quelques peu de richesses qui enveloppent ou decorent mon âme, pour faire voir à midi, que je lui ressemble.

Adieu, ma toute chère Diotime, je vous verrai cet après-dîné aussi tôt que je le pourrai.

Hemsterhuis

*Lettre 1.80 – Sans date*

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 70].*

Lui • 1776

Chère Diotime, mon amie, je mouille votre billet de mes larmes, je le baise avec transport. Si vos ordres précis ne m'interdisoient absolument de vous voir aujourd'hui, je serois à vos pieds. Et encore je ne sçai si j'aurai la force de vous obeïr.

Lorsque vous m'avez donné la devise du Volcan, couvert de glaces, vous ne sçaviez pas combien parfaitement vous [m']avez rencontré. J'ai l'ame horriblement sensible. Depuis que je sçai penser, j'ai fait par l'art l'impossible pour cacher le volcan, mais en dedans il brûle, il consume, pourquoi n'aneantit-il pas? Si la mort avoit eu la propriété d'aneantir, il y a long temps que je ne serois plus.

Mon ame a reçu une secousse terrible, mais salutaire, puisque je crois entrevoir une medecine sure, s'il plait à Dieu et à vous.

Grands Dieux, quel plaisir si je devrai le bonheur de mon essence eternelle à notre amitié reciproque!

Ah, ma chere Diotime, que ma sensibilité me paroît | paroît sic precieuse, lorsque je sens, lorsque j'adore la pureté, la sainteté, l'éternité de notre amitié reciproque. Je ne fouille plus dans ma conscience. Vous n'êtes plus coupable. C'est moi qui ai tort et vous me pardonnerez. Cette idée vaut infiniment plus que tous les paradis, tous les champs elizées et toutes les felicités des Dieux.

Je cesse d'ecrire, car je craindrois que les secousses trop violentes de mon ame ne se communiquassent de nouveau à mon corps.

Adieu Diotime, à mon Dieu, mon amie, mon ame est attachée à la votre par des liens eternels.

H.

Demain je vous vois surement si ma santé me le permet.



Lettre 1.81 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 71].*

[1776]

Sublime Diotime, il est impossible que je laisse partir Charles sans un acte de devotion, en vous rendant graces de ma journée de hier, et en vous donnant le bon jour.

J'ai passé une nuit délicieuse, et ce matin je me trouve monté par vous, de façon que je jetterois volontiers toutes mes filles par la fenêtre. Pourtant je tâcherai de descendre et d'être homme avec elles, et je ferai bien.

Permettez ma toute chere Diotime, que je vous réitere precisement le premier conseil que j'ai osé vous donner, déjà l'année passée, c'est de brider la sensibilité trop prodigieuse de l'organe moral, non de la diminuer, parce que cela est impossible, non de la cacher, parce qu'elle est trop belle, mais de la tenir pourtant soumise au sceptre d'or de cette ame sublime et souveraine, à qui seule appartient l'empire, et dont le grand devoir est de mener tout à la belle harmonie de l'ensemble. Nous en parlerons un jour.

Adieu ma chere amie, mon ame n'est plus mon ame lorsque je pense à vous.



Lettre 1.82 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 72].*

La première feuille est coupée, 4 lignes rayées.

Le Mylord que j'ai vu hier matin m'a donné un pête que vous reconnoitrez aisement. En voiant mon Samson et Delila de Rubens, il en etoit enthousiasmé et disoit, qu'il ne se rappelloit pas avoir vu une plus belle pièce de sculpture de toute sa vie. |

Notez qu'il avoit demeuré trois ans à Rome et à Naples. Il etoit curieux de voir comment il etoit affecté de cette pièce, lui qui y voioit pourtant fort bien les défauts.

Il a choisi des pierres, le Diomedé, le Mercure de Diarc., le Faune et la Nymphé en amethyst, la tête de Silene de Selencus, le Faune Nicom. et le masque profond de la tête d'Onesas, ce qui n'est pas mal jugé.

Adieu ma chere Diotime, sans vous les arts me degoutent, ce que j'aurois cru impossible il y a quelques années. Lorsque je fais l'enthousiaste avec les autres,

cela ne part plus guere du coeur. C'est du mecanisme. Au moins je crois qu'une chose est prodigieusement belle, si elle me donne encore les fureurs de jadis.

Adieu, jusqu'à tantot, Διοτιμη.

Σωκρατης



Lettre 1.83 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 73].*

Ma chère Diotime, mon amie, je vous envoie cet écrit, très imparfait encore, parceque vous l'avez désirée de moi. Je laisse à votre tact à juger, si un homme qui vous parle sur ce ton de soi même ait pris une resolution ferme de vous etre attaché uniquement, et pour jamais.

Je vous supplie et j'exige, que vous ne fassiez rien sçavoir à ame qui vive de cette piëte, avant que de m'avoir donné vos reflections par écrit, et avant que nous en aions parlé ensemble.

S'il fait beau, et que les affaires me le permettent, je passerai un moment chez vous vers le soir. Si non, je vous attend demain pour sur, avec Lysis.

Vous m'avez rendu vos pierres, mais non l'amour que j'avois autrefois pour ces belles antiquités. Je me rappelle seulement, que c'étois beau jadis. Pourtant, regardez je vous prie l'empreinte qui ferme ce billet, c'est une acquisition de hier au soir. Antique excellent dans son genre.

Adieu ma chere Princesse, mon amie, je vous baise la main avec la plus respectueuse tendresse.

Hemsterhuis



Lettre 1.84 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 75].*

Ce lundi

Ma toute chère Diotime, je vous rend graces des nouvelles de votre santé. J'avois bien besoin de cette consolation, fatigué comme je l'étois du travail le plus insipide, et que je ne veux pas laisser à d'autres. J'ai pourtant pensé une heure encore au Dialogue, qui m'attache à mesure qu'il vous amuse. J'y pense pour n'en pas perdre le fil, mais pour y travailler je ne le puis de toute la semaine, ma tête est indigne de loger des choses grandes. Cette ame qui saute d'étoile en étoile pour s'amuser, est embourbée dans des miseres sur une boule, qui ne vaut pas un sourire de Diotime.

Adieu ma Diotime, je ne vous verrai pas aujourd'hui, mais demain peut-être, sinon à diner, vers le soir, car il faut que je vous voie. Adieu,

Σωκράτης

*Lettre 1.85 – Sans date*

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 76].*

Ma toute chère Diotime, ma soeur, mon amie! Voici votre thresor de retour. Je souhaite qu'il ne retombe jamais dans mes mains, et que longtemps apres mon depart pour la veritable Itaque, il vous serve encore d'amusement, et en partie d'un ressouvenir de l'homme qui vous aimait bien.

J'ai formé un grand dessein Diotime, que vous approuverez sans doute. Au lieu de travailler à une fade philosophie, je vais former sur vos lettres une concordance comme on m'a fait sagement sur la Bible, pour nous guider dans nos querelles, comme l'autre guide les theologiens dans les leurs. |

Ma Diotime, comment vous portez vous? Mais hélas, je m'adresse à un pouce muet Saint Esculape, je vous implore!

Mais faites me dire du moins comment vous vous portez, afin que je me porte comme vous.

Adieu ma Diotime, demain je vous verrai sans doute, si vous n'avez point d'heterogênes.

Adieu charmante Diotime, je ne sçai ce que je vous baise dans ce moment d'extase, mais fiez vous à

votre sage Socrate.



Lettre 1.86 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 77].*

Ma chère Diotime, je n'en puis plus. Mon existence m'est en charge. Je ne suis plus capable de rien. Encore une fois, mais c'est la dernière. Je vous supplie au nom de Dieu, de penser à tête reposée, si par impossible un homme qui vous aime comme je vous aime, auquel vous avez jurée une amitié éternelle, qui vous reconnoit pour l'être le plus sublime qu'il a vu, puisse avoir eu jamais les pensées que vous lui supposez, et qu'outre cela, il puisse avoir l'insolence, ou plus-tôt la demence de vous les dire en face à vous même.

Je jure par mon amitié pour vous et pour Lysis, que je ne puis me rien rappeler de cette affreuse journée, que depuis le moment fatal, que vous m'avez ôtée le droit de m'expliquer. Je sçai seulement que vous avez attachée à mes frases des idées qui jettoient mon ame dans le desespoir, et qui etoient diametralement opposes à celles que je vou|lois exprimer.

Mais supposons encore, que j'eusse exprimé les pensées que vous m'attribuez, dans les termes les plus clairs et de la façon la plus détaillée. Le seul droit qui vous restoit, dans la relation où nous etions ensemble, etoit celui de me plaindre,

de me faire soigner, et de me renvoyer chez moi en sureté, comme un homme qui venoit de perdre le sens commun.

Rappelez vous, je vous supplie avec tranquillité, combien de fois vous m'avez accusée, et je l'avoue à ma honte souvent avec justice, d'avoir attaché un sens contraire à vos paroles, écrites même.

D'ailleurs, ma Diotime, quel homme serai je si vos suppositions étoient vraies? Est ce devant vous que je me justifierois d'un tas de vices que, si je les avois, me feroient hair mon existence et son auteur? Ne suis-je pas en droit d'exiger de cette tendre et pure amie que j'adore, de me croire sur ma simple parole et rien de plus? Non, Diotime, je ne l'ai pas pensé?

Je soumets ces questions à tout juge competent en vraie amitié. |

Ma toute chère Diotime, s'il étoit possible que vous eussiez pu un instant m'ôter votre amitié, mon bien, mon bien le plus précieux! Je vous la redemande, parceque j'y mêt mon supreme bonheur, parceque je m'en sens parfaitement digne, parceque la mienne pourroit vous être de quelqu'utilité.

Je vous la redemande, non par pitié, mais libre, entiere, parfaite, sans restriction, et telle que j'en ai joui jusques ici.

Mais non, ma Diotime ne me l'a pas ôtée. Ma Diotime n'a pu penser un instant que son ami ait supposé des vices à l'ame pure de son amie, et ce qui est pis encore, auroit été le vil fauteur de ces vices. Non, elle ne me l'a pas ôtée. Mon coeur et mes larmes me disent, que je suis heureux encore. Je sçaurai conserver mon bonheur.

Ma toute chere amie, repondez moi deux mots, je vous en prie.

Le Prince a été deux heures chez moi. Il vouloit me prendre demain à Niethuis, mais je ne ferai rien sans vos ordres, absolument rien. Pourtant, si je suis heureux, je ne vois pas pourquoi je ne pourrois avec franchise baiser la main de celle qui fera toujours mon calme et mon trouble.

votre Socrate.

Pensez, je vous prie, à mon grand defaut, sçavoir que mon imagination, trop riche et trop vive, donne souvent un mouvement trop violent au côté sensible de mon organe moral.

Lettre 1.87 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 78].*

Ma Diotime, ma toute chère Diotime, je prie mon Dieu et le vôtre, qu'il veuille que la journée d'avant hier soit l'aurore du vrai bonheur de nous trois.

Il se peut, Diotime, que ce terrible choc ait été nécessaire pour rompre et aneantir dans une fois tous les obstacles qui se trouvoient à l'union de nos ames, et je le crois: je le sens.

Hier Lysis a passé une grande partie de la journée avec moi. Il pourra vous dire comment je l'ai passée. Je l'ai aimé à la vérité jusqu'à ce jour, comme je vous l'ai dit souvent, mais je sens que mon amour pour lui avoit encore pour base le vôtre et votre autorité. A present je l'aime comme je vous aime, et c'est l'expression la plus forte et la plus sacrée que je connoisse en amitié.

Il m'a lue votre lettre, mais | ma toute chère Diotime, croions en un oracle qui ne faillit pas. Une ame vertueuse ne sauroit être attiré vers une ame vicieuse. Or chacun de nous trois se sent soi même. Quelle composition prodigieuse de vices ne supposeroit pas une interpretation de mots, que je ne puis ni avouer, ni contredire, parce que je ne puis me les rappeler, et je ne puis me les rappeler parce que ces terribles moments ont consumés toutes mes facultés afin de me donner le spectre de tranquillité, dont j'avois besoin dans l'occasion.

Ma Diotime, croiez moi: oublions ces mots et ces interpretations, tenons nous en à cet oracle infaillible, soions unis tous trois, veillons sur nos defauts reciproques, achevez votre etonnant ouvrage de cette union. Vous le pouvez maintenant, car je vous jure, que je ne veux pas être plus arraché à Lysis qu'à vous. Ne tâchons pas au insensés à déchirer | les liens eternels par lesquels la nature a lies nos ames. Si nous le voudrions, nous ne le pourrions pas, car le puissant auteur de l'Univers ne souffre pas qu'on enfreigne ces loix inbranlables.

Ma Diotime, ma santé est meilleure et d'autant meilleure, que mon ame prevoit un futur heureux que la mort seule pourra perfectionner. Je vous verrai quand vous le voudrez, mais finissons notre affaire par lettre, afin que notre entrevue soit simple et naturelle. Ne craignez plus des scenes. Je ne les crains

plus. Nous sommes à trois, et deux auront toujours un juge souverain et sans appel.

Ma Diotime, ma chère Diotime, que le Dieu tout present, qui nous voit et nous ecoute, vous benisse, benisse notre union, et favorise à jamais nos efforts reunis pour devenir meilleurs.

L'âme de Socrate embrasse la vôtre, ma Diotime, et ne la quittera pas. Adieu.

Je vous supplie de me faire dire par le porteur comment est votre santé, car mon vrai bonheur y tient inseparablement.



Lettre 1.88 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 79].*

Ce lundi matin

Ma toute chère Diotime. Hier en revenant chez moi, j'étois sombre et triste à l'excès. Le present et futur etoit noirs et le passé même en avoit la teinte. C'est un etat horrible. S'il y avoit eu un autre Univers, j'aurois quitté celui ci s'il n'eût été decoré par la Sainte Diotime.

Ma Diotime, si par malheur vous avez quelqu'experience de cet etat, je vous supplie de m'en indicquer la cause. Elle ne se trouve pas dans le physique, ce seroit humiliant pour un disciple de Socrate; mais comment ce crêpe universel qui couvre tout de son ombre pourroit-il se trouver dans le moral? C'est impossible.

Je crois que la negligence d'assujettir continuellement toutes les facultés de l'ame à l'exercice et à l'activité en detruit l'harmonie et l'ensemble. Lorsque pendant quelque temps on ne s'est servi de ces facultés que de chacune à part, | leur accord se rompt, et l'ame ne se retrouve plus dans elle même que par pièces et par morceaux. Elle n'est plus grande, elle n'est plus forte, et ses rapports sont relachés. Quelle que puisse être la cause de ce phenomene hideux, je me suis proposé de la chercher et de la trouver avec son antidote.

Pour me distraire un peu j'avois commencé à vous écrire un grandissime épître sur la nature du mouvement, mais parvenu à la moitié, j'ai senti que c'étoit empiéter sur la physique, que je vous dois.

J'ai bien reçu la boîte noire ainsi que la pierre de l'Amour masqué, dont je ne me ressouvenai plus. Elle est assez jolie, et je vous la rapporterai pour la mettre avec nos pierres.

Je n'aurai pas le bonheur de vous voir aujourd'hui, mais je vous supplie, ma chère amie, de me faire | lire comment vous vous portez.

Je vous envoie deux échantillons de linge non lavés; si vous voulez que j'écrive, ordonnez.

Adieu Aphrodite Uranie, je vous baise les pieds avec devotion et contrition de coeur

votre Socrate |

Couvert: Pour Son Altesse Madame la Princesse de Gallitzin



Lettre 1.89 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 80].*

Ma chère Diotime, je vien de faire une longue promenade, et de sentir vivement, qu'un chemin au bout duquel se trouve Diotime, est plus court et plus commode que ceux par où j'ai passé aujourd'hui.

J'ai été à Niethuis. J'y ai passé agreablement une heure et demie avec Mr. et Mad. De Haan. J'ai fait ma reverence à la jeune accouchée et à son enfant. Elle se porte à merveille et m'a chargé de ses respects pour vous. Ensuite j'ai inspecté vos jardins, et j'ai trouvé qu'il est bien temps d'y faire travailler, sur tout dans celui, qui est au nord, où vous voulez mettre vos legumes. A cette fin je me suis rendu chez Van Heiningen le jardinier, et je lui ai dit de se rendre chez vous

apres demain mercredi à dix heures, pour prendre vos ordres, dans l'esperance que cela aura votre approbation. |

Aller chez Van Heiningen et ne pas saluer Pleuntje auroit été peu digne d'un homme qui aime le beau, mais à quelque distance de sa maison je la vois de loin à la porte avec deux de ses soeurs. Elles me regardent, sans que je vois cette allegresse qui accompagnoit leur maintien lorsque jadis j'arrivois dans la suite de Diotime. Je m'approche et je les trouve baignées de larmes. Pleuntje me prie d'entrer. J'entre et je vois tout en pleurs. Tous ces enfants venoient de perdre leur père. Il est mort subitement avant hier. C'etoit une scène fort touchante. Pourtant au milieu de ces pleurs j'ai fait luire pour un instant une espèce de ris sur la plus part des visages, en les assurant que leur princesse seroit bien sensible à leur perte. C'etoit une etincelle au milieu de la nuit la plus noire. Comme je voiois dans la mère quelque desespoir mêlé avec la tristesse, je pris l'oncle à part, et je me fis informer de l'état de leurs affaires, qui n'étoient | pas si mauvaises que je le croiois; je lui donnois des conseils dont il avoit besoin, et en partant, j'eû la satisfaction d'avoir donné de la force et de la lumiere à une ame simple, rustique et honnête, qui manque de toutes les deux.

La tristesse même, lorsqu'on la voit nue et sans enveloppe dans une famille de gens pauvres mais honnêtes et bien nés, a des charmes, qu'on ne lui voit pas chez les gens du monde. Elle y porte aussi l'empreinte du fard de la Société artificielle.

J'ai vu encore que la tristesse toute nue augmente la beauté des personnes veritablement belles, independamment de l'interet et du respect que le malheur inspire aux ames sensibles.

Devant tout autre que Diotime je devrois paroître honteux sans doute, d'avoir été sensible au sort d'une famille de paisans.

Adieu ma Deesse Diotime, comblez votre Socrate de vos graces et de vos benedictions.

en verité fait à la hate.

Lettre 1.90 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 81].*

Sur la physionomique de Lavater

Ma toute chere Diotime, mon amie, j'avois attendu l'Abbé à cinq heures tout seul, mais Pilate vient de m'écrire, qu'il dine chez ce grand philosofe Mr. York, avec cet autre grand philosofe Mr. de Pinto, et que ce dernier a prié l'Abbé Raynald de le conduire chez moi vers les sept heures.

D'ailleurs, j'ai appris que l'Abbé reste ici plusieurs jours, et qu'il est venu pour chercher de la lumiere, ainsi j'aurai peu de peine à le mêner mercredi chez ma rayonnante Diotime.

Le soir du mercredi Saturne vous attend, pourvu que vous attendiez Socrate pour demain.

Avant diner Errata est venu chez moi la larme à l'oeuil de tendresse, et une lettre de Lavater à la main. En general cette lettre etoit incomprehensible pour toute tête mortelle, mais en particulier, je n'ai que trop compris ce qui m'y regarde. Il a vu entre autres des vignettes de ma façon qui lui plaisent, et il veut que j'en fasse pour toute la nouvelle edition | qui se prepare ici de ses divins ouvrages, parcequ'il veut dit-il, que tout y soit de main de maître. Il me propose pour prix de mes travaux un exemplaire de ses merveilles. S'il sçavoit l'emploi que je ferois de ses merveilles, je m'asseure qu'il ne me feroit pas cette proposition.

Je plains la pauvre Errata de s'être engagée avec un fol à lier, duquel elle sera la dupe à la fin. J'ai tâché tout doucement à lui faire comprendre cette importante verité, et j'ai ajouté, que tout ce que je pourrois faire dans ceci, seroit de prendre par souscription un exemplaire pour moi, et une trentaine pour ma Diotime. Si j'ai trop dit vous pourrez me corriger encore.

Je vous baise les pieds, chère amie, de ce que vous voulez vous associer à mes travaux filosofiques. Cette idée m'enchant. Nous apprendrons à un siecle qui n'est pas le nôtre, qu'il y a des trous dans la nature à travers desquels on peut voir, si on le veut, le palais du Dieu supreme, et les vastes plaines de l'éternité et du bonheur. |

Adieu mon aimable Diotime, si la Venus celeste, si Minerve, si le Graces aiment à paraître parmi les hommes, qu'elles veillent avec soin sur la santé de mon amie! C'est le vœu ardent de Socrate le vôtre.

Qu'est-ce que je vous ai fait pour m'envoyer l'adresse de *Χλωη*?



Lettre 1.91 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 82].*

Ma toute chère Diotime. Hier je comptai faire ma promenade, mais en m'essayant dans mon jardin je me trouvois à peine la force d'en faire le tour. Aujourd'hui je ne l'essaierai pas, car ma nuit n'a pas été meilleure que les précédentes. Je n'ai plus que la tête un peu bonne quelques fois. Il est heureux qu'on peut prouver que les souffrances de quelque nature qu'elles pussent être, ne sauraient être éternelles, et que le bonheur le peut.

Helas ma Diotime, voici encore une lettre de Lysis. Elle m'a faite extrêmement de la peine; elle ajoute au maux que j'endure, mais à mesure que ces maux se compliquent, le presentiment d'un prochain changement salutaire prend de la vivacité.

Au nom de Dieu, Diotime, écrivez moi un mot au moins, pour que je ne tombe pas dans l'extravagante idée, que tout le passé n'a été qu'un rêve.

Si vous écrivez à Lysis, j'y ajouterai un mot, mais il me semble qu'il seroit superflu de lui écrire. |

Je n'aurois pas cru que fait comme je le suis aujourd'hui, j'aurois été susceptible de saisir un ridicule dans une chose qui ne l'étoit pas dans le fond. Mais tantôt je reçois la visite de ma gouvernante, elle m'ennuie comme toujours, mais dans le moment où je m'y attendai le moins, elle se mit à brailler comme un veau. Je ne concevai pas ce que cela put être, et avec bien de la peine elle m'avoua que c'étoit son inquietude sur mon état. A la fin je suis parvenu à la consoler et m'en débarasser le mieux que possible.

Adieu ma toute chere Diotime, embrassez tendrement vos chers enfants pour moi, et pensez que lorsque nous sommes dans l'amertume, c'est alors que la sainte amitié qui nous unit pour tous les siècles doit surtout faire paroître et sentir son energie. Adieu mon amie, benissez votre Σωκρατης et il sera heureux.

J'espere bien de vous voir demain si mes forces reviennent un peu.



Lettre 1.92 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 83].*

J'ai revu votre lettre, ecrite avec le suc de ces cerises. Je voudrois que j'en eusse un peu, car je suis persuadé qu'une couche mince de ce suc bien maniée et mêlée représenteroit au parfait la vraye fonte verte ou le bronze de Corinthe.



Lettre 1.93 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 85].*

dimanche matin

Ma toute chere Diotime, faites moi sçavoir votre etat au juste.

La soirée d'hier s'est bien passée. Le Prince etoit bien, ainsi que Mr. Tavel, mais les talents de Lysis pour changer des huitres en essence humaine marchent en ecrivisse. Au quatrieme il a crié miserecorde.

Je ne viendrai pas aujourd'hui, à moins que vous ne me fassiez venir vers le soir. Demain je viendrai l'apres diner, puisque mes amusements à la Cour dureront tard.

Gardez les papiers jusqu'à ce que je vienne les reprendre, au plustôt je n'en ai pas besoin. Peut-être y travaillerai je aujourd'hui. J'ai voulu commençé la

contemplation du moral par l'amour, puisque c'est là que son ressort est le plus tendu. Je verrai si cela va, si non je prendrai une | autre route.

A propos, je vous ai laissé l'aune de métaphysique à 18 sôls. Vous n'avez rien contre je pense, car chacun doit savoir ce qu'il dépense en cervelle, mais l'autre jour j'ai livré un aune où se trouve Achille, il m'en faut 22 sôls. Et une fois pour toutes, à chaque héros grec, il me faut 4 sôls de plus. Les héros grecs dans un Traité de Philosophie y font à mon avis le même effet que les raisins dans un pankook. Oseriez vous être d'un avis contraire?

Adieu ma chère Diotime, que les Dieux vous accordent de la sagesse, non que je dise que vous en manquez, ma chère, les Dieux m'en préservent, mais puisqu'il est bon pourtant d'en avoir.

Φιλτατη Διοτιμα χαιρειν.



Lettre 1.94 – Sans date ³¹

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 86].*

Chère Diotime, je me trouve avec l'Abbé, Pinto et Maclean. L'Abbé part jeudi, demain il dine en France. Mercredi chez le Juif. Peut-être nous viendrons ensemble mercredi matin si cela vous agrée; si non il reviendra apparemment à la Haye. A la troisième minute nous fumes liés.

Diderot se porte parfaitement, et vit très content et heureux, autant que cela est possible, s'entend.

Pour vous dire un mot entre nous de l'abbé. Minuit praesentia famam. Vous entendez ce latin. D'ailleurs je le crois bon athée, pourtant je ne l'asseure pas, car je ne l'ai pas eu seul encore.

Lysis a passé un moment chez moi, mais il n'a pas vu l'abbé.

31 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 39, p. 134: été 1777.

Adieu, ma toute chere Diotime, je rougirois ce soir si je disois mon amie, car sachez que mon prêtre ne m'adresse aucun mot sans m'appeller son cher ami. Adieu mon epouse, jusqu'à demain.

Socrate



*Lettre 1.95 – Sans date*¹

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 87].*

Ma toute chère Diotime, voici votre coffre avec la clef. Je n'aurai pas le bonheur de vous voir aujourd'hui, etant trop occupé. Je ne sçaurois meme ecrire à qui que ce soit à moins qu'il me reste un moment pour ecrire au Comte Callenberg, ce qu'on peut faire tous les jours.

Je souhaite, ma Diotime, que vous jouiriez ce jour ci d'une solitude parfaite. Ne vous promenez pas trop pendant ce vent de nord qui est penetrant et mauvais.

Hier j'ai pris des poudres qui ne m'ont pas garantis de la toux.

Dans le moment je vien de recevoir un present de mon cher Mitri, qui m'est precieux. Je vous supplie de l'embrasser de ma part et de lui peindre ma reconnaissance et ma joie de ce qu'il veut bien se ressouvenir de moi. Oh le charmant enfant. Je ne vous ai pas dit combien vos | deux enfants ont fait l'admiration du sage Furstenberg; il m'a dit que cela ne se voiait nulle part. Je fus bien aise qu'ils furent si parfaitement bien lors qu'il les examinait, mais ce que j'ai remarqué encore avec plus de plaisir, c'est qu'il depend deja de leur volonté de bien faire.

Adieu, ma toute chère Diotime, jusqu'à demain. Adieu.

Σ.



Lettre 1.96 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 88].*

Ma toute chère Diotime, hier en arrivant chez moi j'avois compté de travailler quelques heures encore, mais je fis tellement fatigué et à rien, que je me suis couché d'abord. A mon reveil je ne vaux guerre mieux, pourtant j'ai beaucoup à faire. Je reste chez moi toute la journée. J'écrirai une large lettre à Camper, et demain je me flatte de diner avec Diotime à Niethuis, si elle veut me le permettre. Adieu mon epouse.

Etre rien et l'ignorer n'est pas un mal, mais être rien avec la conscience de son neant est affreux. Adieu mon amie, *εγγρασώ*.

Σωκρατικός

*Lettre 1.97 – Sans date*

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 89].*

Ma toute chere Diotime, que je vous plains! Vous vous etiez flattée d'être invitée à la Cour, et on vous oublie.

Comment passer une journée entiere toute seule!

Enfin, il faut faire comme je fais moi, supporter le mal avec resignation et avec patience.

J'ai commencé une des lettres pressantes, Dieu veuille que je l'achève avec celles qui doivent suivre, et me tourmentent à l'envi.

Je vous jure, ma Diotime, que je suis enchanté encore de votre symposium. Je vous envoie ici ce que j'avois commencé, et que vous pourriez confronter avec Racine.

Il faut que je vous dise encore, | que le portier de la Vielle Cour est mourant, et que cette place pourroit convenir à mon Crauze.

Vous ferez de cet avis tout ce que bon vous semble. Si je pouvois avoir quelque chose pour sa femme, je crois que cela vaudroit mieux.

Adieu ma chère Diotime, pensez un peu à l'affaire du MSS pour la santé de votre ame, mais pas trop, afin que cela ne fasse aucune alteration à celle de votre corps.

Adieu ma chere Diotime, je vous embrasse.

Σωκράτης



Lettre 1.98 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 90].*

Ma toute chère Diotime. A vous dire vrai je ne me porte pas beaucoup mieux que hier, quoique j'ai dormi trois heures ce matin. Il me seroit impossible de venir à Niethuis, que je regarde pourtant comme ma meilleure medecine. A mesure que ma toux continue, la fièvre se renforce par la fatigue et cela me rend un peu faible.

Hier j'ai mal fait de ne pas ecrire comme vous voiez. Ce soir je le ferai pour seur.

Adieu ma toute chère, que j'aie un mot de votre main aujourd'hui! par pitié. J'ai reçu les Dialogues et j'y travaillerai si ma tête se remonte. Adieu ma Diotime.

Σωκράτης



Lettre 1.99 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 91].*

Ma toute chere Diotime, je vien de passer encore une nuit que je ne veux pas vous decrire; elle m'a fatiguée. Pourtant, si le beau temps continue, j'essaierai la promenade, et vous sçavez que dans ce cas je n'ai qu'une seule direction.

Je n'ai pas ecrit hier à Lijzis, puisque hier au soir je voiois le changement qui se preparoit, le vent est des plus favorable et je compte qu'actuellement il se trouve sans fatigue en Angleterre.

Je compte, ma Diotime, que vous avez appris avec plaisir le genre de la progéniture de la Reine de France.

Adieu ma chère Diotime, voiez à vos pieds avec plaisir votre immuable

Σωκρατης

*Lettre 1.100 – Sans date*

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 92].*

Ma toute chere Diotime, je vous supplie au nom du Dieu de l'amitié de vouloir me faire dire par le porteur ou de m'ecrire comment vous avez passée la nuit et comment vous vous portez, car hier au soir votre santé ne me parût guère bonne. Je compte bien de vous voir ce soir si je le puis, et j'ai pris la ferme resolution de ne pas penser à mon plan de mettre un peu mes petites affaires en ordre avant votre entier retablissement.

Adieu ma toute chere Diotime, benissez moi.

S.



Lettre 1.101 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 93].*

Ma toute chere Diotime, mon mal aux dents et mon rhume ont diminués depuis hier. Je me flatte de passer une journée absolument libre et à moi. Elle sera heureuse à proportion des bonnes nouvelles que j'apprendrai de votre santé. Voici votre montre et quelques pastels et de l'ambre pour fumer. Cela detruit l'humidité de l'air dans la chambre.

Si je reçois des lettres, je vous les enverrai à la Cour.

Adieu ma toute chere Diotime, amusez vous bien et aiez *Χιων* pour consolateur.

Σωκρατης |

Couvert: Pour Son Altesse Madame la Princesse de Gallitzin



Lettre 1.102 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 94].*

uber die Empfindsamen

Ma toute chère Diotime, ma sciatique n'est pas pire que hier, mais j'ai une fluxion aux dents qui m'enfle un peu ma physionomie, et qui m'empêche de sortir aujourd'hui. Je sacrifierai ma journée aux soins que demandent les deux dialogues pour paroître avec decence. Lorsque je pense à votre journée vis à vis de l'Errata mes maux redoublent.

En pensant à elle et aux gens bons et sensibles de nos jours, il me vient une idée dans l'esprit que je n'ose presque pas vous communiquer ma Diotime, tant elle est vilaine. Mais comme elle est vraie, je vais vous la dire, en demandant pardon à la chasteté publique. Les gens bons, tendres, sensibles, pleu|reurs et

pleureuses de nos jours font avec l'organe moral exactement la même chose que ce que les enfants et les gens faibles font avec un autre organe. Ils se br...

Je vous prie de monter celle que vous aurez aujourd'hui sous la main un peu sur la sensibilité, et d'examiner si j'ai tort.

Adieu ma toute chère amie, si votre âme pût abandonner la mienne l'Univers tomberoit en ruine, et l'absurde deviendroit possibilité, car il y auroit alors deux âmes essentiellement malheureuses, ce qui ne se peut.

Adieu chère Diotime, que j'aie aujourd'hui un mot de votre main.

Σωκράτης |

Couvert: Pour Son Altesse Madame la Princesse de Gallitzin



Lettre 1.103 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 95].*

Ma chère Diotime. Le nom du domestique de Mr. Horst est Christiaan Liedken von Thurn, ou plus tôt voici son nom de sa propre main.

Ma santé est comme la vôtre, ma chère Diotime, elle est très occupée.

J'ai compris que le Prince aura la bonté de me prendre à sa suite aujourd'hui.

Adieu mon amie, faites que je ne me flatte pas en vain d'un samedi heureux.



*Lettre 1.104 – Sans date*¹

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 96].*

Ma chère Diotime, je me porte assez bien quoique j'ignore comment vous vous portez.

Je prend actuellement du thé, en lisant le livre VIII de la Morale d'Aristote à Nicomaque, qui traite de l'amitié. Si jamais j'ai le loisir et la verve qu'il faut pour traduire Aristote, vous aurez cet admirable ouvrage. Vous doutez je crois qu'on puisse écrire sèchement, didactiquement, et bien sur l'amitié, et c'est pourtant qu'Aristote a fait, mais on voit à travers de sa sèche exactitude, que le philosophe a finement et vivement senti.

J'ai parlé ce matin à Mr. Tavel, qui m'a chargé de sa devotion pour vous. Il m'a demandé si vous n'aviez pas été indignée du nombre de ses chicanes, et il me l'a demandé d'un ton qui me fit comprendre, qu'il attaché quelque prix | à ses critiques. Je lui ai répondu, que vous n'aviez pas été indignée, et que je croiois que vous profiterez de quelques une de vos reflexions, mais qu'il y en avoit d'autres sur lesquelles vous n'étiez pas d'accord avec lui. Il se flatte de vous voir dans peu.

J'ai eu chez moi les deux Fagels avec Gervinus. Ils partent demain tout de bon pour Leide. Je n'ai jamais mieux senti, que Heintje ressemble à son pere qu'aujourd'hui.

Adieu ma toute chere Diotime, je vous baise la belle main avec ...

N'avez vous pas des nouvelles du Prince? Mais hélas! Vous ne repondez pas.

Demain j'ai tant à faire, que je ne sçai ce que je ferai, mais du moins je me flatte de vous voir comme je me flatte de prendre de la nourriture. Adieu.

Si je vien demain, ce ne sera que vers le soir. |

Couvert: Pour Son Altesse Madame la Princesse de Gallitzin

Lettre 1.105 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 97].*

Ma toute chere Diotime, je viendrai chez vous le plus-tôt qu'il me sera possible. J'ai beaucoup d'occupations aujourd'hui.

D'ailleurs, Mad. Charles me fit dire hier qu'elle desirait me voir pour la premiere fois depuis la mort du Comte. Je ne pouvois pas à cause de notre fête chez le Receveur, je lui ai fait dire que je viendrai aujourd'hui. Je ne sçai pas trop comment arranger tout cela, mais je sçai que je viendrai chez vous.

À propos de la fête, je ne me souviens pas de m'avoir jamais plus amusé à des grands diners que hier. Nous avons été à peu près 4 heures et demie à table et je n'ai pas eu un seul moment d'ennui. Je fus etonné de me retrouver un talent que je possedois autrefois grandement, quoique je l'aie peu exercé, sçavoir celui de pouvoir boire. Personne n'a bu plus que moi, et de retour chez moi, j'ai fait mais affaires sans la moindre incommodité, quoique j'en avois mené chez eux, dont l'état n'étoit pas tout à fait si bien en ordre. Quel beau talent que celui d'un tonneau! Pourtant l'homme yvre est un objet tres digne des contemplations du philosofe.

Adieu ma toute chère Diotime, je vous embrasse, je vous adore, adieu.

Σωκρατης |

Couvert: Pour Son Altesse Madame la Princesse de Gallitzin

*Lettre 1.106 – Sans date*

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 98].*

Ma très chere Diotime, je vous renvoie vos papiers avec reconnaissance. Je vous remercie de la soirée de hier, et j'espère que vous aurez bien passée la nuit.

Pour ce qui est de ma santé, mon bras est à l'ordinaire, il est fol. Moi je suis inerte au possible aujourd'hui, pourtant je vais travailler au Dialogue pour me reveiller et me relever, ce qu'il fait quelque fois merveilleusement bien.

Demain je vous verrai chez vous je ne sçai à quelle heure. Si je vien le matin ce sera pour dessiner Niethuis, et non pour vous empêcher de remplir vos devoirs domestiques.

J'ai pensé encore et beaucoup même à Mimi. Supposons même qu'elle ne soit pas guerie de ses fraieurs jusqu'ici, je vous conseillerois de lui parler tout d'abord, et d'egaier même vos discours en tant que la nature | de la chose pourra le permettre, et de ne pas paroître y attacher beaucoup d'importance. Elle est trop jeune pour se guerir elle même. D'ailleurs un travail de cette nature, durant trop longtemps à son age, pourroit nuire à son physique.

Si je considere encore le nombre et l'espèce d'idées qu'elle a, et que pendant ce travail elle doit les composer prodigieusement, j'avoue que parmi ces compositions il n'y en aura point de noires proprement dit, mais il peut y en avoir d'absurdes qui s'impriment trop et qui figureroient dans son imagination comme des prejugués.

Si elle avoit quatre ans de plus, je raisonnerois autrement, puisque alors je suppose qu'elle aura avalé à longs traits notre Theorie sur l'immatériel, et alors elle sentira avec beaucoup plus d'evidence que Robert etoit autre chose que la figure qui lui a parlé, qu'à cette heure elle ne voit que la figure qui lui a parlé, ne lui parle plus. |

Après diné

Pendant le diné vous m'avez fait lire le Memoire de Mr. Sulzer sur l'apperception, qui se trouva sur ma table. Voici toutes les reflexions qu'elle m'a fait naitre jusqu'ici.

- 1°. qu'il y avoit bien du temps que je ne l'avois lu.
- 2°. que la psychologie est encore dans l'enfance, et qu'on n'a pas pensé à en faire une science jusqu'ici.
- 3°. que notre bon vieu Socrate en sçavoit un peu plus que notre academicien.
- 4°. que vous et moi, nous pouvons nous mettre sur les rangs comme psychologistes, et que nous pourrions dire notre petit avis publiquement la

dessus, sans rougir et sans craindre que les grands maitres du temps eussent trop bonne grace à nous siffler.

et 5°. que la vraie ontologie (au science des essences en general) est à la psychologie comme la geometrie est à la physique, et que cette ontologie a exactement la même evidence (pour ne rien dire | de plus fort) que la belle geometrie, et enfin, que les mains me demangent pour ecrire une ontologie appliquée à la psychologie, aussi claire que la science la plus elementaire et pour montrer que la vraie ontologie est aussi parfaitement evidente que la geometrie d'Euclide, et la vraie psychologie aussi parfaitement evidente que la physique d'Archimede, de Kepler, de Huygens, et de Neuton.

Adieu ma chere Diotime, je crains qu'en continuant je n'arrivasse à la diathetique, où vous et moi nous ne sçavons pas grand chose, ou rien plus tôt, car il faut être vrai. Adieu, je vous baise la belle main avec toute l'ardeur que cet acte puisse inspirer.

Σωκράτης Σοφοτάτος

Il n'y a point de nouvelles ulterieures.



*Lettre 1.107 – Sans date*³²

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 99].*

Ma toute chère Diotime. Votre jugement sur la Traité d'Aristote *περι κοσμου* est tel que je l'avois attendu. Il est glorieux pour feu mon père et pour tout son ecole. Ce traité est absolument indigne de l'homme prodigieux auquel on a la sottise de l'attribuer. Lorsque vous l'aurez lu dans le grèc, vous le sentirez bien mieux encore. Il y a eu autrefois un traité sous ce titre d'Aristote. Il se peut que les premiers paragraphes sont de lui, mais le reste est d'un esprit aussi mince que

32 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 60, p. 164-165: environ avril 1779.

celui du philosophe étoit immense. Jugez du tact de Mr. Batteux par le jugement que vous portez sur la traduction seulement.

Il y a quelqu'un (c'est Furstenberg), qui m'avoit dit que l'Homme et ses rapports avoit fait naitre quelques ecrits en Allemagne, entre autres celui que je vous envoie Essai sur l'Univers. Je vous supplie de le lire. Je ne | dirai rien sur son rapport avec notre systeme, ni sur la valeur de celui de Mr. {Hoissman}. Vous en jugerez mieux vous même, mais vous y trouverez un style singulier, des expressions tres energiques, et quelque tableau digne de Milton. L'auteur a du genie, de la verve, de l'erudition, et vous jugerez du reste.

Aimable et divine Diotime, je ne suis pas seur si je vien diner chez vous. Camper arrive ce soir. Il y a six semaines que je n'ai été chez Charles. Pendant le sejour de Camper je n'y irai pas sans doute. J'avois destiné ce jour ci pour Sorgvliet, pourtant je vous verrai aujourd'hui à coup suer, car j'ai besoin de vous: je le sens vivement, je crois que c'est pour conserver la continuité à mon existence. Adieu ma chere Diotime, pensez à votre

Socratique Διοκλής

Si je ne suis pas chez vous avant 2½, je ne viendrai pas diner.
εξερωσῶ



Lettre 1.108 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 100].*

Ma Diotime. Les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire hier m'ont causées une surprise dont j'ai bien de la peine à revenir. Elles ressemblent pas à la lame d'Achille qui blesse et guerit. Je le sens.

Mais venons à mes billets qui ont parus être obscures. Dans le 1° j'ai dit si je ne me trompe pas, que si la grande Diotime changea à mon egard, cela pourroit deriver de mes défauts, et qu'il n'y auroit que moi de malheureux, mais si cette ame changea dans le fond, que je desirerois l'aneantissement.

Je dis avec franchise et verité, que depuis un certain temps il m'a paru vrai (à moins que je ne sois obsédé de la plus étrange et la plus malheureuse manie) que Diotime étoit horriblement changée à mon egard. Combien de fois n'ai je vu la gaieté, le contentement s'enfuir à mon aspect et remplacée par le degout et l'ennui! Combien de fois n'ai je entendu critiquer amèrement mes defauts vrais ou apparants: ces defauts même que j'aimai tant à reveler à la seule Diotime, comme à une divinité delaquelle j'implorai du secours. Combien de fois n'ai je eu le malheur d'être appellé grand genie, mais d'apprendre cent fois qu'ordinairement les grands genies manquent de candour, de franchise, | de droiture et des vertus qui constituent l'homme de bien. Je l'ai senti, cruellement senti, et naturellement j'ai soupçonné que des cruels envieux m'avoient denigré aupres de Ma Diotime. Je l'ai tellement senti, que j'ai passé par la honte de m'en plaindre. Diotime m'a assuré que j'étois le seul malheureux qui se trompoit toujours, j'ai cru Diotime, mais les meme phenomenes me firent chercher d'autres causes. Je sçavois Diotime d'une vivacité extreme et sujetti à la colere. Je sçai que l'idée d'un objet contre lequel la colere s'allume, repand son triste ton sur toutes les idées voisines. J'ai cru que par malheur je partageai souvent innocent dans des vivacités que d'autres venoient de meriter.

Permettez ma chere Diotime, mon amie, que je fasse ici une reflexion. Lorsqu'on a quelque mecontentement ou quelque chagrin, ce chagrin ou ce mecontentement n'est attaché par sa nature qu'à une seule ou peu d'idées, mais ces idées empoisonnent les autres, et dans les têtes les mieux faites ce poison se repand avec le plus d'energie et de velocité. Je crois Diotime, que vous et moi nous ne reflexissons pas assez sur cet effet. Vous êtes juste, par consequent | juste dans la colere par rapport à l'objet primitif qui la cause, mais l'injustice parait par rapport aux objets voisins du primitif. C'est ainsi que plusieurs de nos passions repandent la couleur ou le ton de la maitresse idée sur toutes les autres.

Voila la vraie explication de ce passage, et si l'ame de Diotime ou ses modifications sont sujettis ou susceptibles de changement, il viendra de ce côté.

Dans le second billet j'ai parlé d'ecorce. Diotime m'a dit, il y a quelques semaines, apres qu'elle avoit passée plusieurs jours dans un etat de tristesse et de melancholie, qu'elle avoit eu un chagrin fort vif, dont elle me dirait un jour la cause. Toutes ses affections cachées qui ôtent la gaieté et la serénité apparente, je

les ai appellées ecorces, et j'ai souvent de ces ecorces qui nuisent à mes amis et à moi comme vous me l'avez dite souvent avec beaucoup de justice.

Pour ce qui regarde le mot malheur, je supplie Diotime de vouloir relire le billet, car je declare sur mon honneur que je ne conçois pas qu'il est aucunement susceptible d'un sens caché.

Pour ce qui regarde mon assiette en ecrivant ces deux billet, je declare devant l'Être Supreme, que je n'ai eu aucune rancune dans le coeur et que mon ame n'a respiré que paix et l'amitié pour Diotime qui m'est si chère.

Ce que Diotime entend par amitié gratuite, je ne le comprend pas, ce seroit un mot bien absurde dans ma philosophie, puisque la chose qu'il designeroit y est totalement impossible. Il y eut un temps que Diotime avoit des idées plus elevées de mon amitié: or mon amitié n'est pas changé, c'est ce que je dois sçavoir mieux que personne.

Je suis mortifié Diotime, de ce que je suis innocenment la cause de ce que vous avez renvoié votre monde. Plût à Dieu que je pusse les remplacer à votre contentement. Je viendrai diner chez vous, puisque vous voulez bien me le permettre. Je n'aurai jamais fait meilleure chère si je trouve dans Diotime propice la feu des seules peines morales que j'ai.

Adieu ma Diotime, dans mes deux billets mon ame a dit exactement ce qu'elle sent pour vous. Elle ne peut pas sentir d'avantage, ni s'exprimer avec plus de verité. Adieu.



Lettre 1.109 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 101].*

Ma chère amie, j'ai lu et relu votre lettre, je n'y repondrai pas. Il y a des passages que je ne veux rappeler, ni à votre memoire, ni à la mienne. Je sçai à quoi les attribuer, et cela suffit à la vraie amitié, qui pèse par tout son poids sur l'interieur, sur le centre de l'ami, et pour laquelle les ecorces journalieres, dont

les circonstances de ce monde ont le malheureux droit de couvrir quelque fois la plus belle ame, ne sont presque, pas même perceptibles.

Ma Diotime, que ces pierres gravées ne vous pesent plus un poil de vos cheveux me {valent} toutes les pierres precieuses du monde entier; et lorsque mon imagination se noircit, et mêt en deuil toutes mes idées, le seul aspect de la moindre chose que je tiens de vos bontés repand dans toute cette imagination les couleurs de l'Iris; la lumiere: la joie et le bonheur, et si mon chien me mordroit, je sourirais à sa rage.

Ma toute chère Diotime, gardez quelques objets de cette nature | en reserve; croiez moi, ce sont les seuls antidotes sûres contre les malheurs ou les incommodités de cette vie. Vous en avez de Lysis, vous en avez de Socrate, si vous les aimez comme ils vous aiment, il n'y a plus de malheur pour vous. Sur tout, chère amie, pensez à l'Homere de Dialos, et ne sanctifiez plus vos lettres que par sa tête sacrée.

Adieu ma Diotime, mon ame se dissout à l'idée des perfections qu'elle adore dans son amie.

Socrate

P.S. Il y a quelque temps que vous m'avez dit que vous vouliez f2100, je vous ai pris de me le dire quatre semaines avant que vous en auriez besoin, parce que je ne puis pas emprunter. Tenez votre parole, ma Diotime, en reponse de celle ci et n'en parlons plus. Si vous aviez de l'argent ou autre chose à mon gré, je ne crois pas meme que je prendrais la peine de vous le demander, je le volerois et vous me pardonneriez et cela en quadrupleroit la valeur. Jugez si je vous baise les pieds avec ardeur. | Demain je vous verrai, ne fût ce que pour un moment, car j'en ai besoin. Adieu mon amie. J'ai dit à Lysis qu'en cas qu'il reçut des nouvelles peu favorables de Galatin, il n'en dise rien au Prince, pour avoir le temps de mettre quelqu'autre chose sur le tapis.

Lettre 1.110 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 102].*

Socrate à sa chere Diotime

Salut.

Vous voiez avec quelle sainteté je vous tien ma promesse. Faites que je ne m'en glorifie pas dans la suite, en faisant servir cet acte d'exemple à celle que les Dieux ont constitué mon modèle.

ΕΥΤΥΧΕΙ



Lettre 1.111 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 103].*

Ma toute chère Diotime! Apres vous avoir rendu des graces très humbles du bel ambre que vous m'avez envoié, et où je vois ma Diotime par la raison je crois, que je vois ma diotima par tout, je dois vous dire que j'ai relu votre lettre avec attention. J'ai palpé, j'ai scruté, j'ai examiné sans avoir pu venir à bout de sçavoir, si vous aviez mis crestomathia ou crestomatique. Quoiqu'il en soit, le second n'est que l'adjectif du premier, et en voici la source, dont vous sçavez faire l'usage qu'il faut. *Χρηστος* utile, bon, *μανθανειν* apprendre, et comprendre; de la vient *Χρηστομαθια*, ce qui veut dire par consequent « proprement », doctrine utile: leçon utile.

Je n'ai pas été encore chez le Comte Charles. Jeudi Pallardij part pour son gouvernement. Je voudrois bien le voir encore, mais asseurement je n'irai pas demain à Sorgvliet, si cela m'empêcheroit l'indefinissable plaisir de me trouver à vos pieds.

Adieu ma chère Diotime, je vous quitte pour le Dialogue, qui touche à sa fin, mais cette fin me repugne puisque pour le moment je ne me sens pas de verve.



Lettre 1.112 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 104].*

Ma toute chère Diotime, le superbe vase que j'ai reçu hier de vos bontés, et au tout me peut, ma Diotime, paraît avoir fait quelque effet sur ma santé, car elle est meilleure depuis ce temps sans qu. qu.

Hier je fus chez Mr. Tavel, qui ne souffroit pas. Il me dit que le Comte Charles avoit parlé fort tendrement de moi. Par conséquent: j'y ai été, ce qui faisait grand plaisir. Il a été saigné hier. Il est d'une faiblesse extreme, mais parfaitement present. Il ne s'est plaint à moi que de sa tête, non de douleur, mais d'un brouillard qui s'y forme.

Ma chère Diotime, je me flatte de diner avec vous s'il m'est possible, mais je viendrai sûrement faire quelque sacrifices à la sciatique, pour qu'elle vous laisse quelque repos. Adieu ma toute chère épouse, mon ame, embrasse la votre.

Σωκρατης.

Vis à vis de Tavel je me conduit comme un sot.



Lettre 1.113 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 105].*

Ma toute chère Diotime. J'ai passé mieux la nuit que plusieurs autres des précédentes, mais la petite fièvre ne me quitte guère.

Voici autre chose. Ma gouvernante vient me dire, que la castelijnske de la maison du Bois est vieille et très malade. C'est un emploi qui lui conviendrait parfaitement et auquel elle conviendrait tout de même, car il est vrai qu'elle a tous les talents requis pour cela. Et je puis assurer par dessus le marché qu'elle est parfaitement orthodoxe, et très reconnue pour telle par l'église.

Adieu ma toute chère Diotime, demain j'espère de vous voir.

Σωκράτης |

Couvert: Pour S. A. Mad. la Princesse de Gallitzin



Lettre 1.114 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 106].*

Ma toute chère Diotime. Je me suis couché à deux heures et j'ai dormi. L'accès de la toux n'est venu que ce matin et n'a duré que 1½ heures. Tant de bonheur, jugez à quoi je l'attribue!

J'ai pris les cinq pillules de Sanchez avec une bonne dose de Joseph Andrews, et je compte que l'un et l'autre me fera du bien.

Adieu ma toute chère Diotime, demain j'espère de vous voir à Niethuis.

Σωκράτης



Lettre 1.115 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 107].*

morale en stile plaisant

Ma toute chere Diotime, ma santé est à peu près comme hier, et le temps qu'il fait ne nous est pas favorable. Je me flatte que Joseph m'apportera des bonnes nouvelles de votre santé, qui m'intresse plus que la mienne.

Hier j'ai souffert chez moi pendant une heure et demie mon correcteur. Il m'a fait sentir des affections, que j'ai jamais senti si richement. Il venait me friponner encore en face. Je n'ai fait semblant de rien. Mais je vous avoue que de se voir tromper par un homme au dessous du mediocre qu'on a comblé de generosité, de se voir dans l'impossibilité de s'en defaire. Enfin dans la necessité de remettre la punition jusqu'à un temps auquel je ne me soucierai plus de lui et de sa punition, cela fait un amalgame de | sensations curieuses. Tout ce qui me reste à faire c'est de prendre de ravir de rôttir mon fripon en idee, consolation peu solide, et qui (ce qui est bien pis encore) fait quelques fois avoir sa grace à un scelerat qui meriterait tout ce que l'enfer a jamais eu de picquant et de sublime dans le genre des corrections.

Pardonnez ma chere amie que malgré moi quelques gouttes de bile salissent ce billet. Je les efface par les baisers que je vous adresse.

Adieu ma chere Diotime, je crains bien que je ne vous verrai pas aujourd'hui, pourvu que j'ai de bonnes nouvelles de votre santé.

Σωκράτης

*Lettre 1.116 – Sans date*³³

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 108].*

Platon Pinto ironie

Ma toute chere Diotime, je me porte assez bien, mon bras est mieux, mais l'inertie est un mal qui me reste. Lorsque je marche rien ne me paroit manquer, mais assis dans mon fauteuil respectable, il me semble que je sois cloué dessus, et qu'il va s'enfoncer sous le poids enorme de mon vaste corps. C'est alors que je sens être de la raçe des mangeurs de pommes; j'en ai mangé moi aussi et jusqu'à la colique.

Je ne viendrai pas aujourd'hui à Niethuis. Je vais d'abord me mettre au Dentan.

Je crois que je ferai venir Pinto. Je reconnois dans sa penetration et dans son gout exquis un beaume qui me vivifie. C'est le seul homme qui sçait louer dignement et avec une verité charmante. |

De grace, ma chère Diotime, ne lisez pas trop dans la Republicque, non que ce soit un assez bon livre, car Platon avoit de l'esprit aussi, mais depuis lui on a tout pensé, on a tout fait. Vous comprenez cet on j'espère. Vous sçavez qu'il est infiniment rare d'approcher le moins du monde de Platon. Il est bien grand lorsqu'on le voit par dessous. Ce n'est plus la même chose, mais je ne veux plus parler de cela. Vous me feriez modestement rougir. Que n'avez vous la vue perçante du circoncis auteur de l'equilibre dans le commerce! Vous me comprendriez parfaitement. Mais parlons d'autre chose.

Moi je m'en vais MOI copier un petit dialogue que j'ai composé il y a quelque | temps. C'est une miserable bagatelle, qui ne merite asseurement pas d'y jeter les jeux, mais vous devez la lire pourtant, apres vous avoir preparée dans ce divin Platon.

Adieu Diotime, si demain je ne suis pas à 2½ chez vous ce sera une marque certain que je ne pouvois venir.

J'attendrai Charles à trios heures.

Σωκράτης Maître de Πλατων

33 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 48, p. 150-151: 1778?

Lettre 1.117 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 109].*

pl

Ma chère Diotime. Votre migraine me desole. Pour ma vue elle est aussi mauvaise que la vôtre, car je vous jure que je ne sçai presque plus lire ni écrire.

Hier au soir il est tombé un brouillard assez singulier à qui je l'attribue. J'ai honte de ma modestie excessive du matin en voyant la façon dont sans la traiter. C'est la première fois peut-être que MOI et des petites maisons se sont trouvées sur la même feuille et cela encore avec une espèce de relation ensemble. Un jour viendra que votre organe moral, votre intellect, votre imagination se repanderoit de votre billet.

Achez votre Preface, nous la ferons | lire au circoncis, et vous aurez du plaisir.

Adieu ma chère Diotime, si je ne vien pas demain, je viendrai asseurement apres demain car c'est alors que j'aurai les mains un peu libre. Demain ne m'attendez pas ma chère apres deux heure. Adieu ma Diotime.

Σωκρατης ὁ Πλατωνις Διασκαλος

*Lettre 1.118 – Sans date*

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 110].*

Ma très chère Diotime. J'ai courru hier en chaise. Depuis l'aurore jusqu'à la nuit noire j'ai été largement arrosé des benedictions celestes, car j'ai été souvent mouillé jusqu'aux os. Enfin je me sens un peu roué de ma course, quoique assez content de ma journée, aiant fait precisement ce que je m'étois proposé.

Je n'ai pas oublié mes poudres, et nonobstant cela, mon bras ne se porte guère mieux. Mon sage de Warmont m'a consolé en me disant que ce mal ne passeroit

pas et qu'ainsi je n'avois pas besoin de me donner des peines inutiles. Je me console par la reflexion qu'un sage même se peut tromper.

Mon plan d'aujourd'hui est de rester chez moi me reposer, et | commencer à rediger mes dialogues. Pourtant un homme a passé chez moi qui loge à Sorgvliet, et qui a à me parler; si après tout calcul fait je me decide à l'aller voir, j'y passerai une heure, et dans ce cas je remplirai vers le soir le plus cher de mes devoirs.

Tout calcul fait, je trouve que la sensation d'être roué, celle d'un peu de mal au bras, celle d'un peu de mal aux dents, etc. composent un être, moitié sage, et moitié paresseux, qui se determine pour le repôs dont il a besoin.

Ainsi, ma chere Diotime, je crains que je n'aurai pas le bonheur de vous voir aujourd'hui, ce qui n'est pas certain pourtant, car il me semble que mes combats recommencent.

Ce qui est seur, c'est que je ne dînerai pas chez vous, mais qu'en tout cas j'aurai | soin des lettres qui me pourroient arriver pour vous.

En relisant ce billet, je crains ma chère Diotime, que vous prendrez plutôt le composé de mes sensations douloureuses pour ce qui constitue un fol entier que pour ce qui constitue:

un sage /₂ + un paresseux /₂

ainsi je me precipite et me plonge dans la vaste mer de vos facultés pardonnantes, en vous baisant la main, ma Diotime, avec la plus vive tendresse. Adieu

Σωκρατιδιον Σωκρατισκοτατος



Lettre 1.119 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 111].*

Ma toute chère Diotime. Dans l'instant je suis de retour de Sorgvliet, et si je ne me trouvais pas extrêmement occupé de plusieurs affaires du Conseil, je me rendrais seurement chez vous, malgré qu'il fait tard, pour vous baiser mille fois

la main, ma chère amie, de l'interet que vous prenez de mon etat. Il est vrai que mon bras est un peu mal, mais moi je me porte bien et j'ai passé la journée aussi bien que je pourrois le souhaiter dans votre absence. Je vais prendre mes poudres tout d'abord, et demain je compte seurement de diner à Niethuis.

Le Comte etoit de bon humeur, Madame se portoit bien. apres diner vint Mademoiselle Heinenoot nous dire que Robert etoit mal et très mal, ce | qu'elle disoit, sachant que tous nous faisons cas de Robert, afin de nous preparer pour nous dire qu'elle avoit apprise qu'il etoit décidé. Elle m'asseura encore que la gouvernante etoit mere de Robert, ce que je n'avois jamais oui dire. Je suis fâché de cette mort, dont je ne puis douter, puisqu'elle venoit de l'apprendre de Morlat Suicre.

Je finis par une meilleure nouvelle, ma Diotime, en vous felicitant de la paix presque'entièrement conclue. L'Empereur accorde tout ce que le Roi a exigé. Cet acte du heros est le plus beau de sa vie. Notez qu'il n'auroit pu subsister cinq jours en Bohême, n'ayant pas des vivres et ne pouvant attacquer l'Empereur trop bien retranché. Sa contenance | hardie en a imposé à des jeunes princes peu routiné à la guerre.

Adieu ma tres chère Diotime, demain je suis à vous.

Σωκράτης



Lettre 1.120 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 112].*

les plaisantes relations sont tires
sa dialogue po. les enfants de Mde. de la Fite

Ma toute chère Diotime. Vous êtes bien bonne de vous interesser si chrétiennement de l'etat de ma santé. Elle est louable depuis l'emplâtre. Je sens incomparablement moins de douleur et tellement, que mon chirurgien s'en fâche, puisqu'il avoit calculé que, vu ce temps et ce vent, je devrois être mal

suivant les regles. Un peu d'engourdissement que je me sens de moment à autre à mon bras le console. J'ai resolu d'achever ma quarantaine, et de ne pas sortir aujourd'hui. Demain je vous verrai, mais je ne quitte pas mon emplatre.

La justice n'est pas une vertu brillante, mais c'est la plus indispensable, dit Mad. De Valcourt. |

Ma chere Diotime, j'aurois le droit de vous gronder de ce qu'aucun signe de votre main ne m'annonce votre etat; mais il vaut mieux être trop facile que trop severe, dit Mr. de St. Bon quelque part.

Adieu ma toute chère Diotime, je vous envoie la dernière epreuve de la vignette d'Aristée, et j'y joins les premières epreuves de toutes les vignettes de mes PROPRES OUVRAGES. Vous rirez du present et de ma pauvreté, mais souvenez vous que le meme Mr. de St. Bon dit quelque part que la pauvreté en elle meme n'est pas deshonorante.

Adieu ma Diotime, pardonnez moi l'erudition de ce billet, car je ne veux pas paroître ignorant; ignorer une chose c'est n'en avoir aucune idée, suivant Mad. De Valcourt. |

Couvert: Pour Son Altesse Madame la Princesse de Gallitzin



Lettre 1.121 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 113].*

Ma Diotime, ma toute chère amie, faites moi dire je vous supplie en grace, comment vous avez passée la nuit et comment vous vous portez maintenant. Je compte de vous voir vers le soir un moment, pour m'informer moi même de votre santé si precieuse. Si vous trouviez absolument necessaire que je vinsse diner pour prevenir de certains desirs et leur suite, je le ferois sûrement, quelqu'occupé que je puisse être. Mais il me semble que vous pouvez refuser tout, sans risque, sous pretexte de maladie. En tout cas, aiez tout le soin

imaginable qu'on ne puisse soupçonner, que je vous ai parlé de l'affaire en question jusques ici.

Adieu ma Diotime, que ne puis je souffrir à votre place! Je souffriroit avec volupté!



Lettre 1.122 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 114].*

Ma toute chère Diotime, je vien de recevoir une lettre de notre ami. Il va arriver lundi ou mardi ou au plus tard mercredi prochain. Je suppose qu'il logera surement chez le Prince. La chose me paroît si naturelle, que je n'ai pas songé jusqu'ici à le demander, cependant comme il va arriver, et que si contre toute apparence le Prince ne lui donna pas un logement chez lui, je voudrois lui en arranger un dans ma maison.

Je vous supplie, ma chère Diotime, de me dire ce qui en est. Il me charge de ses respects pour vous et le Prince.

Je vous supplie encore de me dire, si vous | vous voulez charger d'inviter l'Errata et Mlle de Koenig, pour dimanche au lieu de demain, ou si vous aimez que je le fasse.

Je vous envoie l'extrait de l'Homme et ses rapports de Haller. Vous me le rendrez demain puisqu'il faut que je le rende à Mad. La Fite. Je me rappelle à present la principale raison de sa visite de hier. Elle avoit une lettre de Lavater qui lui recommand fortement un jeune homme theologien malheureux et melancholique; il avouoit que ses talents etoient fort mediocres, mais pour le reste bon bon! Il souhaitoit qu'on le plaçat ici dans quelque bonne maison pour gouverneur, pourvu que ce fût chez des gens, qui n'exigeront pas beaucoup de lui | (c'est l'expression mot à mot). Elle me demande si elle oseroit faire venir le jeune homme. La dessus nous disputames un peu, et elle me dit entre autres, que la bonté et la faiblesse ne se trouvoient jamais ensemble. Enfin je lui ai repondu que nous etions ici si largement pourvu de gens dont il y a peu à exiger,

que l'arrivée du jeune homme ne sçauroit qu'augmenter nos embarras. Elle a replicqué, mais enfin elle s'est rendue.

Adieu ma toute chère Diotime, je vous baise la main avec la plus respectueuse tendresse.

Σωκράτης

jusqu'à demain.



Lettre 1.123 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 115].*

Oserois-je vous prier, ma chère Diotime, de faire placer les statues de la fille et du patineur du côté de votre chateau, et du côté de la mer, et les autres partout ailleurs.

Si ce pauvre peintre fait des sottises, je les raccommoierai de mes propres mains.

Voici le monde ancien dont je vous ai parlé.

Adieu ma chere Diotime, je vous baise les pieds.

Il m'a envoieé un heliotrope et je lui ai envoieé Riccioli.



*Lettre 1.124 – Sans date*³⁴

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 116].*

Sur le stile de Diderot

Ma toute chere Diotime, je ne sçai si vous m'avez fait du bien ou du mal en m'envoiant l'ouvrage de Mr. Diderot; du moins ma journée est perdue pour toute autre occupation. Je vien de lire son epitre à Mr. N. Pour ecrire comme cela, je donnerai volontier un bras et une jambe. Je crois que je tirerois parti de ce talent aussi bien que lui.

Je ne comprend rien à ceux qui peuvent souffrir une comparaison entre son style et celui des Voltaires, des Rousseaus, des Marmontels etc. etc., Pygmées et auteurs ephémères aupres de lui. J'avoue que pour ce qui regarde la richesse de style bien menagée et sans apparence de profusion, je ne me rappelle pas avoir vu de lui quelque chose d'aussi parfait que cet epitre. La seule chose | pourquoi je met d'Alembert au dessus de lui, c'est sa marche ferme et assurée, qui me fait sentir à tout instant l'impossibilité qu'il chancelle ou qu'il tombe. Que ne sont-ils ici ces heros pour m'apprendre à epeller et à ecrire! Vous verriez beau jeu.

Adieu ma toute chere Diotime, plus de perdrix aux truffes à souper je vous en prie. Qu'un mot de votre main le raccommode aujourd'hui. Adieu, ma toute chere Diotime, souffrez votre *Σωκρατης* à vos pieds.

Comment se porte Mitri? Qu'il ne marche point ou peu, et s'il se plaignoit d'une douleur vive par toute la jambe et jusques dans la cuisse, faites venir un chirurgien. S'il n'a pas cette douleur, traitez son mal comme engelure, mais pas comme plaie.

Demain j'aurai trois feuilles d'Aristée ou plustot demies feuilles. |

Couvert: Pour Son Altesse Madame la Princesse de Gallitzin



34 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 49, 1778, p. 152.

Lettre 1.125 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 117].*

politique

Ma toute chere Diotime. Votre visite de hier m'a faite infiniment plus de plaisir que j'étois en état de vous le temoigner, puisque je l'ai attribué en grande partie au desir de sçavoir des nouvelles de ma santé. Je suis extremement mortifié de ce que je ne puis vous le temoigner aujourd'hui comme je me l'étois proposé, mais un mal de dents des plus violents s'est joint à de nombreuses occupations, qui m'en empêchent. Demain j'espere d'être plus heureux. Tout au moins je viendrai vous voir vers le soir, demain s'entend, ne fût ce que pour une demie heure.

Je ne doute pas où l'écrit que je vous confiai hier a fait sur vous exactement l'effët que je vous ai dit, c'est à dire qu'il vous a affecté singulierement. Un moment il m'a affecté horriblement, car je le recevais pendant que j'avois Hohenfelds chez moi. Je l'envois, et ne vis que les | comptes, et le nom de mon ami Camper. Mon imagination trop fougueuse fit le reste et me fit passer une heure fort desagreable. Apres j'ai vu que l'idée que je m'avois de cet ami etoit veritable. Il est foncierement bon à l'exces, mais pour le reste un peu petit. Je suis persuadé que ce Pylade et son Oreste s'aiment, mais je doute si cela les rend heureux. Tous les deux d'une sensibilité excessive, mais l'ame d'Oreste soixante fois plus grande que celle de Pylade.

L.H.P. viennent de recevoir une lettre de Mr. De Welderen. Les Espagnols ne se sont pas seulement joints aux Français, mais ils viennent de declarer la guerre aux Anglais dans toutes les formes. Cette declaration contient un prodigieux nombre de motif, mais l'Amerique n'y est pas nommée seulement. Il faut avouer que rien au monde ne ressemble moins à un être | moral qu'une puissance politique. Les hommes ne ressemblent à rien moins qu'à un homme, ce qui est assez curieux.

Notre Republicque va faire ce matin une grande promotion de generaux, ce qui vaut bien une armée.

Adieu ma toute chere Diotime, faites moi sçavoir je vous prie demain matin ou aujourd'hui s'il se peut, comment vous vous portez. Ma toux n'est pas pire, mais

je vais m'assujettir à un regime exact. Elle m'ennuie un peu à la longue. Et j'en écrirai encore un mot à Camper.

Demain vous me rendrez ma lettre de mon AMI Camper, car je lui promet une lettre cette semaine. Il me semble qu'il m'appartient en qualité de mentor de tous les ages, de tacher à corriger mes liens.

Je vais faire une description de Munster à Lysis comme il le desire. Adieu ma toute chere Diotime, mon ame embrasse la vôtre.

Σ.



Lettre 1.126 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 118].*

geometrie

Ma toute chère Diotime, mes maux n'ont pas diminué beaucoup depuis avant hier. Pourtant je me flatte bien de vous voir aujourd'hui, soit à diner, soit apres.

J'aurai aujourd'hui ou demain ou bien ces deux jours ensemble prodigieusement d'occupations. Mais nous nous verrons. Je ne m'etonne pas de ce que vous goûtez ma demonstration, on y voit à l'oeuil comment l'intellect prend deux verités très distantes dans l'imagination, les applicque l'une à l'autre, et en fait eclorre une nouvelle verité. On voit encore que ces trois verités ne sont que la même chose, et paraitroient telles à des intelligences d'un ordre superieur.

Adieu toute chere Diotime, je me prosterne devant vos excellences.

Σ.

Je vous rapporterai vos feuilles que je n'ai pas lu sans rire; c'est que nous ne pensons plus aux très mauvais moments qu'il nous a fait passer.



Lettre 1.127 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 119].*

Ma toute chere Diotime, dans le moment même je dois aller au Conseil, où on me fait mander; ainsi je n'ai lu votre admirable billet qu'en volant, pourtant j'y ai vu assez pour constater mon bonheur qui depend et dependra toujours de l'amitié sainte et pure de ma Diotime.

Ma sciatique est un peu diminuée, ou plus-tôt je ne la sens plus depuis votre billet. Je suis extrêmement charmé de ce que votre Marike se porte mieux. J'avois dessein de passer chez elle, mais cela m'est impossible à present.

Adieu ma divine Diotime. Jouissons à jamais du bonheur dont le germe eternel et incorruptible est planté dans nos ames par la Puissance infailible.

Amusez vous autant que possible et attendez votre Socrate pour demain. Adieu.

Διοκλής Σωκρατικός



Lettre 1.128 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 120].*

Ma toute chère Diotime, voici les pots à fleurs que vous trouverez en grande partie un peu petites, mais le Prince s'est servi des plus grands. Je crois pourtant qu'ils suffiront à votre but. J'ai cherché en vain la graine du Lathyrus, mais j'en aurai lundi pour sur, et je vous l'enverrai tout de suite.

Votre sciatique m'a occupé desagrement toute la nuit, ainsi je vous supplie en grace si vous aimez Socrate encore, de lui faire sçavoir aujourd'hui comment vous vous portez.

Adieu ma chere amie

ἔαν ταῖς Χάρισιν Φίλον, Αθῆνων των ἐμῶν Διότιμων δεῦρο
Χαλλογγλυφεῖν μοι δέδοκται. ἐρρώσο.



Lettre 1.129 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 121].*

Ma toute chère Diotime, dans le moment je vien d'arriver sain et sauf à La Haye. Apres que vous m'aviez quittée avant hier, j'étois comme un homme que vous venez de quitter: c'est tout dire. Cependant à la faveur des delices que vous m'aviez laissés et du vin vierge, je me suis remis un peu et assez pour dormir.

Hier à neuf heures du matin je suis partis d'Appeldoorn par Amersfoort pour Utrecht où j'arrivai tard. Tout proche d'Utrecht j'ai été quelques minutes que je ne vous souhaitai pas avec nous. Il fit très obscur. Verhage croioit voir quelque chose droit au milieu devant ses chevaux, il crie, on ne repond pas. Quelques instants après il voit tomber quelque chose devant les chevaux, et avec une presence d'esprit admirable il jette l'un de ses chevaux à terre et met l'autre à l'écart. Lorsque nous sautames en bas et que des gens etoient accourus, nous trouvames un viellard septuagenaire et sourd, qui se relevoit | d'entre les chevaux, ramassoit son chapeau, et suivit son chemin sans avoir eu le moindre mal.

L'habile cocher recueillit les eloges de tous les assistants comme il le meritoit, aiant sauvé un homme d'une mort cruelle. Cette manoeuvre avoit pourtant causé tant de desordre dans notre attirail, qu'il fut impossible de continuer le voiage pendant la nuit.

Voici, ma chère Diotime, les Lettres Provinciales qui vous amuseront. Vendredi j'écris à Lysis et je parlerai au paravant à Mr. Galatzin. Je souhaite, que *Χίω* vous amuse, que vous m'apportiez son trèfle parfait, et que je le trouve conforme à mes esperances et aux idées que nous nous en etions formées.

Adieu ma chère Diotime, mes très humbles respects au Prince si l'occasion le permet. J'embrasse vos chers enfants et je vous baise la belle main de coeur et d'ame. Adieu.

S.



Lettre 1.130 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 122].*

J'espère bien, ma Diotime, de vous voir quelques moments ce soir dans ma maisonnette. Je brûle d'impatience de sçavoir vos experiences sur l'Errata, et s'il n'est pas vrai qu'elle fait les vilainies que je vous ai dit. L'Envie est heureuse de ce que manque d'organe, elle ne sçauroit être vilaine de ce côté la.

Adieu ma toute chère Diotime, pensé que l'ame qui vous adore ne trouve sa santé et sa vie que dans l'immutabilité de la vôtre.

Διοκλής Σωκρατικός

Demain si je sors je dois diner chez le Circoncis, ainsi je ne vous verrois ma Diotime que mardi!

Les deux feuilles de papier etoient tellement collées ensemble, que je les ai tournee toutes les deux, ce qui est cause du desordre, que ma Diotime pardonnera à l'empressement de l'amitié. Adieu.



Lettre 1.131 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 123].*

Ma toute chère Diotime, ma promenade a été heureuse, pourtant un moment d'obscurité a failli me mener dans le canal, ce qui n'auroit fait aucun changement notable à mon individu, comme mouillé jusqu'à saturation.

J'ai très bien fait mes affaires. J'ai parfaitement bien passé la nuit, et je me trouve incomparablement mieux que hier. Actuellement je ne sens rien de mon rhumatisme. J'attribue toutes ces belles choses à la soirée de sagesse et de bonheur que vous m'aviez fait passer.

Vous la gâtez un peu maintenant en me donnant de l'humeur de ce que vous me dites rien de | votre santé ni de celle de Mitri; je vous benis cependant ma toute chère Diotime, soiez heureuse. Adieu.

Votre Socrate.

A propos, ne prenez pas froideur pour calmer, ma toute chère. Pourquoi n'avez vous pas pris mon pion avec votre dame, c'est ce que je voudrais bien sçavoir?

*Lettre 1.132 – 4 janvier 1777*

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 1].*

Mardi, le 4. de janvier 1777

Ma toute chere Diotime, il faut que je vous avoue avec franchise et verité, que votre billet de hier au soir m'a extremement surpris pour ne rien dire de plus. Si vous daignez relire ma lettre, vous verrez que la premiere partie n'est que poësie toute pure, et qu'il etoit impossible que je pûsse me servir de ce style, aiant de l'humeur ou le moindre mecontentement. Le reste de ma lettre auroit pu vous le prouver. Je vous y ecris vrai comme je ferai toujours et cela vous plait sans doute.

Je declare sur mon honneur et sur ma probité que votre lettre de hier matin m'a fait infiniment du plaisir; qu'il n'y ait aucun mot dans cette lettre sur lequel j'aurois pu former le moindre soupçon, que j'y ai vu un badinage qui m'indiqua une situation heureuse, que je crois fermement qu'il n'est plus question de soupçon entre nous, et que si je ne suis | pas maintenant convaincu de vos sentiments pour moi et de la sainteté de l'amitié qui nous lie et nous unit à jamais, je ne le serai de ma vie, et je me declare fol. Tout ce que je puis me rappeler au sujet de ma lettre c'est que je l'ai écrit etant las d'écrire, et voila mon malheur. Vous verrez du moins par celle-ci qui est vraie s'il y ait une verité, que votre lettre de hier au soir a dû me surprendre à l'excès, qu'elle est très éloignée de servir de reponse à celle que je vous ecrivis dans un sens bien different, que ses glaces firent de l'effet sur le Volcan, et que votre Socrate innocent se vit plonger dans une veritable tristesse.

Au nom de Dieu, ma toute chère Diotime, je vous conjure si jamais vous voiez dans aucune de mes lettres la moindre chose qui approche d'un soupçon ou d'un doute, et qui ne seroit pas exprimée de la façon la plus claire et la plus nette, je vous conjure | d'être persuadé que c'est un badinage, ou que cela tient au style ou à quelque situation incommode, mais que très asseurement ce n'est pas dans mon coeur.

Adieu ma toute chere Diotime, mon amie, rendez moi la justice qui m'est dûe, et ne soupçonnez plus votre Socrate capable de douter de son bonheur. |

[Couvert:] Pour Son Altesse Madame la Princesse de Gallitzin



Lettre 1.133 – 6 janvier 1777

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 2].*

Lundi ce 6 de janvier 1777

Ah, Diotime! Ma Diotime, que je me trouve dechu de mes hautes esperances! Je m'étois attendu à une année d'or, de roses, de lumiere, de felicité. La base ferme et solide de mon attente etoit le sacré nom que prononça mon âme dans la plenitude de ses sensations, pour saluer, pour sanctifier la premiere aurora d'une année, dont le nombre même est rempli de mystere et de sainteté.

Ah, Diotime, ma Diotime, la premiere lettre de votre main, de cette main faite pour benir, pour repandre des graces et des fleurs, pour faire passer par ses attouchements benignes la divinité de votre ame dans celles des heureux! est une lettre cruelle! Elle commence par une ironie atroce contre ce volcan qui me consume, volcan qui, tour à tour horrible enfer et soleil qui eclaire | et vivifie, depend du souffle de votre colère ou de votre pitié.

Elle continue cette lettre à m'interdire de vous approcher aujourd'hui! Elle m'interdit l'approche de l'heureux Lysis, que je n'envie pas, parceque je l'aime, s'il est possible d'aimer, à un coeur que vous occupez! Elle finit par me prevenir qu'un des jours solennels que vous m'aviez accordées dans un instant de misericorde. Je dois vous quitter quelques heures plus tôt qu'à l'ordinaire. Pauvre Socrate! Que ton etat etoit affreux à la lecture de cette premiere partie de la lettre! Mais enfin ma consolatrice eternelle, ma divine philosophie, ma Sainte, ma Venus, s'empara de mon ame. Elle me garantit l'infailibilité de mon augure et la fidelité de mon epouse, et pour etrennes elle me promet de la felicité et même (ce qui | est un peu in pertinent) de la sagesse. Voila, ma chere Diotime, une reponse succincte à la premiere partie de votre lettre.

Ensuite, vous me demandez un mot de mon bras? Il est passable et rien de plus. De mon rhume? Je tousse encore. De mon ame? Vous devez la connoitre mon amie. De ma tête? Elle est un peu folle comme vous voiez.

De mes occupations? Depuis hier matin jusqu'à tantôt je n'ai cessé d'ecrire, pour la Societé s'entend, non pour l'individu. J'espere que dans quelques jours

j'aurai du loisir à consacrer à Diotime et la philosophie. En dinant j'ai pensé à votre reflexion sur la demonstration que la matiere a eu un commencement. Quoique je la trouve bonne, je tâcherai d'en donner une qui est moins abstraite; mais vous m'avez fait penser aux idées qu'on attache aux mots absurde et contradictoire, idées, dont on se sert avec succes par toute la philo|sophie et même dans les sciences mathematiques. Mais comme ces idées sont importantes et fondamentales, je crois que ce ne seroit pas perdre mon temps que de les traiter de la meme façon que celles de divisible, incommensurable, immateriel etc.

Pour ce qui est du penchant dont vous me parlez, et des suites de ce penchant, je vous en parlerai, ma Diotime, comme medecin de votre ame; que ne le suis je de la mienne!

Dites moi quand vous en aurez le loisir, comment vous avez passée cette soirée. Pour la journée de demain je n'en suis pas curieux. Que la Societé admire Diotime brillante, c'est Diotime heureuse et individuelle, qui m'interesse et qui m'interesse infiniment. D'où vient il Diotime, que lorsqu'au sein de la tranquillité la plus parfaite, comme je me trouve à cette heure sans | doute, je pense à vous, mon bras me fait beaucoup plus de mal que de coutume, et tandis que toutes mes facultés sont dans un ordre parfait, je m'apperçois avec un plaisir infini d'une certaine espèce de desordre qui se repand sur toutes ces facultés. Mon ame paroît s'évaporer. Je me trouve justement assis vis à vis d'un miroir. Je vois couler mes larmes. Une honte inconnue fait baisser mes regards. Je chasse cette honte avec effort. Je regarde, et j'envisage ces larmes etincellantes comme des gouttes de feu, comme des gouttes de l'essence de mon ame, impregnée de la vôtre. Oh! Dieu, quels seront dans un autre face les effets de l'agent que nous appellons ici amitié!

Aimable, pure, chère Diotime, je vous baise la main en rêvant profondement.

Socrate



Lettre 1.134 – 10 janvier 1777

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 3].*

Vendredi 10 jan. 1777

Ma toute chere Diotime, je vous écris celle ci pour avoir quelque nouvelle de votre santé.

Hier j'ai été horriblement chagriné de ce que je n'ai pu aller chez Marthe, comme je vous l'avois promis. Je ne suis revenu de la Cour qu'à deux heures. Aujourd'hui je compte de l'exécuter tout de bon, directement, et sans prendre mon chemin par Lysis.

Hier j'ai encore travaillé assez pour me faire entrevoir maintenant le temps heureux, où je pourrois me présenter à ma Diotime, pour qu'elle me mettra en oeuvre comme il lui plaira.

Avant hier je vous ai quitté brusquement. Si vous m'avez supposée de la mauvaise humeur vous avez bien vu, car de voir ma Diotime entourée de la Tour de Babel, de l'Errata et du Mystere, m'est quelques fois insupportable. Si vous m'avez supposée des soupçons, vous avez mal vu, car je vous jure que ces folies ne paroîtront plus entre nous que pour en rêver ou en dissenter.

Demain, ma chere Diotime, vous êtes à midi en vertu du traité de Niethuis. Je vous supplie de me dire si vous passerez la journée chez vous ou chez moi, à quelle heure je puis me présenter, et à quoi je dois me préparer: à theologie, geometrie, jurisprudence, metaphysique ou astronomie.

Adieu, ma chere Diotime, mon amie, je vous aime uniquement, exclusivement, et éternellement.

Votre Socrate

Mon bras va un peu mieux que de coutume. Je vous envoie ici un des extraits de l'Homme et ses rapports. L'Errata choisit mieux ses livres pour en faire des extraits.

*Lettre 1.135 – 12 janvier 1777*³⁵

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 4].*

Dimanche, 12 janv. 1777

Ma toute chère Diotime, je vous rend des graces infinies de ma journée de hier, et de long temps je n'en ai passé de pareilles, même avec vous. Vous m'avez fait penser. Vous m'avez vue pensif et rêveur, et vous en avez conclu comme de coutume, que j'étois malheureux.

Premierement il est impossible pour moi, de l'être auprès de vous, depuis les assurances que vous m'avez donnée que je suis quelque chose qui vous interesse, et qui tient à vous; mais ensuite lorsque cet acces de rêver me vient, il m'est impossible que je l'éloigne par mes propres forces, et quelque chose que je fasse, je ne suis plus à la conversation; je suis à cent lieues de l'endroit où je me trouve; je suis si profondement niché dans l'abime immense de mon essence, qu'il n'y a plus moien de m'en retirer; et ce qui pis est, c'est que dans ces rêves, je suis exactement le | contrepied du predecesseur de Lysis, qui croioit voir des bouts à de longues chaines inconnues, et moi je ne vois que mes chaines sans bouts, ce qui est tuant pour un être un peu geometrique. Je crois que les seuls moiens de me faire revenir seroit, ou de me ridiculiser à toute outrance sur une distraction ou folle ou mal placée, ou de me proposer une question epineuse qui donna d'abord un aliment à cet esprit qui a la rage de penser quelques fois, et qui d'autres fois ne pense ni plus ni moins que la bienheureuse Babel. Enfin, pourtant j'ai repensé à mes rêves, j'entrevois des bouts, et lorsque je les verrai assez distinctement pour les peindre, vous en aurez les tableaux.

En attendant je mettrai ici sur le papier la façon de laquelle on peut concevoir clairement l'action de l'ame immaterielle sur le corps, et du corps sur l'ame immaterielle, pour servir de queue au petit traité sur l'immateriel.

Un nerf (le nerf optique par exemple), qui est une essence, a entre autres des facultés par lesquelles il est visible, tangible etc, ou par lesquelles nous | sommes accoutumés de l'appeller matiere, mais il a d'autres facultés que celles qui le

35 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 29, p. 114-117.

rendent visible, tangible etc., que nous ne pouvons pas apercevoir par nos peu d'organes qui sont analogues à ce que nous appelons physique ou materiel. J'appelle ces autres facultés A ou B ou C.

Si maintenant l'ame, qui est aussi une essence, a entre autres facultés les facultés A ou B ou C etc., il est evident que cette essence riche, que nous appelons ame, peut par ces facultés A ou B ou C, qu'elle a de commun avec ce nerf, agir sur le nerf, tellement que le nerf produise des effets du côté duquel il est visible, tangible, etc., de même que le marteau et la cloche, etant tous les deux tangibles, inpenetrables ou solides, agissants l'un sur l'autre, manifestent la sonorité de la cloche, de meme que les deux cristaux comme inpenetrables, se rendent mutuellement visibles, de meme qu'un marteau visible et tangible en agissant sur un crystal pur visible et tangible, le rend visible, de même que les invisibles emanations de l'aiman produisent des effets visibles sur un corps visible etc. | Le nerf de son côté agit reciproquement par ses facultés A ou B ou C, qu'il a communs avec l'ame, sur l'ame même.

Mais faisons encore une observation qui n'est intelligible que pour ceux qui reflechissent dans le temps qu'ils reçoivent des sensations.

Mon ame est entre autre morale. Diotime est entre autres visible. Supposons Diotime gaie et heureuse, mon organe moral en est ebranlé, et mon ame sent du bonheur au milieu de toutes ses enveloppes. D'où vient cela? Diotime comme visible agit sur mon organe qui est tourné vers la face visible. Mon nerf optique (visible et tangible à la verité) a entre autres encore une faculté A en commun avec l'organe de l'intellect, et agit sur lui par cette faculté. L'organe de l'intellect, qui n'est pas moral, a entre autres une faculté B en commun avec l'organe moral, qui en est ebranlé par toute son essence, et comme cet organe tient evidentment à la même face que l'ame même, l'ame, à ce beau spectacle qui n'agissoit pourtant qu'en qualité de visible, devient toute sentiment. |

Vous voiez par la, mon amie, que l'action du physique sur le metaphysique, lorsque les sensations ne sont pas violantes, se fait par une marche lente et successive d'organe en organe, et que l'ame, cette riche essence, paroit un noiau precieux, enveloppé d'un nombre d'ecorces, dont elle se degage de face en face, jusqu'à ce qu'enfin decouverte elle se montre toute pure, toute belle, et joint à jamais sans moiens.

Mais voions encore ce qui arrive lorsque les sensations sont excessivement fortes et vives. Alors le vehicule par lequel une ame peut agir sur l'organe moral d'une autre ame, reçoit une telle energie ou une telle velocité, qu'il penetre les ecorces, qu'il ne fait qu'effleurer les organes de la vision, de l'ouïe, de l'intellect, et entame directement l'organe moral et l'âme même. Rappelez vous, je vous en prie, ma maisonette au 26 de nov. dernier. Rappelez vous Diotime, Lysis et Socrate. Etoient-ils agités, vivants, sentants, heureux? Nous le sçavons. Pourtant aucun objet se peignoit clairement à leurs jeux, aucun son frappoit distinctement | leurs oreilles. L'oreille bouchée, l'oeuil obscurci, le tact aneanti. Ils etoient tout ce qu'ils pouvoient souhaiter d'être, et de la s'ensuit il me semble, que même dans cette vie, ce vehicule existe et peut agir à travers les ecorces sans avoir besoin de cette marche lente le long des organes de la vision, de l'intellect etc., qui falsifient ou dégradent toujours plus ou moins la simplicité de l'action primitive, et cela à mesure que ces organes intermediaires seront agiles, riches, et même trop exercés.

Ma chère amie, je ne sçai pas que sur la surface de la terre il y ait aucun être qui a autant d'idées en commun avec moi que Diotime, et par consequent je me flatte d'être intelligible pour elle. Chez tous les autres je passerai pour fol avec une patience vraiment stoïque mais avec les mauvais poètes j'en appellerai à la juste posterité, me persuadant avec un peu de vanité sans doute, que la theorie metaphysico-morale continue dans quelques unes de mes bagatelles, et légitimée par ma Diotime, est un pas en avant, que les hommes n'avoient pas jugé à propos de faire jusques ici. |

Chère Diotime, j'ai pensé beaucoup beaucoup à Torneo. C'est mon Itaque, ma Penelope, mon Telemaque, si je suis plus malheureux qu'Ulisse, je serai du moins aussi sage que lui, en cherchant mon Itaque au dela du Styx.

Adieu ma chere Diotime, je crois que mon ame est à la vôtre comme la queue d'une comète est à une comète.

Je vous baise la main avec contrition de coeur.

Votre Socrate.

Demain je ne sçaurois vous mener Van der Aa. Vous n'allez pas chez Marthe sans moi. Vous m'avez fait chasser de sa toilette; il faut m'y remettre.



Lettre 1.136 – 13 janvier 1777

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 5].*

lundi 13 j. 1777

Ma très chère Diotime. J'ai mille obligations à Mr. Tavel de me considerer comme la queue de la comête, et dans cette qualité je serois de son souper très asseurement si l'impossible n'y mit de l'obstacle. Je dine dehors chez le Comte Charles. Ce soir j'attend du monde, et j'ai quelques affaires encore. Demain ou après demain je vous dirai quelque chose de positif sur Van der Aa.

Adieu ma chere Diotime, je vous baise la main avec tendresse et respect.

Votre Socrate |

[Couvert:] Pour Son Altesse Madame la Princesse de Gallitzin



Lettre 1.137 – 14 janvier 1777

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 6].*

Mardi 14 janvier 1777

Ma chère Diotime, mon amie. Vous ne sçauriez faire un arrangement qui ne me paroisse le meilleur et le plus sage. Je vous attend donc demain à une heure pour seur, et nous irons à Niethuis si le temps est propice.

Adieu mon amie, portez vous bien, aimez moi bien, soiez infiniment heureuse et il n'y aura pas de maux pour Socrate.



Lettre 1.138 – 20 janvier 1777

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 37.*

Lettre à Mad. la Princesse de Gallitzin, 20 jan. 1777

Ma chere Diotime, Robert m'a donné des medecines qui ont produit des effets, mais ces effets en doivent produire d'autres pour que mon bras soit en ordre. Pourtant je ne desespere pas d'une entiere guerison, et j'envisage mon mal d'un oeuil plus favorable et moins inquiet.

Vous trouverez vos dettes pecuniaires en bas de ma lettre, pour les autres, ma Diotime, vous me les paieez bien richement en m'appellant votre ami, car dans l'ame de votre philosofe il n'y a pas meme un bonheur supreme ideal, qui ne tienne par essence à cette qualité, avec elle Socrate sera parfaitement heureux dans tous les mondes que decorera la presence de sa Diotime. Comptez que ceci n'est pas poësie. Adieu!



Lettre 1.139 – 27 janvier 1777

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 7].*

Le 27 de janv. 1777

Ma toute chère Diotime. Après vous avoir quitté je vous ai retrouvé chez moi dans votre lettre dont je vous ai mille obligations. J'avois compté d'y repondre en long et en large, mais j'ai trouvé des occupations, où je ne m'attendai nullement.

Je crois vous avoir tout dit tout ce que j'avois à dire par rapport à l'Ourang, et je suis très curieux d'apprendre ce que vous aurez obtenu pour mon pauvre Camper.

Aiez la bonté de faire souvenir Lysis de moi; je le ferai moi même au premier jour sans faute.

Vous me demandez quelques mots d'amitié. Ma chere Diotime, si l'amitié a des mots, apprenez les à Socrate: elle a du coeur, de l'ame, de l'enthousiasme au fou, voila les seuls outils expressifs que je lui connoisse.

Vous n'aurez des lettres de Lysis que demain. Je sçai ce qu'il vous en coûte, mais c'est l'effet de votre volonté. Pourquoi aussi êtes vous si prodigieusement philosofe? Ce n'est pas de mon ecole. |

Je suis très charmé de l'interet que vous prenez à Mad. d'Aylva. Elle m'interesse infiniment, et si elle continue à me paroître ce qu'elle m'a parue jusques ici, vous aurez la satisfaction de me sçavoir très souvent aupres d'elle. Il n'y a rien de vicieux dans cette ame, mais je ne sçai s'il est heureux pour elle de n'avoir pas connue les ecars de la jeunesse par un peu d'experience. Je trouve Hercule heureux d'avoir entendu dans sa jeunesse l'eloquence et du vice et de la vertu. La vehemence de l'acte de choisir fortifie le ressort du sujet qu'on choisit. Enfin, si cette jeune plante est destinée à ma culture, je me flatterois du bonheur de laisser un ombre de Diotime à ma patrie. Diotime réelle, divine! Ma chère Diotime! Que les Dieux m'accordent à vivre eternellement éclairé de ta lumiere? Adieu.

Votre Socrate

Dîtes moi quand je puis venir mercredi, et si vous allez chez Van der Aa et à quelle heure, ou si vous avez d'autres desseins.



Lettre 1.140 – 28 janvier 1777

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 8].*

Ma chere Diotime, je vous suis très obligé de tout ce que vous venez de faire pour adoucir le sort du pauvre Camper. Autorisé par vous j'irai ce matin chez l'animal en question pour lui prendre toutes les depouilles de l'Ourang, et ne lui en laisser que le crime. J'écris à Camper ce soir, mais je ne sçai si je pourrois lui envoyer encore la caisse. Cela dependra des barques.

Adieu ma chere amie, mes occupations m'empêchent non seulement d'écrire, mais de penser, d'exister; car ce n'est pas exister pour Socrate, que de se trouver dans l'impossibilité d'exprimer son identité avec sa chere Diotime.

Demain je vous verrai sans doute.

28 jan. 1777



Lettre 1.141 – 30 janvier 1777

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 37.*

Lettre à Mad. la Princesse de Gallitzin, 30 jan. 1777

Madame,³⁶

J'ai l'honneur de vous envoyer ici mot à mot la copie de la lettre que j'ai écrit au Sr. Vosmaer mardi le 28 de ce mois apres midi, avec la reponse en original que j'ai reçu de lui vers le soir du meme jour. Pour le billet que je lui ai écrit dimanche passé dans votre presence à la hâte, je ne m'en rappelle plus le contenu. Il a été sèc sans doute et analogue au procedez peu mesuré de cet étrange personnage.

36 N.B. 'Madame', au lieu de 'Diotime' – JvS.

Mardi le 21 je vins chez lui, et en parlant de l'ourang outang, je lui dis que je ne doutois pas qu'il fut instruit, que Monseigneur le Prince d'Orange avoit promis l'ourang par vous Madame à Mr. Camper. Au commencement il fit l'ignorant, mais dans la suite il me dit qu'il sçavoit tout, qu'il avoit eu la veille une longue conversation avec le Prince à ce sujet, et qu'il lui avoit dit ses verités, que la chose n'iroit pas comme cela, qu'on devoit s'adresser à lui Vosmaer, qu'il se mocquoit de tout, qu'il aimeroit mieux prendre sa demission, et que le Prince sçauroit alors ce qu'il auroit perdu lorsque lui, Vosmaer, ne seroit plus à la tête des animaux du Prince. Je fis tout pour calmer son arrogance et son envie, ou plus tôt sa fôlie, car il faut être juste. Je lui demandai ce qu'il avoit contre Mr. Camper. Il me dit que Camper ne lui avoit pas tenu sa parôle, lui aiant promis des desseins. J'engageai mon honneur que Camper lui tiendrait exactement tout ce qu'il pourroit lui avoir promis, mais qu'il s'agissoit ici du bien des sciences. Comme il ne sçait pas trop ce que c'est qu'une science, mon eloquence fut vaine et sans effet, et je tournai le dôs au personnage, ce que j'avois fait souvent avec succes.

Vous sçavez, Madame, que je n'ai eu d'autre but dans tout ceci | que le plus grand bien de Son Altesse Serenissime comme protectrice des sciences, et sur tout celui des connoissances humaines, qui me tiennent si fort à coeur comme vous, seule vous le sçavez Madame parfaitement.

L'ourang outang est un animal extremement rare et très interessant. On lui a fait l'honneur d'y voir le prototype de l'homme, mais quelqu'abjects que puissent être les hommes, malgré eux ils sont d'une classe infiniment superieure. Il s'agissoit de demontrer que l'ourang differoit de l'homme prodigieusement et beaucoup plus que d'autres animaux, qui par leur exterieur lui ressemblent bien moins encore. Il falloit enfin prouver que l'ourang manque totalement de l'organe necessaire pour articuler des sôns, et que par consequent il est impossible que, par quelqu'education que ce put être, il pourroit jamais acquerir la faculté de communiquer ses idées et ses sensations à volonté. S'il est vrai comme on me l'a dit que la tête et la langue de l'animal sont coupées, et par consequent le gosier mutilé, l'auteur de ce forfait sera à jamais le glorieux pendant du fôl qui brûla le temple d'Ephèse.

Or pouvoit-on attendre de telles demonstrations parfaitement que de Mr. le professeur Camper, qui passe chez les etrangers à juste tître pour le plus grand anatomiste de l'Europe, et sur tout dans le genre des recherches difficiles, qui demandent du genie et dont il s'agit ici?

Vous, Madame, vous me demanderez pas pourquoi Mr. Camper a tant d'envieux et d'ennemis dans sa patrie. Dans tout païs le grand genie doit une redevance territoriale à ses concitoyens. L'envie, qu'on decrie un peu trop, l'exige avec justice et hautement. Si le grand genie paie en murmurant, il est vraiment coupable. Vous voiez, Madame, que je suis assez de votre avis sur la sagesse de l'octracisme à Athenes, loi juste, mais qui pêche un peu trop encore en faveur des grands hommes.

Je suis avec le respect le plus profond et le mieux reflechi, non de votre Altesse, mais de vous,

Madame, le très humble etc.

Hemsterhuis



Lettre 1.142 – 30 janvier 1777

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 9]; une copie autographe (avec date: « 30 jan.
1777 ») dans Kapsel 37.*

{Witz}

Je vous envoie ici, ma chère Diotime, une lettre qui peut être lue par tout ce qu'il y a d'hommes sur la surface de la terre. Pour les autres planetes je vous supplie de la cacher avec soin. Dans Venus et Mercure j'ai des malveuillants qui me detectent, dans Jupiter j'ai des amis qui m'adorent, mais j'aime mieux leur raconter moi meme un jour l'histoire de l'Ourang.

Adieu ma chère Diotime, lorsque vous serez astre, ce sera la où je n'aurai plus rien de caché. Adieu ma chere amie.

Votre Socrate

Comment vous portez vous? Je vous supplie de me le faire dire.
Comment se porte le Prince?



Lettre 1.143 – 4 février 1777

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 10].*

Rec. 4 février 1777

Ma chère Diotime, la poste entre Amsterdam et La Haye est assez seure, le chariot l'est de même, mais il y a mille circonstances de rien qui peuvent retarder l'arrivée d'une lettre. Mais permettez, ma chère Diotime, que je vous dise une chose. Il y a bien du temps que je vous ai dit que je trouvois une homogénéité très singuliere entre votre composition et la mienne. Je n'ai pas achevé votre portrait, j'ai achevé le mien un peu plus, et je vous supplie d'y relire tout ce qu'il s'y trouve par rapport à l'imagination. Comptez que la vôtre est tout aussi vaste que la mienne, et produit des effets analogues. J'ai gatté la mienne de propos deliberé, pour courir apres quelques verités, peu importantes en comparaison de l'importance des meaux qui en resultent.

Vous êtes plus jeune et par consequent en ceci plus heureuse; travaillez | dans votre imagination, bridez la, voir vrai, afin de parvenir à cette paix, à cette tranquillité d'ame d'où resulte le bonheur.

Moi qui sens très asseurement avec douleur l'affliction qui vous tourmente, et qui par consequent ne suis pas neutre. Si j'appelle ma raison à mon secours, je parierois des millions contre un, qu'aucun des meaux que votre imagination chauffée vous represente, n'est veritable, ni peut être possible, et que demain vous aurez la lettre que vous desirez. Jugez combien petites sont les causes du desordre present de la grande ame de Diotime.

Mais, vous me direz, non, ce n'est pas mon imagination qui me travaille, c'est la prodigieuse sensibilité de mon organe moral, c'est une passion sacrée, divine, que vous devez respecter, c'est l'amitié celeste elle même attachée avec fureur à sa proie. Je le sçai, je le sens, mon amie, mais qu'importe de quel côté nous vient le desordre? Il faut y remedier, et je vous assure que l'organe moral dans des compositions comme les nôtres, du côté | de sa sensibilité, demande un secours tout aussi prompt et aussi violent que l'imagination même au milieu de son effervescence. Les effets d'une sensibilité morale excessive et outrée ne sont pas moins mauvaises que ceux d'une imagination extravagante, quoique ils ont, en apparence seulement, un peu plus de noblesse.

Vous me direz peut-être: Socrate, je vous ai demandé de la consolation, et vous me donnez des medecines amères. Je l'avoue, mais je ne sçai ce que c'est que consolation. Je sçai que je suis medecin (meilleur pour les autres peut-être que pour moi même) et j'ai cru que l'occasion etoit bonne pour vous appliquer des medecines. D'ailleurs je sçai que l'ame de Diotime est faite pour être toujours grande, forte et heureuse.

Que je serois heureux ma Diotime, si mon ardente amitié pût vous consoler d'un moment de retard de cette lettre de notre Lysis. Avouez pourtant que votre miroir n'est pas miroir.

Adieu mon adorable amie.

Socrate

Demain je suis à vous.
tout à la hâte



*Lettre 1.144 – 9 février 1777*³⁷

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 11]; une copie autographe (sans date) dans Kapsel
37.*

9 février 1777

Ma chère Diotime, je vous remercie de votre lettre et de votre billet, qui me font infiniment du plaisir, puisqu'ils font voir ma Diotime gaie et contente.

Je travaille actuellement à achever la traduction imparfaite du Symposium, parce que vous le voulez, et parce que vous êtes une du très petit nombre de personnes qui méritent de lire un pareil ouvrage.

Je voudrais pouvoir vous traduire ce qui m'arrive à la lecture de cette pièce en original. Je ne l'ai jamais lue de ma vie, qu'elle ne m'ait fait verser des larmes qu'il m'étoit impossible de retenir. Je n'en ai jamais achevé la lecture, où je me suis senti dans le moment, capable de tous les efforts de vertu, dont mon imagination prodigieusement riche ait pu se former jusques ici la moindre idée.

J'ai toujours considéré cette pièce non seulement comme le tableau le plus parfait de la beauté des âmes grecques, mais comme la plus belle production de l'esprit humain.

J'ai toujours senti à cette lecture une analogie, un accord si parfait, si prodigieusement intime avec mon âme, que j'en suis devenu vain; et si je crois à la métépsychose, je croirois qu'un brin de l'âme de Platon, lorsqu'il est l'interprète de son héros et de son maître, compose l'essence de la mienne.

J'ai dit quelque part sur les arts et sur les desirs, qu'une longue contemplation de la plus belle chose fait naître le dégoût, par la sensation de l'impossibilité de l'identification. Je ne connois que deux choses dans l'Univers entier qui me contredisent toujours. C'est vous, et Platon interprète.

Adieu ma Diotime; que les Dieux vous accordent de sentir toutes les richesses dont mon âme est imprégnée dans ces moments excessifs, où je me trouve à Athènes, ma chère Athènes, et dans lesquels il me semble que les hommes d'à

37 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 30, p. 118-119.

present ne circulent que du lait ou du plomb dans leurs veines, et non de cet esprit étheré qui constuitue le sang des immortels.



*Lettre 1.145 – 14 février 1777*³⁸

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 12].*

14 febr. 1777

Ma chère Diotime, je vous remercie du zèle avec lequel vous voulez bien coopérer à la publication du Symposium. J'ai relu vos corrections, et je les ai trouvés toutes sensées, et telles que je les attendai de vous. Pourtant nous les confronterons demain avec l'original encore, et nous examinerons de nouveau le passage de Marsyas et d'Olympe. Je crains que le texte ne soit extrêmement corrompu dans cet endroit, et si nous ne pouvons pas parvenir à le redresser, je communiquerai nos doutes et nos conjectures à Mr. Valckenaer, car cette pièce ne doit sortir de nos mains qu'absolument parfaite.

Je dis demain, dans l'esperance que | mes bras, ma tête et mes dents ne joueront pas un si grand rôle dans mon existence qu'aujourd'hui, car ils m'ont fait passer une journée assez desagreable.

Vous me faites plaisir, ma chere amie, de me faire souvenir de la philosophie, je vous promet que j'en ferai (avec vous) quelque chose de bon.

Je vous rend graces des souvenirs tendres de Lysis; si vous lui ecrivez, dites lui qu'il aura son m.s. dans cinq jours.

Adieu ma charmante Diotime, mon coeur n'a qu'une seule place, ainsi vous n'en occupez rien, ou tout. Devinez ce qui est le plus vraisemblable, ou plus tôt, sentez lequel des deux est vrai par la nature des choses.

Votre Socrate |

[Couvert:] Pour Son Altesse Madame la Princesse de Gallitzin

38 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 31, p. 120-121.

Lettre 1.146 – 19 février 1777

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 13].*

le 19 fev. 1777

Ma toute chère Diotime, je vous renvoie les lettres de Mr. Camper, et à vous dire vrai, elles ne me plaisent ni l'une ni l'autre. Pourtant il me semble qu'il faut montrer celle qu'il a composé à cette fin.

Je vous supplie de me faire sçavoir l'état de votre santé aujourd'hui. Hier vous ne me paroissiez nullement bien, et vous sçavez comment cela a dû affecter votre ami.

Aiez la bonté de me rendre la planche de cuivre. Comme c'est une planche d'essai, je voudrois y mettre encore tant bien que mal une pierre gravée de notre connoissance. Demain je vous rendrai la planche.

Adieu ma toute chere Diotime.

***Lettre 1.147 – 19 février 1777***

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 14].*

le 19 fev. 1777

J'avoue, ma chere Diotime, que j'ai passé la journée de hier tout autrement que je m'étois flatté; je m'étois vidé la tête de toutes choses heterogenes, j'avois remis mes affaires au jeudi, j'avois compté de passer ce beau jour tout seul avec vous d'achever la Symposium, de parler philosophie, et de jouir d'elle et de notre amitié, qui fait tout mon bien.

Tout en entrant je vois ma Diotime aiant l'ame occupée, le corps mal disposé, et accompagnée pour tout le jour du mystere, qui sera à jamais mystere pour moi, ne fût ce que par la raison que je ne compte pas de l'aprofondir. Ensuite l'histoire de la pauvre Babel (que vous ne disputerez pas à Mad. De Byland je

vous en prie) me fit beaucoup de peine, non que cette fille ne meritoit cent fois pas (si le verbe meriter et le substantif bête se peuvent joindre jamais), mais puisque je vois par la, qu'il devoit y avoir dans l'ame de Diotime une cause d'une autre importance qui produisoit cet effet passager accidentellement.

Vous, et vous seule, ma toute chère | et unique amie, vous connoissez presque tous les defauts de votre petit Socrate, et vous jugez par consequent combien son imagination a travaillé. Mais sachez qu'avec une peine infinie il apprend à la gouverner; j'en vins parfaitement à bout hier au soir en fixant les jeux de l'ame uniquement sur les liens qui nous unissent, et sur les perfections ineffaçables de ma chère Diotime.

J'ai reçu le vin d'herbe que vous m'envoiez et j'en ferai d'abord usage. Je ne vous en remercie pas, puisque vous n'agissez que par interet, en tachant de vous conserver le plus fidel de vos animaux domestiques.

J'aurai soin de l'esquisse que vous m'ordonnez, mais permettez que je dise un mot au voiageur. Si tu ne tombe pas mon ami, tu n'apprendra jamais à te relever, et par consequent le danger que tu cours augmentera en raison des cubes du chemin que tu monte.

Je vous avois demandé ce matin la planche de cuivre, mais gardez la à cette heure, parce que je n'aurai pas du loisir pour y travailler jusqu'à dimanche prochain. J'avois compté d'y graver votre Homere apres l'empreinte que j'en ai, en jeunant.

Adieu mon adorable amie, ne vous fatiguez pas trop; à vous perfectionner il faut conserver et menager ses forces dans le moral comme dans le physique, et cet apophtegme est | vrai aussi bien pour vous, Hercule ou Castor, que pour nous autres pygmées.

Votre pygmée Socrate se porte passablement bien aujourd'hui, mais hier il a vraiment souffert. Adieu ma Diotime, benissez moi dans ce jour solemnel.

J'attend Lysis ce soir; dites lui cela s'il vous plait. |

[Couvert:] Pour Son Altesse Madame la Princesse de Gallitzin

*Lettre 1.148 – 19 février 1777**Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 15].*

19 fev. 1777

Chère Diotime. Lysis vient de sortir de chez moi tout à l'heure. Nous avons lu le Symposium, c'est à dire la partie que vous lui aviez donnée. Vos feuilles qui sont necessaires pour remplir les lacunes ne s'y trouvoient pas. Donnez les à Lysis, car il a pris le reste avec lui pour vous le renvoyer.

Le mistère encore chez vous! Bon Dieux! Je crains que ce mistere ne chasse un beau jour et Lysis et Socrate du coeur de Diotime.

Encore frotter du crystal Diotime! J'avois cru qu'il n'en fut plus question maintenant.

J'aurai soin de la commission pour Van der Aa.

Adieu ma chere Diotime, nous avons bien parlé de vous; pas tout à fait du mal. Adieu, mon bras ne vaut rien à present, mais mon coeur marqué au coin de votre image est sans prix.

*Lettre 1.149 – 14 mars 1777**Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 16].*

Vendredi 14 mars 1777

Ma chère Diotime, j'aurai soin de vos legumes, soit que Van Heiningen vienne ou qu'il ne vienne pas.

L'hyver passera, ne nous en plaignons pas. Il a un beau côté, c'est d'être suivi necessairement d'un été.

Je vous parlerai demain du dialogue; il m'interesse parce qu'il vous interesse. Je n'y ai rien fait, mais j'y ai beaucoup pensé. Si je pouvois disposer de mon temps à volonté je ne serai pas comme je suis.

Je suis intimement affligé de ce que je ne verrai pas l'Errata, car je dois sortir et je ne rentre que le soir.

Pour la petite mesaventure qui nous prend à l'oreille pour la matinee, c'est de la charade toute pure pour moi, et je vous supplie de me l'expliquer.

Si je ne veux pas me faire couper la tête par mon chirurgien, il faut que je finesse, car il tient le couteau lève.

Adieu ma chere Diotime, redevenez pour moi la Diotime sans persiflage, toute ronde, toute visible, toute gracieuse et telle que je l'adore à jamais.



Lettre 1.150 – 14 mars 1777

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 17].*

Vendredi 14 mars 1777

Ma chère Diotime, je vien de recevoir un billet de l'Errata. Je l'ai acceptée pour demain comme de raison, mais je vous jure que sa visite ne me fera pas tant de plaisir, que j'ai eu de la peine en relisant apres votre lettre que j'ai mal compris. Je devois sortir. J'avois un bourreau tout armé à mes côtés. Je lisois par paragrafe, avec empressement et j'ai repondu de même. Enfin je suis fôl, imbecile, fort au dessous de Socrate et d'Alexandre. Ainsi pardonnez moi. Je ne me pardonne pas moi même, et je me punirai de la façon la plus cruelle, en ne vous voiant demain que les moments que je pourrois vous être utile à quelque chose, et puis neant jusqu'à mercredi.

On vous a envoyé Van Heinneke sans me le dire, renvoiez le moi je vous en prie. J'ai deja traduit votre liste, je lui la donnerai et je lui en parlerai.

J'ai passé un couple d'heures chez le Comte Charles, | qui se portoit assez bien. Il ne se doutera pas que notre conversation, qui ne rouloit que sur arts et auteurs, a été pour moi d'une inportance infinie pour la conduite meme de la vie. On peut se trouver dans des circonstances si singuliere, qu'une verité très commune et très connue fait une impression dans l'ame qui est ineffaçable. Dans quelques

mois je vous parlerai de ce phenomene, qui va devenir un objet de mes contemplations.

Adieu ma chère amie, pardonnez moi, mais de repondez pas; je sçai que votre bonté gracieuse pourroit vous en donner l'envie, mais le devoir de votre justice seroit de me gronder, ce qui est la mort pour votre pauvre

Socrate



*Lettre 1.151 – 18 mars 1777*³⁹

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 18].*

mardi 18 mars 1777

Ma Diotime admirable, je vous prie en grace de vouloir faire dire à votre Socrate comment vous vous portez, et de lui gratifier de vos medecines qui lui font du bien.

Malgré mes petites affaires j'ai travaillé à votre dialogue, mais bien peu. Si demain vous eussiez le loisir d'en supporter encore la lecture, je l'apporterois avec moi, car il faut que je sache si le degré de clarté est suffisient pour m'y conformer dans la suite. Il dependra de vous de me faire traiter les parties principales de la philosophie dans le même goût, dans sept ou huit petits dialogues pour le même usage. |

J'ai été au sermon de Lysis. Je n'ai pas tout compris, mais pour ce que j'ai compris, ma tête est assez homogène à la vôtre pour que vous sachez comment je l'ai trouvé. J'ai soutenu des discours bien rudes sur ce sermon. On en a jugé exactement comme je l'avois prévu. Notre âme n'a pas l'approbation universelle. Je l'en felicite, car je ne sçai pas de signe plus certain de faiblesse et de manque de nerf et de vigueur que l'approbation universelle.

Avez vous des nouvelles de Törneo?

39 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 32, p. 122-123.

A quelle heure pourrai je avoir le bonheur de vous approcher demain?
Adieu sage et sainte Diotime, mon amie, je vous baise la main avec devotion et respect.

Socrate |

[Couvert:] Pour Son Altesse Madame la Princesse de Gallitzin



Lettre 1.152 – 3 avril 1777 ⁴⁰

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 19].*

jeudi 3 d'avril 1777

Ma divine Princesse, mon amie! Faites moi la grace de me faire dire comment vous avez passée la nuit, et comment vous vous trouvez à present, afin que je sache au juste quel est l'état de votre Socrate.

N'allez pas vous promener pendant le froid qu'il fait, ma toute chere Diotime.



Lettre 1.153 – 4 avril 1777 ⁴¹

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 20].*

vendredi 4 d'avril 1777

Ma chère Diotime. Je n'ai reçu votre billet qu'à la Cour, sans quoi j'y aurois déjà repondu. Que mon remède vous a fait du bien, cela m'en fait doublement à

40 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 33, p. 124.

41 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 34, p. 125-127.

moi même. Continuez d'en prendre je vous en prie, il vous guerira de vos meaux sans faute.

Vous voulez que je reponde au fragment en question. Vous obeïr est de mon essence, ainsi j'entre en matiere.

Je divise le fragment en deux chefs.

I. Que les clairvoyants doivent se taire ou s'entretenir entre eux et non avec des aveugles. Nego totum argumentum. Ce raisonnement est trop dans le goût de Pytagore du seul côté où ce saint homme fût reprehensible. Fais briller ta lumiere afin que les hommes voient tes bonnes oeuvres, dit le profète. Le profète a raison, il parle en Socrate. Le clairvoyant doit etudier la lumiere, la decomposer, et voir si elle n'a pas des côtés par lesquels elle seroit presentable à l'aveugle afin de la propager et de la faire percer jusque dans le centre noir des tenèbres. Si l'ami clairvoyant de l'aveugle Saunderson n'avoit connu la lumiere que par la sensation des couleurs, il auroit du se taire devant son ami, mais il y voioit des lignes et des proportions, et avec cet appareil il la fit entrer dans la nuit de Saunderson, et y fit eclorre d'excellentes leçons d'optique.

II chef. Dans le monde on doit bien connoitre ceux avec qui on a à faire. Concedo. afin d'être juste et ne pas trop exiger d'eux. Concedo. et il faut parler leur langage. Nego. Si je parle son langage à celui qui est au dessous de moi, il n'avance rien. Si celui, qui est au dessus de moi parle mon langage, je n'avance rien. Il faut que mon superieur, dans quelque genre que ce soit, enrichisse mes signes, qu'il m'apprivoise, qu'il m'accoutume à y attacher une plus grande richesse d'idées, ou à rendre mes idées plus simples, plus claires et plus infaillibles, c'est à dire, plus conformes à la pure, l'auguste verité. Si non, le resultat en sera que le superieur deviendra plus petit et l'inferieur restera à sa place.

Ma chère amie, prenons nous nous même pour exemples; si moi je n'avois parlé que votre langage, et vous que le mien, croiez | vous que nos têtes, nos ames seroient modifiées comme elles le sont? Je crois que ma façon de composer les idées, de les rendre simples, a fait du changement dans vous, et en bien. Je sens que votre façon de penser et de sentir a changée la route de ma philosophie, et qu'elle m'a ouverte un sentier vers la morale, lequel, quoiqu'analogue à ma

maniere de sentir, je ne connoissois pas, mais que j'apprendrai à la posterité si j'ai vie.

Adieu sainte Diotime. Vous avez changée ma philosophie. Vous avez changé mon rapport au seul Etre que j'adore. Il m'avoit donné une ame vraiment philosophique. Il m'a attaché au sort de Diotime. Il estoit fatigüe de mes prieres, il ne l'est plus que de ma reconnoissance. Je n'ai plus rien à lui demander que le bonheur eternel de Diotime.

Demain j'espere de vous voir, tantôt je compte aller à votre campagne.



Lettre 1.154 – 8 avril 1777 ⁴²

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 21]; une copie autographe (avec date: « 8 avril
1777 ») dans Kapsel 37.*

le 8 d'avril 1777

Ma chere Diotime. J'ai diné chez moi seul avec une furieuse envie de diner avec vous. Ce qui m'en a empêché c'est la crainte de vous paroître inoportun; mais comme je vois que vous voulez absolument alimenter seule un pauvre philosofe pour en faire avec le temps un animal digne de vous appartenir, je vous promet que dans la suite j'aurai moins de discretion.

Demain je compte d'avoir l'honneur de vous baiser la main avant diner, parce que je dois être avant quatre heures quelque part pour l'amour de vous de Scylla, de Glaucus, et de moi. Aiez la bonté de faire remettre au Prince avec mes tres humbles respects ce Brantome qui l'amusera. Je suis au desespoir de ne pas avoir encore le journal encyclopedique qu'il desire. J'ai achevé le dialogue dans ma petite tête. Il faut que je l'écrive encore, mais avant que de le copier pour vous il faut absolument que vous me le corrigiez, car

42 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 35, p. 128-129.

vous : moi = Apollon : Pythie

Avez vous quelque chose à dire à votre compagne, car je vais tantôt dans le voisinage. Adieu.



Lettre 1.155 – 22 avril 1777

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 22].*

Mardi 22 d'avril [1777]

Ma chère Diotime, je profiterai du départ de Charles pour vous envoyer tout le charbon que j'ai pu ramasser provisionnelement. C'est par pur interet, par pure vanité, car je sens que si vous ne travaillez plus, ma violente ardeur pour les arts va s'eteindre.

Van der Aa se porte beaucoup mieux. Il m'a chargé de ses très humbles respects et il compte vous rendre ses devoirs au milieu de la semaine prochaine. Je vous l'amenerai le jour qui vous conviendra le mieux.

J'ai oublié de vous dire ce matin que Mr. Ellis Sellier m'a rapporté hier qu'il avoit vu les voitures de Madame de Willem, qu'il y avoit à la verité une voiture de voiage, et un cabriolet, mais l'un ni l'autre suivant sa description pourroit vous convenir, | et même ne pourroient être appropriés à vos desirs, qu'avec à peu près autant de depense qu'il en faudroit pour faire du neuf. Cela se vend vendredi prochain.

Adieu ma chere Diotime, souvenez vous de votre Socrate.

Si vous avez Lysis encore, je vous supplie, Madame, de lui faire agréer mes soumissions, et de l'asseurer de mon respectueux attachement.



Lettre 1.156 – 26 avril 1777

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 23].*

Vendredi 26 d'avril 1777

Ma chère Diotime. En reponse à votre message gracieux, je dois vous dire, que je me porte assez bien, à quelque mal de tête près. Ce n'étoit pas pourtant ce mal qui m'a empêché d'avoir le bonheur d'être avec vous aujourd'hui. Demain j'espere etre plus heureux, ou bien si non, dimanche.

Hier Lysis et moi nous avons peu jouis l'un de l'autre. Marthe nous apporta Jacques. Marte n'a pas descendu de carosse, mais Jacques suffisoit pour fletrir notre liberté. Notez qu'il devoit être à une comedie chez l'Errata. Il eut l'affronterie de me proposer d'être de la partie.

Adieu ma chere amie, j'ai honte de vous ecrire, car si votre tête est x, la mienne n'est pas ddx.



Lettre 1.157 – 27 avril 1777

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 24].*

Caracteristique

Dimanche 27 d'avril 1777

Ma toute chère Diotime, je vien de recevoir votre lettre charmante que dans le moment, et Charles doit partir. Je compte aller à Sorgvliet pour vous satisfaire, et pour diminuer s'il se peut le mal aise où je compte que notre Lysis se trouvera. C'est à dire j'irai à Sorgvliet pour y diner, en cas qu'on m'y invite fort amicalement; sans quoi je retourne à mes penates.

Hier au soir j'ai passé chez le Prince encore, et puis chez la Babel. Elle est folle. Ce n'est pas du nouveau, je le sçai. Elle s'est mise à lire votre lettre. A l'endroit où vous dites qu'elle vous soupçonne quelques fois de vouloir vous defaire d'elle,

elle fit d'horribles exclamations, et me dit que la Princesse lui faisoit la plus cruelle injustice de la croire capable d'un tel soupçon qui n'entreroit jamais dans son coeur, et elle m'assura qu'elle sçavoit trop sentir tout ce qu'elle vous devoit pour former de si criminelles idées. J'étois sur le point d'éclater de rire, mais le sentiment de vos interet etouffa le ris dans mon sein. | Je la felicitai du fond de mon coeur de l'occasion qui s'offroit à elle pour la tirer de l'embarras où elle devoit se trouver naturellement, et j'ajoutai que je ne doutai pas qu'elle n'embrassa tout de suite ce coup de faveur de la fortune. Elle me dit qu'elle ne s'y opposeroit pas assurement, qu'elle avoit ecrite à la demoiselle, et qu'elle attendoit les nouvelles qui la determineroient, en me repetant cette belle phrase. Elle rioit du ris le plus riche qui s'est jamais manifesté sur une physionomie bête au possible. Ce ris etoit un composé d'amertume, de plaisir, de colere et de sottise, enfin un monstre qui me fit peur. Je pris congé, et en partant elle me demanda si j'étois venu pour lui conseiller de partir. Je lui dis que je n'étois venu que pour l'honneur de lui remettre votre lettre, mais que si elle me demandoit mon conseil, c'étoit celui que je devrois lui donner en conscience. Elle me congedia en me repetant qu'elle ne s'y opposeroit pas. Je le crois, car une ame sans ressort ne sçauroit s'opposer à rien. C'est un argile molle qui porte l'empreinte en creux de toute action qui vient de dehors, et qui ne reagit pas. Voila un cas, où action ne suppose pas | reaction, comme je l'avois cru. Je rougis de me voir refuter justement par l'infiniment petite Babel.

Adieu ma chere, ma sainte Diotime. L'affaire de Torneo ne me change pas; mon âme s'est attachée à la vôtre comme je ne sçai comment, mais je vous defie de la detacher.

Ma Diotime, il me semble que vous devez être Barklaïste, car j'ai des moments, qu'il me paroît qu'il n'existe rien hors de vous, et ces moments font les apparences de vie dans votre

Socrate

Quand vous verrai je, ma Diotime? |

[Couvert:] Pour Son Altesse Madame la Princesse de Gallitzin



Lettre 1.158 – 28 avril 1777

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 25].*

Lundi 28 d'avril [1777]

Ma chere Diotime, je vous envoie ici le dialogue d'Aristée. C'est un livre que j'ose vous offrir, puisqu'il a tout ce qu'il faut pour être précieux de nos jours. Il est bien relié, il est excessivement rare, et il brille par une marge honnêtement grande. Si tout étoit marge, ce n'en seroit que mieux peut être.

Je vous envoie ici une espèce de Uva marina, que je vien de recevoir de Scheveninge, plante marine rare et qu'il me semble avoir trouvé sur plusieurs monuments antiques. Je n'en ai jamais vu de plus parfaits en nature. Si vous n'en voulez pas, donnez la à Lysis le Naturaliste.

Je ne vous écris celle ci que pour | apprendre si vous vous êtes bien retablie de vos fatigues du matin.

Adieu ma chere amie, demain je me flatte du bonheur de vous voir chez vous.

Socrate

J'ai été ce matin 10 minutes avant onze heures au Conseil.



Lettre 1.159 – 4 mai 1777 ⁴³

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 26].*

Dimanche 4 de mai [1777]

Ma tres chere Diotime. Il pleuvoit trop fort pour vous engager de faire le voiage à pied. Je vous baise les mains de ce que vous avez bien voulu me dire quelque chose de vos maux corporels. Je suis charmé d'apprendre, que ce n'est pas votre redoutable sciatique. Pourtant votre aphorisme qu'il faut doubler la

43 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 36, p. 130.

cause du mal pour en faire cesser n'est pas dans Hypocrate. S'il est dans la nature (ce qui se peut), j'ignore à quel principe il peut tenir.

Je vous demande pardon de ce que je vous ai écrit ce matin en grec. Hier vous m'aviez tant parlé grec, et si agreablement, que sans y penser je vous ai supposé cette langue familière. Qu'Apollon nous l'accorde un jour! Je n'ai rien fait de | ce que je vous ai dit en grec, parce que le jour n'étoit pas bon. Le voici. S'il plait aux Graces, j'ai resolu de graver de nouveau en cuivre le portrait de ma Minerve-Diotime.

Adieu, ma chère Diotime - Minerve, je me prosterne et vous baise les pieds *καὶ τῆς φιλοσοφίας μνήμων.*

Σώκρατης.

Il faut que vous me pretiez un jour le Grammaire français, dont j'ai une grande idée.



Lettre 1.160 – 8 mai 1777

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 27].*

Jeuudi 8 de mai [1777]

Ma chère Diotime, je suis ravi d'apprendre que vous vous portez mieux. Je souhaite que la beauté du jour et la presence de notre Lysis achevera de vous faire oublier la triste sciatique. Je passerai une bonne partie de la journée dans ma maisonette, mais hélas! sans jouir beaucoup du bonheur de la solitude. J'aurai des heterogenes males et femelles qui aneântiront un acces divin de philosophie, avec lequel je m'étois lèvé ce matin.

Bellegarde me fait dire qu'il me viendra voir aujourd'hui. C'est le seul plaisir que je me promet.

Adieu Diotime admirable, quand viendrez vous demain en ville? En attendant souffrez que je vous baise la main avec la plus respectueuse tendresse.

Socrate

Chere amie, ne te fie jamais n'aucune philosophie pratique, qui n'ait un brin de theorie pour base. La pratique depend de chaqu'objet hors de nous. Et plus rien est fibre de l'Univers entier. Adieu
Διοτιμη.



Lettre 1.161 – 16 mai 1777

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 28].*

Vendredi 16 mai [1777]

Ma toute chère Diotime. J'ai passé ce matin chez le Prince dans l'esperance de vous conduire à Niet t'Huis, mais vous etiez deja partie.

Avant le jour de hier j'ai cru qu'il etoit impossible de vous aimer plus que je ne faisois. J'avois tort, car ce n'est que hier que j'ai senti parfaitement par mille circonstances reunies, que l'Etre Supreme par un arret eternel de Sa Toute Puissance a voulu attacher l'ame de Socrate au sort de sa sainte Diotime. Diotime adorable, soutenez moi dans cette heureuse, dans cette delicieuse sensation, et faites que je sache à Warmont dimanche matin par un seul mot de votre main, l'etat de la santé de votre ame divine, et de celle du corps en tant qu'elle y influe, car pour le reste il ne vous interesse pas.

Je souhaite que notre Lysis vous voie tous les jours, et vous console d'une situation desagreable en apparence, mais glorieuse et qui {mérite} à la vraie beatification de notre philosophie.

Je me flatte du bonheur de vous voir mardi vers le soir, mais si ma petite presence pourroit | être d'une utilité necessaire mercredi prochain à la grande assemblée de notre academie, je ne vous verrois que jeudi.

Adieu chère amie, mon ame embrasse la vôtre, et si elle ne tenoit pas à la matiere, elle aurois la satisfaction supreme de n'être que Diotime.

Socrate le vôtre

Jusqu'ici je n'ai pu avoir des graines du Lathyrus. Je crois que nous avons tout ce qu'il y avoit à La Haye, mais pourtant je pourrai vous donner des plantes de mon jardin; de mon superflus s'entend.

En cas que vous aiez à me donner quelques ordres, voici l'adresse par la poste ordinaire.



Lettre 1.162 – 20 mai 1777

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 29].*

Mardi 20 de mai [1777]

Ma toute chère Diotime, je suis de retour très affairé, mais tout rempli de ma Diotime. J'ai passé ce matin chez le Prince, une heure apres votre depart. Je devois diner chez lui, mais Bellegarde est venu diner chez moi. Il est resté sans fin, et sans cesse. Et le cruel m'a derobé le bonheur de vous voir. Je devois le haïr. D'ailleurs il a tant deraisonné qu'il m'a amusé, si Socrate peut trouver de l'amusement éloigné de sa Diotime.

Adieu ma chere amie. Demain je dinerai avec vous. Je dois ecrire plusieurs lettres encore et une au sujet de l'election du Prince, qui doit se faire demain à l'Academie. Mais ne lui en dites rien.

Souffrez, mon aimable Diotime, que je vous baise la main avec l'onction, l'enthousiasme, et le feu, qui caracterisent l'amitié la plus pur et la plus sainte.

Votre Socrate



Lettre 1.163 – 31 mai 1777⁴⁴

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 30].*

samedi 31 de mai 1777

Ma toute chère Diotime. Hier j'ai passé la moitié de ma journée dans les occupations et l'autre moitié en philosophie. Je suis gros de nouveau, et de votre fait. Lorsque mon fruit sera à terme, vous serez ma Lucine propice.



Lettre 1.164 – 1 juillet ...

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 18 [lettre 74].*

Ce premier de juillet à minuit

Dans le moment mon Lysis vient chez moi. Au moins j'aurai du repos cette nuit. Ma chère amie, ma Diotime, que Dieu vous benisse. Pût-il vous avoir révélé dans vos songes que votre ami n'est pas coupable!

Je vous supplie, faites moi dire comment vous vous portez.



Lettre 1.165 – 18 juillet 1777

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 31].*

Vendredi matin 18 de juillet 1777

Ma Diotime adorable! Hier je me suis très bien amusé pendant toute la journée. La raison est, que lorsque je vois des objets dans votre absence, je vous

⁴⁴ = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 37, p. 131.

compare tout, et c'est alors que je sens d'autant plus vivement le bonheur suprême d'appartenir à la seule Diotime.

J'appris avec transport l'arrivée de *Xίλων*, et comme ma conscience ne pouvoit me donner aucune certitude sur la place que j'occupois dans son coeur, je volai vers le soir à votre hotel, j'entrai modestement dans la cour, et je le voiois au bout du jardin avec la bienheureuse Babel. D'aussi loin qu'il me vit il fit un cris et courut droit à moi de toutes ses forces. Lorsque je voiois le train que prenoit cette affaire, je me mis à crier et à courir dans une direction opposé, ce qui occasionna un choc, qui fût amorti non par la tendresse, mais par la violence de nos embrassements, sans quoi la reaction auroit mis Socrate et *Xίλων* les quatre pieds en l'air, et sans contraire avec beaucoup d'indécence. Enfin, je | vous félicite de son retour. C'est encore si je ne me trompe le meme *Xίλων* dans lequel vous avez daigné mettre les premieres semences de la sagesse, et que vous avez bien voulu initier dans les mysteres de la philosophie.

Je vous remercie, ma Diotime, des livres que vous m'avez envoieé et je les ferai lire à la fille en question, que j'ai regardée pendant toute la journée comme la future Madame de B...

Je dine chez vous aujourd'hui et vous soupez chez moi, à ce que le Prince m'a dit, mais je vous supplie de me dire la repartition de votre journée, et de me prescrire mon devoir. Il est impossible je pense, que *Xίλων* ne soit des nôtres. Marquez moi sur tout qu'elle est l'état de votre santé, car je vous jure qu'il n'y a rien de si interessant pour moi dans le monde.

Adieu mon amie, ma toute chère, ma sainte, ma seule Diotime; que mon bonheur soit à jamais la suite necessaire du vôtre!

Socrate

Je ferai avertir Lysis apres votre repouse à moins que vous ne l'aiez averti.

Lettre 1.166 – 28 juillet 1777 ⁴⁵

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 32].*

Ce lundi 28 de juillet 1777

Ma toute chère Diotime. J'avois bien compté de dîner avec vous aujourd'hui, mais l'homme propose, Dieu dispose.

L'abbé Raynal, qui vient d'arriver, m'a fait demander une heure et je n'avois d'autre à lui donner que cet après dîner. Je suis assez curieux de le voir, mais beaucoup plus encore d'apprendre des nouvelles sûres de Mr. Diderot qui est son ami intime si je ne me trompe, et que j'aime par vous, pour vous et pour moi. Je ne sçai d'où cela vient, mais je ne pense jamais à cet homme sans un vif désir de le revoir. Lorsque nous serons à Paris, nous irons nous contenter ensemble s'il vous plaît.

Hier j'ai beaucoup souffert de la tête et des bras, mais malgré cela, ma sainte Diotime, vous m'aviez chapitrée la veille avec tant d'énergie sur ma paresse, que non seulement j'ai pensé tout de bon à votre physique, mais j'ai fait la revue de tous les petits avortons philosophiques dont le plus pur amour du vrai m'a jamais engrossé.

J'ai entrevu des liens possibles par lesquels on pourroit faire de ces parties un total très solide, très sérieux, et tout autrement lumineux. Je m'engage à vous mon amie (et c'est ce que je pourrai dire jamais de plus fort) de composer un ouvrage de philosophie générale en petit volume et dont les parties tiendront tellement ensemble pour la commodité des critiques, qu'ils n'aient qu'à briser une pierre quelconque de mon bâtiment pour faire écrouler tout l'édifice.

Comme vous avez une ardeur inextinguible pour la propagation de tout ce qui est vérité, et que votre tête est disposée également pour toutes les branches de la philosophie totale, j'ose exiger de vous, que vous m'aidiez, et je ne l'exigerois pas si je n'y vois le plus sûr moyen de vous faire faire beaucoup de chemin dans très peu de temps. |

45 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 38, p. 132-133.

1°. Vous aurez la bonté de mettre sur le papier plan, que vous m'avez dictée avant hier, et

2°. vous repondrez dans quelque moment de loisir l'homme et ses rapports.

L'homme et ses rapports contient foncièrement tout ce que je sçai, et toutes les grandes verités dont je suis intimement persuadé dans ma conscience. Vous y marquerez seulement les paragraphes obscurs, mal placés, ou peu clairs. Vous m'en demanderez une explication entiere, soit de temps en temps dans nos discours, soit par escrit. Vous ne me ferez aucun quartier, et quelques fois vous ferez l'ignorante, afin d'appriivoiser mon style brute, sauvage et feroce, et m'apprendre à parler le langage des hommes. Dites moi Diotime si vous approuvez ce plan.

Adieu mon adorable amie, je vous supplie en grace de me marquer l'état de votre santé moral et physique. Croiez, ma chere Diotime, que c'est à cet état que tient le contentement et bonheur et le bien être de votre Socrate.

Demain je dine à Niethuis s'il plaît aux Dieux et à vous. |



Lettre 1.167 – 2 août 1777

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 33].*

2 d'aout 1777

Ma chère Diotime, mon amie, je vous envoie une lettre que j'ai reçu de Pilati. Elle m'a fait beaucoup de plaisir.

Je compte que vous avez tous vos convives et j'espere que vous y trouvez des amusements que vous n'attendiez pas.

J'ai eu des affaires qui m'ont arraché le plaisir de vous voir, et j'ai fait venir mon baron de Schrokenberg aujourd'hui, pour diner demain à Niethuis à mon aise. Je l'ai vu un moment, et il me parait un des jolis garçons que j'ai vu de ma vie.

Je marquerez cette journée dans mes tablettes. J'ai reçu plusieurs visites et plusieurs nouvelles, et aucune qui ne fût agreable. Si par dessus du marché j'avois

eu le bonheur de voir mon adorable Diotime, je crois que je serois mort de contentement et de plaisir. Couronnez ma Diotime, couronnez ma journée de vos benedictions, et qu'un mot d'amitié de votre coeur vivifie et sanctifie votre pauvre Socrate. Adieu.

Vous annoncerez à notre Lysis le souper de demain. Comment va votre pouce ma chère Diotime; faites le moi dire, si vous n'écrivez pas.



*Lettre 1.168 – 15 août 1777*¹

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 34].*

Samedi matin 15 d'aout 1777

Ma toute chere Diotime, je viendrai diner avec vous, si je le puis asseurement, mais si le quart apres deux heures je ne suis pas à Niethuis, ce sera une marque certaine d'obstacles invincibles.

J'ai passé une nuit fort desagreable, ma Diotime. Hier au soir, à la fin, nous etions gênés tous trois, et cela me donne à present la même sensation que j'avois autrefois lorsqu'il y eût quelque nuage entre nous deux. Marque certaine que le triangle comme triangle m'interesse bien vivement. En general la raison de ce gêne derive de ce que Lysis et moi nous ne nous voions pas assez souvent, ce qui fait agir un reste de | circonspection dans son caractère vis à vis de moi. Enfin, il faut y remedier absolument, et je me propose de lui en parler et de lui écrire à ce sujet.

Si vous voulez faire un plaisir sensible, ma Diotime, à votre ami, vous viendrez demain au soir (ne fût ce que pour un couple d'heures) souper chez moi avec Lysis; nous parlerons dans votre presence, nous acheverons la clôture entiere du triangle, et nous detruirons pour toujours l'absurdité de nuages et de gêne entre trois personnes, dont les interets les plus essentiels sont absolument inseparables par la nature des choses.

Adieu ma divine amie, je vous adore, je vous embrasse, et en tout cas j'aurai le bonheur de vous voir aujourd'hui. |

Errata vient de m'apporter son journal, où se trouve un panegyrique de son heros Lavater. Je le lirai si j'ai le temps, et je vous l'apporterai.



Lettre 1.169 – 29 août 1777

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 35].*

Liege, ce vendredi à 11 h. du soir

[29. August 1777]

Ma toute chère Diotime! Mon coeur! Mon amie, je vien d'arriver un peu tard ici, et je profite d'abord d'une occasion pour vous donner de mes nouvelles. La premiere heure de mon voyage etoit affreuse pour moi. L'Univers entier disparut, et il n'y eût que le cahos de mon coeur derobé. Ce qui m'a consolé à la fin c'est l'assurance que ma Diotime est à moi comme je suis à elle, et que notre union eternelle tient à une face, où l'idée d'espace paraitroit une absurdité. Le moment que je pris congé de vous fait plus d'honneur à mon coeur qu'à ma philosophie, car je ne sçai ce que je vous ai dit.

Je vous conjure, ma Diotime, de me donner de vos nouvelles le plus tôt et le plus souvent qu'il vous sera possible. Je vous conjure, mon amie, de ne plus faire de grandes promenades à pied, afin de prevenir quelqu'accident à vos jambes qui pourroit retarder | la guerison entiere de vos maux.

Je vous supplie de faire agréer mon respect et ma reconnaissance à Mr. et Madame de Serent et d'embrasser ma chere Mimi et mon cher Mitri tendrement de ma part. Mes compliments s'il vous plait dans l'occasion au chevalier Hamilton, et n'oubliez pas de le pousser à vous faire voir les camées dont il nous a parlé, et de m'en faire la description. Je ne verrai pas la Livie.

Je dois coucher demain à Eyndhoven pour gagner s'il se peut mes indulgences pour le dimanche en quinze. Il y a dix ans que cela m'auroit paru impossible. Ah, Diotime, combien d'objets n'avez vous pas effacé dans mon ame.

Adieu, je vous recommande au Dieu de Diotime, de Lysis et de Socrate, qu'il nous conserve et nous benisse par vous. Je trouve ma consolation maintenant à souper dans la chambre où nous avons soupés, à occuper les memes appartements que nous avons occupé, et à coucher dans le lit où reposa la sainte Diotime. Quels objets pour tracer à votre pauvre Socrate la caricature du vrai bonheur!



Lettre 1.170 – 30 août 1777

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 36].*

[30. August 1777]

Maastricht, ce samedi à un heure

Ma toute chere Diotime, je suis arrivé ici en assez bon etat, et je vous écris celle ci non seulement pour vous donner l'exemple, mais parce qu'il m'est impossible de ne pas vous écrire, tellement je suis rempli de votre idee.

Mr. la Hay, votre cocher, n'est pas en ville, mais d'ailleurs il ne lui seroit pas permis de vous mener à Bois le Duc. Il peut aller seulement de côté de Spa. Le cocher qui m'a mené depuis Spa ici, et qui est le camarade du vôtre à Spa, est excellent à tous egards, et je vous le recommande comme tel.

Je pense que notre hôte de Liège vous remet dans ce moment une lettre de ma part, et j'ose me flatter que vous la recevrez avec une partie de plaisir qui m'animeroit si j'avois le bonheur d'en recevoir de votre part. Je vous supplie, mon amie, de me marquer dans la premiere, avec quelle regularité vous recevez vos lettres par la poste.

J'ai pensé pendant le chemin au moiens d'avoir mon congé pour venir vous répondre. J'aimerois mieux si cela se pourra de le faire à Liege qu'ici. Je voudrois

que le chevalier Hamilton vous y mena, afin que la Livie eût l'honneur d'être admirée | par trois personnes à la fois, que Dioscoride lui même eût adopté pour juger. Comptez qu'il y a plus de verité que de vanité dans ce que je vien de dire.

Le prince Metsekerski n'est pas arrivé encore comme il me l'avoit promis. Je ne l'attendrai pas, je part tout de suite pour gagner Eyndhoven si cela se peut, et j'y coucherai encore dans votre chambre.

J'ai oublié d'achêter à Spa à trois maisons de chez vous une cane de ce bois entortillé, dont je vous avois parlé. C'est precisement le baton d'Esculape. Je vous supplie, ma Diotime, de m'en acheter une.

Adieu ma Diotime, mon thresor, mon amie, embrassez tendrement vos chers enfants de ma part, et souvenez vous de votre pauvre Socrate.



Aiez soin de votre santé comme etant la nôtre.

Je dois coucher la nuit dans la superbe ville de Bree, parce qu'on ne veut absolument pas me mêner la nuit par les brujeres de Eyndhoven avec une seule voiture. Je la quitterai de fort grand matin je vous jure, et lundi je dinerai dans ma maisonnette vis à vis de Niethuis. Lorsque je vous écris il me semble que je vous vois, que je vous parle, que je joue avec Mimi, avec Mitri, que je vous baise la | main, enfin que je suis heureux; ainsi pardonnez moi, ma Diotime.

Adieu mon aimable Diotime, que votre ame embrasse la mienne.



Lettre 1.171 – 31 août 1777

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 37].*

Bois le Duc, ce dimanche 31 d'aoust [1777]

Hier au soir je suis arrivé fort tard à Bree, et j'avoue que nos cochers à Eyndhoven avoient grande raison de ne pas vouloir passer ces bruieries pendant la nuit. Ni clair de lune ni flambeaux peuvent servir, et un carosse à six chevaux parti un jour avant moi de Spa, apres avoir couru cent fois le risque de verser, s'est trouvé à la pointe du jour planté à cinq lieues à côté de Bree. Je dois rendre justice à ce dernier endroit. On y est plus proprement logé et mieux servi qu'à Eyndhoven. Apres avoir couru depuis quatre heures du matin jusqu'à six heures du soir, pendant une pluie continuelle et un vent epouvantable je suis arrive ici, où je ne puis trouver des chevaux pour me mener à Heusden, ce qui m'empêche de revoir demain mes penates, et me donneroit de l'humeur si la profonde impression de l'idée de ma Diotime ne mit mon ame à l'abri de toute autre impression heterogene.

Ma toute chère Diotime, ce matin mon cocher doit avoir eu l'honneur de vous | remettre encore un billet de ma part. Ne vous fachez pas de mon assiduité. Elle est necessaire. Imitiez moi plus-tôt, mais faites comme si ce n'etoit pas imitation.

Adieu mon adorable amie, c'est mon ame qui vous ecrit. L'esprit n'y a aucune part. Il se ressent un peu des fatigues du corps. Embrassez la chere Mimi et le cher Mitri tendrement de ma part. Je les prie de tracer par mille baisers sur votre belle main l'attachement eternel de votre pauvre Socrate.

Je vous ecris cette lettre fort à la hate, par un poste extraordinaire qui doit partir à l'instant.

Lettre 1.172 – 2 septembre 1777

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 38].*

La Haye, ce 2 de sept. 1777

Ma toute chère Diotime, mon amie. Hier au soir je suis arrivé fort tard à la Haye, et comme je me suis trouvé beaucoup plus de lettres et d'occupations que je ne m'étois imaginé, je ne m'amuserai pas à vous détailler mon voyage, qui a été assez heureux en general.

Mr. Camper avoit passé chez moi la veille de mon arrivée et devoit partir aujourd'hui. J'ai delibéré long temps sur ce que j'aurois à faire avec lui par rapport à vous. Devois je lui parler ou non? Enfin, aiant considéré combien il nous est attaché, combien j'ai lieu d'être assuré d'un homme qui ne m'a jamais manqué dans la moindre bagatelle, combien cet homme enfin est important dans l'affaire en question, et n'ayant ni vous ni Lysis pour consulter, j'ai pris sur moi de lui parler, je l'ai fait, et j'en rend graces aux Dieux.

Il va m'adresser un memoire détaillé sur cette affaire, où personne ne sera nommé, et qu'il m'en|verra même d'Amsterdam encore, afin que je puisse vous l'apporter à Spa.

Voici en gros le resultat de notre conversation, et de ses opinions, qui me parurent geometriques.

1° Il n'est nullement persuadé que vous aiez la maladie en question, et les phenomènes, que j'ai sçu lui indiquer, ne suffisaient pas pour l'en assurer.

2° Il suppose que cela est parce que cela peut bien être, mais dans ce cas la, il ne veut absolument pas la friction, par des raisons qui m'ont parues claires comme le jour.

3° Il a guéri radicalement plus de 300 personnes par le remède de Mr. Van Swieten de Vienne, et il dit qu'il n'a jamais vu manquer l'entiere guerison, même dans les cas, où cette maladie etoit parvenue au plus haut point.

Il ajoute qu'il ne sçait pas qu'aucun medecin ait jamais vu un exemple que cela n'ait pas reussi; d'ailleurs ce remede est d'un côté sans aucun risque ce que la friction n'est pas, et de l'autre, on se sert de ce remede sans que personne le

puisse sçavoir, et sans qu'on ait besoin de changer sa façon de vivre le moins du monde.

Il m'a tellement convaincu et rempli d'admiration par son discours, que je souhaite de tout | mon coeur que vous soiez de même convaincue par son memoire. Je voudrois que Robert pût lui détailler dans une lettre l'histoire de vos maux et lui donner toutes les lumieres necessaires avant que vous preniez un parti. Je n'en parlerai pas à Robert avant que de vous avoir parlé. En attendant Camper se menagera les bonnes graces de Robert avec soin.

Je lui ai parlé du Corps. Le Corps vient de lui ecrire qu'il sera vers la fin de septembre chez lui, et qu'il seroit bien aise de lui parler. Si le Corps ne lui parle pas, il l'obligera à lui parler par des voies indirectes, et à la premiere occasion j'animerai le Corps à s'ouvrir à Camper.

J'ai parlé ce matin à Mlle. Bamberg, qui se porte parfaitement bien. J'ai vu avec plaisir son allegresse extrême lorsque je lui disois que j'irois reprendre sa princesse à Spa.

Je suis parvenu à regler mon congé, et voici mon plan. Mardi le neuf de ce mois je pars d'ici vers le soir. Mercredi le soir je couche à Eyndhoven ou à Bree. Jeudi le soir je suis à Liege, et vendredi matin ou avant diner je me trouve à Spa aux pieds de ma Diotime. J'espère que vous serez prête à partir le samedi apres midi, afin | que je puisse etre le soir du mardi 16 à la Haye. Les mauvais chemins pourroit faire un desordre dans ce plan pour quelques heures, mais je ne l'apprehend pas. Il fera beau apres la nouvelle lune. J'attends pour sur une reponse à cette lettre au plus tôt qu'il vous sera possible; je souhaiterois fort que vous pussiez me menager un quart d'heure d'entretien avec le chevalier Hamilton à moins qu'il nous conduise à Liège.

Je voudrois sçavoir votre jugement et le sien sur une pierre qui m'est arrivée ici, au meme moment que nous fimes notre devotion à St. Lambert. Vous en voiez l'empreinte sur la cachette. Je ne sçai si cela vaut quelque chose.

Je vais encore ecrire un mot à Lysis avec votre paquet pour lui, quelqu'occupé que je le suis. Mr. Thulemeier m'a fait inviter deux fois pendant mon absence, et hier encore. Je compte de diner chez lui demain si je le puis.

Adieu ma Diotime, mon amie, c'est la quatrieme lettre que je vous écris depuis mon depart! Si vous avez des entrailles, j'en recevrai demain de cette main que

j'adore, et que ma tendresse et ma devotion fatiguent par mille baisers. Adieu ma Diotime.

Votre Socrate

Ah Diotime, donnez moi souvent de vos nouvelles!



Lettre 1.173 – 5 septembre 1777

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 39].*

Samedi, ce 5 de sept. 1777

Après avoir passé deux jours dans les plus cruelles inquietudes, et que je n'oserois vous decrire en tout, je viens de recevoir ce matin, ma toute chère Diotime, deux lettres à la fois de votre main. J'y vois avec un plaisir que je ne sçaurois vous dire, que votre santé n'est pas plus mauvaise que lorsque je vous quittai, et que même le bain commençoit à vous faire du bien. Dieu veuille que cela continue.

Je compte que vous aurez reçu, hier au soir, ou ce matin, la lettre que je vous ai envoyé mardi passé, qui contenoit ma conversation interressante avec Camper, et le plan de mon voiage. Le seul changement qui pourroit arriver à ce plan, c'est que peut-être je partirai le lundi d'ici, au lieu du mardi, et qu'ainsi je me trouverois aux pieds de ma Diotime le jeudi le soir au lieu du vendredi.

Comme je ne compte que de rester une ou deux nuits à Spa, il seroit fort indiscret que je derengeasse la maison chez Mr. et Mad. De Serent, et ainsi je prierois avec instance Mr. Du Pré de vouloir bien m'asseurer un quartier pour deux ou trois jours. Je vous supplie en grace, ma chère amie, de faire en sorte qu'il y ait une reponse à celle ci pour moi | à notre auberge de l'Aigle noir à Liège, mercredi prochain, le 10 de ce mois, afin que si j'y arrive ce jour au lieu du jeudi, j'y trouve de vos nouvelles et de vos orders.

Je n'ai pas dine chez Mr. Thulemeier avant hier, parce que j'étois trop occupé, mais demain j'irai le voir, ainsi que le Comte Charles et Tavel.

Hier l'Envie me fit appeller. J'ai passé une heure avec cette femme, qui me fit mille questions à votre sujet. Elle vous écrit aujourd'hui. Jamais elle ne m'a tant déplie; elle a rougie et palie successivement une vingtaine de fois. Je n'en comprend rien, excepté que cette ame doit être un gouffre d'ordures.

Je vous dois encore, ma chère, une visite que l'Errata m'a faite hier après midi. Cette bonne femme s'intéresse avec tant de bonhomie de l'état de votre santé, et m'a chargée de tant de douceurs et de tant de compliments respectueux pour vous, que vous lui devez en justice un souvenir gracieux jusqu'à l'attendrissement.

Mardi le soir j'ai envoyé votre paquet à Lysis, et en gros je lui ai dit ma conversation avec Camper. Hier il m'a répondu qu'il avait reçu le paquet, et il gardera les copies etc. jusqu'à votre retour. Ce matin j'ai reçu encore une lettre de sa main avec celle que | je vous envoie. J'y ajouterais les siennes si le paquet de Mlle. Bamberg n'était déjà que trop chargé. Il sera ici avant notre retour, ainsi il pourroit peut-être nous venir prendre à Alblasserdam, où il nous quitta (non à Crimpen); je lui en marquerai un mot ce soir même, si j'en ai le temps. Je n'ai pas eu celui d'aller à Niethuis, mais j'ai parlé Schneider ce matin, qui m'a dit que tout étoit en bon ordre et qu'il auroit soin de vos choux de Savoie s'il en étoit temps encore.

Je n'ai aucune nouvelle du Prince, et je remettrai à lui écrire de nouveau jusqu'à ce que je vous aurai parlé, ce que sera jeudi, ou plus-tôt vendredi prochain.

Robert se porte très bien et m'a chargé de vous offrir ses très humbles respects. Il a vu Camper ici, mais il ne sçait rien de ma conversation avec Camper, et je ne lui en parlerai qu'après que vous aurez lu le mémoire que Camper m'adresse, et que nous aurons délibéré la dessus.

Le prince Metsekerski est arrivé à Maastricht cinq heures après que j'en fus parti. Peut-être l'aurai-je ce soir ou demain chez moi avec le baron De Groothausen, son ami, et alors je lui remettrai votre lettre qui le fera pleurer de joie, j'en suis assuré. |

Je vous ai parlé je crois d'une pierre qui nous étoit arrivée au même moment que nous adorions St. Lambert à Liège. Cette misère m'avoit été promise il y a plusieurs mois. Elle est fendue d'un côté à l'autre, droit au milieu comme vous le voyez dans les empreintes, même le long de la jambe, ce qui rend cette gravure

encore plus meprisable; enfin, si vous et le Chevalier vous jugez qu'elle est absolument indigne de faire nombre dans notre collection, je pourrai aisement m'en defaire, soit en la jettant, soit en la cedant à quelqu'amateur subalterne ou apprentif, qui pourra croire que c'est quelque chose.

Je suis fâché que vous ne dites rien de Milady Spencer, le seul être homogene avec vous, qui se trouve la. Je pense pour le chevalier je lui proposerai de venir à Liège avec nous si vous l'agréez, car j'auerois bien envie de revoir la Livie.

Adieu ma toute chere Diotime, mille baisers pour vos charmants enfants et dix mille sur la main sacrée que j'adore. Adieu.

Socrate

Lorsque je pense au jour de notre promenade à la Sauveniere, le jour saint qui mît au monde ce qui me sera le plus cher à jamais, mon sang se retire vers mon coeur, la peau de poule me vient, mais je vous accuse d'un peu de malice.

Dimanche j'attend une lettre; si elle contenoit un plan de votre voiage un peu contradictoire au mien, je m'y conformerai autant que possible, mais mardi le 16 je dois être ici le soir.



Lettre 1.174 – 7 septembre 1777

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 40].*

Jugement sur Mr et Mde de S.

La Haye, ce 7 de sept 1777 à Diotime à Spa.

Ma toute chere Diotime, j'attend voir une lettre de votre part: elle ne vient pas. Il faut pourtant que c'est la poste. Hier au soir j'ai reçu par les barques deux lettres de Camper. Je vous envoie tout de suite la copie de celle qui vous regarde. Les deux originaux je vous les remettrai à la premiere entrevue. Je souhaite que cette copie vous paroisse aussi interessante qu'elle me le paroît à moi; enfin nous aurons le loisir de parler la dessus.

Demain je pars pour reprendre ma Diotime là où je l'avois laissée. Je compte absolument que je trouverai mercredi prochain de vos nouvelles à Liège, comme je vous en ai prié dans ma dernière.

Hier j'ai diné chez le comte Charles; j'ai beaucoup, beaucoup parlé de vous, et je leur ai dit que j'allois vous reprendre. Ils se sont trouvés souvent dans des embarras qui me firent pitié dans des gens de leur âge. Ils se portent parfaitement bien, tous les deux. Ils ont beaucoup parlé de Mr. et Mme. De Serent, et m'ont chargé de leur tendre souvenir. J'avoue que je pense à Mr. De Serent avec plaisir. Il est pour le moral ce que son épouse est pour l'éloquence. Il n'a point d'accent. |

Tavel a été chez moi. Il me charge de ses respects, il est presque entièrement retabli, mais il dit que sa compagne n'a rien gagné. J'aurois été la voir, si je n'avois été trop occupé.

Mille compliments de la part de Mr. Thulemeyer. Il me chargera d'un paquet pour Mr. Benoist, qui se trouve encore à Spa.

Adieu ma toute chère Diotime, mon amie, faites agréer mes très humbles respects à Mr. et Mad. De Serent, embrassez tendrement vos chers enfants de ma part, et recevez gracieusement la dévotion de votre immuable

Socrate

Hier j'ai écrit à Lysis et je lui ai annoncé mon départ et notre retour aussi exactement que je l'ai pu. Il y a apparence, ma Diotime, que mercredi en huit le triangle soit complet à Niethuis. Je n'ai pas encore des nouvelles du Corps; j'ai eu une furieuse demangeaison de lui écrire encore, mais votre autorité est trop puissante.

Adieu, jusqu'à jeudi ou vendredi.

Je n'ai pas été à Niethuis, mais Mlle. Bamberg est parfaitement contente des produits du jardin. Van Heyningen ne l'est pas, il dit qu'il auroit du produire beaucoup plus qu'il n'a fait, et que nombre de choses sont brûlées à cause de l'aridité du terrain.

Lettre 1.175 – 21 septembre 1777

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 41].*

le 21 sept. 1777

Ma toute chere Diotime, mon amie, je vous envoie les livres de Clairaut par Mr. Robert, qui me fait dire qu'il va partir. J'ai passé hier au soir une heure avec lui, il m'a lu une partie de son memoire. Voici ce que j'ai pensé apres cette lecture et nos discours. Je sçai que le remede de Van Swieten pour reussir parfaitement demande beaucoup de delicatesse dans la preparation, et beaucoup d'attention dans l'application, et c'est ce dont Mr. Camper m'avoit prevenu. Il me paroît que la raison pourquoi ce remede n'a pas toujours parfaitement reussi dans les mains de Mr. Robert, est qu'il est beaucoup plus routiné dans la cure de la friction, qu'à manier ce remede. D'ailleurs il m'a parlé de la friction de façon que je me flatte et que je ne doute presque pas que Mr. Camper ne soit d'accord avec lui, surtout puisqu'il est dans l'impossibilité d'administrer lui même le remede de Van Swieten, et je vous avoue que cet accord me delivrera de toute inquietude. Enfin, j'ai un pressentiment à cette heure, qui est ineffaçable, que dans trois mois d'ici Diotime sera tellement retablie, qu'elle aura de la peine à se rappeler ses maux d'à present.

Mardi le memoire part pour Camper, et j'y ajouterai une lettre, d'un côté pour l'exhorter à nous donner sur tout des lumieres sur la cure de la friction, s'il crois d'en pouvoir donner encore, et de l'autre, pour lui prescrire exactement comment il doit se gouverner avec le Corps s'il vient, sur quoi nous parlerons encore.

Je ne sçai si mon rhume me permettra d'aller chez le Comte Charles aujourd'hui. Je ne viendrai pas à Niethuis, mais si vous recevez une lettre du Prince, soit pour vous ou pour moi, je vous supplie de me l'envoyer tout de suite apres la lecture.

Adieu mon adorable Diotime, je vous baise les pieds avec devotion.

Votre Socrate |

Couvert: Pour Son Altesse Madame la Princesse de Gallitzin à Niethuis

{Sicyle}

Lettre 1.176 – 25 septembre 1777

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 42].*

Jeudi 25 sept. 1777

Ma chère Diotime, je vous renvoie la lettre du Prince. Elle me fait plaisir, par la seule raison qu'elle ne vous fait pas de la peine. Pour les reflexions qu'elle m'a fait faire, je ne manquerai pas de les lui communiquer à la premiere entrevue en plein. A l'hotel on me dit qu'on l'attend demain peut-être. Je n'ai pas de ses nouvelles.

Je souhaite que la promenade avec Lysis vous aura soulagé. Hier vous n'étiez pas bien. J'en ai été affligé toute la nuit, mais ce matin j'ai vu que vous avez été mechante par dessus du marché. En deplaçant vos sacs d'argent j'en trouvai un maigre decharné et sans suc en apparence. J'ai pensé d'abord, comme de raison, que Diotime n'avoit voulu tricher doublement, mais en ouvrant ce sac avec un oeuil juif et curieux, j'ai été couvert de honte et de confusion. Non, Diotime, ce n'est pas beau à vous d'avoir voulu rendre Socrate injuste.

J'ai passé la matinee chez Mad. Aylva et je compte d'y retourner ce soir. Elle est enceinte et un peu melancholique. Elle m'a prieré de vous faire agréer ses respects. Je lui ai parlé en confidence de {Bercken...} et la du Tour. Elle aime | B... prodigieusement, et elle seroit enchantée de la reussite de cette affaire.

Adieu ma toute chere Diotime, demain je serez chez vous. Voici les chefs d'oeuvres de votre maître Mr. de {Schaterouet}, qui devroit s'appeller autrement, car je ne sçai ni appeller ni prononcer son nom comme il faut.

Mad. Van Dijk a passé chez moi avant midi pour chercher son epoux. Je n'étois pas au logis. Il faut qu'il soit perdu de nouveau.

Voila mon Pinto qui doit me parler absolument.

Lettre 1.177 – 29 septembre 1777

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 43].*

Lundi matin 29 sept. 1777

Toute chère amie, je vous envoie cette lettre sans en avoir lu autre chose que la première page, qui m'a affecté bien agréablement comme vous sentez vous même. Je passerai chez vous pour la lire en entier, ainsi qu'elle ne sorte pas de vos mains avant ce temps.

Le Prince n'est pas arrivé encore. On l'attend à tout moment. Je veux lui parler absolument avant qu'il vous voie. Il faut que je le modifie pour la suite de cette affaire que nous mènerons à la fin désirée, je vous jure.

En venant de la Cour je pourrais bien venir un moment chez vous en cabriolet, si les circonstances me le permettent.

Adieu mon aimable Diotime. J'attends par le porteur un mot de votre main, qui me dise comment vous êtes et comment va la douleur au sein. Adieu Diotime.

***Lettre 1.178 – 30 septembre 1777***

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 44].*

Mardi 30 sept 1777

Ma chère Diotime, je vous remercie du mémoire de Camper. Je l'envoie tout de suite à Robert. Je l'ai lu avec intérêt comme vous jugez, et avec plaisir, 1° par ce qu'il me montre l'homme sensible et le médecin sage et éclairé, et 2° parce que j'y vois que la friction bien administrée fût elle sans effets pour la guérison de vos maux, ne sauroit vous porter aucun dommage.

Je comprend Camper parfaitement. Une des propriétés les plus singulières et les plus essentielles du mercure, de quelle façon qu'il puisse être enveloppé, modifié, ou préparé, est de détruire dans tous les cas, sans exception le virus

venerien, et si on a des maux, qui ne cèdent ou ne diminuent pas au mercure, ces maux ne derivent asseurement pas de ce virus. Mr. Camper a voulu faire cet essai par le sublime comme une remede beaucoup plus facile à | prendre que la friction. Je ne doute pas ma chère, où nous verrons dans peu la vraie cause de vos meaux et leur guerison parfaite.

J'ai lu votre lettre à Camper et j'en aurai soin. J'ai étudié autrefois la medecine avec la fureur qui me guidoit dans tout pendant ma jeunesse. Il est vrai que je n'en ai retenu que des generalités et quelques grandes verités de cette science, et c'est sur ce reste de connoissance que je puis vous asseurer, que vos inquietudes au sujet de vos enfants sont absolument vaines, et j'en appellerois à Camper s'il les connoissent et les avoient étudié d'aussi près que moi.

Le Prince arrive à midi, ce qui me donne l'espoir de le voir à son arrivée. Hier il m'auroit été impossible. J'étois occupé à reparer les negligences des autres, et cette reparation devoit se manifester avant | le 1e d'octobre à Bolduc et Breda.

Je n'ai pu avoir de communication avec St. Simon que par lettres. Il part aujourd'hui.

Adieu ma toute chère Diotime, que notre sainte philosophie vous suive à jamais sans vous quitter aucun instant, qu'elle mêle de plus en plus son essence avec la vôtre. C'est le seul medecin, le seul sauveur, la seule consolation dans tous les cas possibles, c'est Dieu.

Je vous embrasse, ma Diotime, avec larmes de tendresse, de contentement, de plenitude de coeur.

Votre Socrate



Lettre 1.179 – 1 octobre 1777

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 45].*

Mercredi 1 oct. 1777

Hier je vous ai quitté avec bien du regret, ma chère Diotime, mais je n'osois pas laisser partir le Prince seul avant que de l'avoir familiarisé parfaitement avec l'idée du mal et du remède. Ce qu'il redoute le plus maintenant, c'est l'éclat et la dessus je lui ai donné les assurances les plus fortes, et je lui ai dit, que quatre personnes le sçavoient seulement, ce qui suivant son calcul revient à vous, lui, moi et Robert (si Lysis doit paroître dans cette affaire, ce qui pourroit être nécessaire dans la suite, on pourra toujours dire qu'il l'a deviné). Il m'a dit même qu'il craignoit que vos domestiques ne fissent attention au fond de la cuve où vous prenez le bain, qui deviendroit noir par l'usage du mercure. Enfin, il m'a dit des choses qui dans un autre cas m'auroient fait crêver de rire, sur | tout à l'occasion d'une fête que Mr. de Serent avoit donné à son epouse, et dont je devois vous demander la description.

J'aurois beaucoup à vous questionner sur ce qui s'est passé entre vous et lui pendant mon absence, s'il a parlé de l'affaire et comment il en a parlé; sur tout qu'est ce que vous lui avez dit de Camper, ce que je n'ai pas bien compris, puisqu'il entra justement dans la chambre. Sur tout cela je vous prie de m'éclaircir.

Il m'a demandé aussi si vous n'aviez pas reçu des nouvelles de Sanchez, mais ne sachant trop que repondre, j'ai heureusement esquivé cette question sans qu'il s'en est aperçu. Que repondrai je dans une autre occasion? Sanchez vous a confié sa lettre en secret, si je ne me trompe.

Je dois être à la Cour aujourd'hui, et diner chez Mad. Aylva, où j'ai affaire.

Hier au soir j'ai passé encore une heure chez Robert. C'est moi qui vous l'envoie pour fixer le jour du commencement de la cure.

Adieu ma chere Diotime, je suis charmé, infiniment charmé que cette premiere entrevue est passé.

Ecrivez moi par Robert, ou bien plus tôt, écrivez moi ce soir, puisqu'alors vous pourriez avoir plus à me dire. En tout cas ne me laissez rien ignorer de l'état de votre santé précieuse.

Adieu ma chère Diotime, conservez avec le Prince le ton de hier, c'est précisément celui qu'il nous faut. Demain j'espère de vous voir. Adieu.

Dans l'instant, ma Diotime, je reçois votre billet qui répond comme vous voyez à quelques unes de mes questions. Lorsque je vous ai amené le Prince, vous l'avez vu embarrassé, mais c'étoit une tranquillité parfaite en comparaison de la première demie | heure, que j'ai passé avec lui. J'avois besoin d'un bon quart d'heure pour décomposer son état, et bien connoître toutes les parties de cet amalgame; et c'est après cela que je suis parvenu à le tranquiliser assez pour que son trop grand embarras ne pût faire un mauvais effet sur vous. Enfin, je suis content de la journée de hier, et je l'ai laissé dans la disposition que j'ai souhaité. Je vous supplie, ma Diotime, ma chère Diotime, de me laisser faire, et de compter que votre intérêt et votre bien être est celui de votre ami.

Ecrivez moi ce soir encore, afin que je sache comment cette journée s'est passée, et faites s'il se peut, que j'aie ces nouvelles ce soir. Je crois qu'il arrive quelques fois, que vos billets restent la nuit à l'hôtel, ce qui ne doit pas être.

Adieu ma chère amie, je vous baise la belle main avec ardeur.



Lettre 1.180 – 2 octobre 1777

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 46].*

Jeudi matin 2 d'oct. 1777

J'ai lu, ma chère, avec douleur votre billet. Vous souffrez, il est bien naturel que je souffre. Oh! Dieu, quand est ce que cela finira!

Peut-être je vais voir le Prince tantôt pour un moment. Après la Cour je viendrai chez vous aussi tôt qu'il me sera possible. Adieu.

Je vous envoie le Typhon et le Virgile de Scarron. Essayez en la lecture, vous y trouverez à coup sûr par ci par là des idées aussi originellement risibles, qu'il en est née jamais en tête d'homme. |

[Couvert:] Pour Son Altesse Madame la Princesse de Gallitzin



Lettre 1.181 – 4 octobre 1777

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 47].*

Samedi matin 4 8bre 1777

Ma chere Diotime. Un des premiers devoirs en amitié c'est de respecter les faiblesses de ses amis; par consequent vous avez de l'indulgence pour les miennes.

Vous m'offrez le Brutus pour servir de type sacré de notre union. Pour qu'une chose serve à un si saint usage, elle ne doit pouvoir nous donner absolument que des idées agreables. Or, il y a dans ce Brutus un attribut qui y repugne. Je puis le regarder comme amateur des arts avec la plus grande satisfaction, mais aussi tôt qu'il met mon organe moral en jeu, il me rappelle par une raison particuliere un des moments les plus douloureux de ma vie; ainsi je vous supplie, ma chere Diotime, si vous voulez ajouter encore d'autres types de notre union sacrée à ceux que je tien deja de vos bontés, de vouloir | bien attendre quelqu'autre occasion favorable, et de me permettre que je garde ma bague pour notre collection. Je vous serai infiniment, infiniment obligé de cette indulgence, et je ne serai pas ingrat.

Hier j'ai passé un couple d'heures chez notre Lysis, qui me parut jouir de la meilleure santé; c'étoit son bon jour. Je voudrois bien pouvoir lui acheter sa fièvre.

Je lui ai parlé beaucoup de son plan, et je lui ai dit la dessus tout ce que je pense; à ce qu'il m'a paru, avec quelque effet.

Adieu, ma chere Diotime, je me flatte bien de vous baiser la belle main en personne aujourd'hui, mais je ne sçai pas à quelle heure. Adieu.

Votre Socrate



Lettre 1.182 – 4 octobre 1777

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 48].*

Samedi soir 4 octobre 1777

Ma chere Diotime, je ne perdrai pas mon temps à vous dire de quelle façon votre lettre m'a affecté. J'ignore si le Prince a remarqué de quelle façon vous m'avez regardée de temps en temps aujourd'hui. Je n'ai aucune raison de croire qu'il l'a remarqué. Cette apres midi me trouvant seul avec lui, je me senti attaqué d'une douleur vive dans la poitrine, ce qui m'arrive quelques fois depuis cinq jours, et je lui dis que je ne voulois pas attendre mon carosse, mais m'en aller à pied pour me soulager. Il ne le vouloit pas et me persuada d'attendre. Le carosse venu je suis parti avec lui, et quoique dans d'autres occasions il m'a parlé de votre froideur pour moi, il ne m'en a rien dit aujourd'hui, rien absolument qui en approche. Je lui ai détaillé les raisons que j'avois pour me persuader fermement votre guerison future, entiere et parfaite, et lui de son côté a disserté sur des pillules de Sanchez, de Gaubius etc. Ensuite nous avons parlé d'Hereria, de St. Simon etc. Voila exactement toute notre conversation.

Voici l'histoire d'Homère dans l'exacte verité, et je n'y reviendrai plus.

Lorsque j'étois en bas avec Malliatti | j'avois vu l'Homère. Je benissai l'occasion de remplacer en quelque façon ma perte. Il demanda 60 ou 70 ducats de cette pierre. J'achetai autres choses en attendant, bien resolu de ne pas manquer Homere à quelque prix que ce fut. Je vien en haut. Vous voiez l'Homere et vous me demandez à l'acheter pour vous, ce que je fis à 32 ducats. J'étois le plus

content des hommes. Je m'imaginai que Diotime, daignant porter un bel Homère de ma main en gage de notre liaison reciproque, voulut que j'en portasse un de sa part, qu'elle pensoit avec pitié à l'Homère que je venai de perdre pendant notre voyage, et que je tenois d'une si chère main, qu'elle voulut m'en consoler en me faisant tenir un plus bel Homere d'une main plus chère encore, qu'elle voulut enrichir notre collection d'une belle gravure, enfin qu'elle avoit envie de profiter de l'occasion unique de faire le present plus picquant possible par les circonstances. Dans cette attente, Diotime me demanda une pierre que je venois d'acheter pour moi, et le moment apres elle me donna le choix des deux. Au premier instant je croiois qu'on riait, mais lorsque je vis partir d'abord apres mon Homère et ma pierre pour que Lysis, qui ne se soucie pas beaucoup de pierres gravées, | en choisit une des deux, je fus saisi à la verité – etc.

Voila un fait. Pour ce qui est de la dispute entre nous, elle roule sur les sentiments que j'ai supposé à Diotime. Tout ce que je puis repondre la dessus, c'est que dans des occasions analogues j'ai toujours senti comme cela. Si c'est orgueil, si c'est esprit, je ne sçaurois qu'y faire. J'ai mes sentiments et non ceux des autres, dont je juge mal très souvent; mais ce que je sçai positivement pour toujours et pour toute l'éternité, c'est que mes sentiments me dictent qu'aussi long temps que ma chère Diotime sera ma Diotime, aucune rancune, aucune folie passagère, rien enfin absolument rien me fera perdre de vue ses interets, qui sont les miens propres, que dis-je? qui me sont infiniments plus chers que les miens.

Les hommes en general sont plus ou moins sujets à de l'humeur, à des fantaisies, à des vivacités, et les êtres les plus riches le plus, mais l'homme qui une fois dans sa vie a passé par l'ecole de la reflexion sçait toujours separer l'essentiel des bagatelles lorsque cela vient au fait.

Je vous supplie, ma toute chère Diotime, mon amie, de me considerer comme votre epoux en amitié, comme un homme qui ne sçauroit se detacher de vous sans mettre son âme en pieces, sans renoncer absurdement à sa propre essence. Je vous ferai une confi|dence que je n'ai jamais faite à personne. Tout le monde sçait que je crois un Dieu, mais il ne se passe aucun jour de ma vie que je ne lui adresse ma prière, et je jure sur ce Dieu tout present, que depuis notre

mariage je n'ai jamais manqué une seule fois de lui prier pour le salut de Diotime avant que de lui demander le mien. Tel est et sera votre Socrate. Adieu ma chère.

Demain je viendrai sûrement diner chez vous si je le puis, si non je vien apres diner.

Comment vous portez vous ma chère?



Lettre 1.183 – 9 octobre 1777

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 49].*

Jeudi 9 8bre 1777 au matin

Ma toute chere Diotime. Voici une lettre que je vien de recevoir dans le moment. Aiez en soin je vous en prie.

Je crois que mon rhûme va un peu mieux grace à votre syrop. J'ai eu un peu de fièvre cette nuit, qui me fera du bien, et qui ne m'empchera pas de voir ma Diotime.

Adieu, si je ne suis pas avant deux heures chez vous, je viendrai l'apres diné. Je vous baise la belle main, ma Diotime.



Lettre 1.184 – 10 octobre 1777

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 50].*

Vendredi 10 d'8bre 1777

Ma toute chere Diotime, gracias à votre syrop et un peu de fièvre mon rhûme se porte mieux, et sans votre billet reconfortant je me serois rendu chez vous pour un moment, à la faveur de la lune.

Je souhaite que vous vous amusiez bien avec le mystere, et mieux que moi ce matin avec l'Errata qui venoit pour apprendre de vos nouvelles. Je me suis decoré de toute mon impudence, et jamais il ne s'est faite l'histoire d'une maladie dans un plus grand detail, que j'ai fait celle de la vôtre à la Sybille. Vous jugez que ma chère est entrée en jeu, et j'ai reussi à donner à cette sainte personne toute la securité de l'esperance qu'il le fallait pour prevenir des questions trop frequentes.

J'ai beaucoup beaucoup à faire, mais demain, ma Diotime, je vous | verrai le plus tôt qu'il sera possible. Si je ne suis pas chez vous long temps avant deux heures, je viendrai vers le soir.

Adieu ma chere amie, je vous baise la belle main avec contraction de coeur. Que ne m'avez vous donnée le flacon avec la liqueur que vous m'aviez promise avant hier au soir? Je vous aurois dit des choses si infiniment tendres, que je n'ose pas les confier à une lettre.

Adieu ma Diotime, amusez vous, conservez vous, et en vous conservant, conservez

votre Socrate.

Aiez les compliments du vieux Mr. De Larrij, qui se plaint pourtant de nouveau de ses maux.



Lettre 1.185 – ... octobre 1777

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 51].*

8bre 1777

Ma toute chère Diotime. Que le Dieu tout present vous benisse des soins que vous prenez de ma santé; mais je vous supplie d'être bien persuadée qu'elle depend de la vôtre et de votre vrai bonheur. Si vous n'etiez plus dans le monde, la seule chose qui me forçeroit à vivre seroit le devoir sacré qui m'attacheroit à vos enfants. Les liens qui nous lient sont l'ouvrage du Dieu et ne dependent pas de nous. Ils sont infiniment plus forts que des circonstances fragiles. C'est un

crime à nous de supposer la possibilité que l'ouvrage du Dieu se corromme. Projetez tel plan que vous voulez , je vous suivrai au bout de l'Univers, mais je vous supplie, ma Diotime, déchirez le voile qui couvre | votre âme sublime à vos deux amis. Rendez leur la tranquillité et la rendez à vous même. Nous en avons besoin tous trois pour modifier le mieux possible les circonstances dans un monde aussi passager et corruptible que celui que nous habitons.

Adieu, ma Diotime, comptez que je n'ai d'autre affliction que la vôtre qui me pèse cruellement. Comptez que votre Socrate, qui a passé sa vie avec Socrate et Platon, a un peu profité d'une telle école, et que son attachement au dehors de cette vie n'est que routine et apparence, qu'il peut jeter lorsqu'il lui plaît. D'ailleurs, Diotime, une âme élevée doit avoir de la confiance dans son sort, puisqu'en vérité il dépend du Dieu présent qui le pénètre et qui l'aime. Mon âme embrasse la vôtre, ma Diotime, et leur séparation est absurde par la consistance des choses.

Lysis m'a fait passer une soirée consolante, dont nous avons besoin.
Je dîne avec vous.



Lettre 1.186 – ... octobre 1777

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 52].*

8bre [1777]

Ma toute chère Diotime, il m'est impossible de ne pas vous écrire dans l'état où mon âme se trouve. Vous sçavez en partie combien je vous adore, combien mon essence est attachée à la vôtre; jugez combien je dois sentir vivement tout ce qui seroit l'ombre d'un éloignement entre nous. Dimanche passé, depuis le moment que je vous ai félicité du fond de mon cœur de l'arrivée de notre ami commun, je n'ai vu dans vos traits que tristesse, indifférence, froideur, ou dédain.

Ma chere Diotime, vous, qui tendez si fortement à la perfection, qui prenez uniquement la vertu pour guide, craignez d'être injuste, et de l'être, vis à vis d'un ami qui vous est cher, et qui trouve son vrai bonheur dans les liens indestructibles qui nous lient: ne troublez pas ces facultés dans le temps qu'il met toute son industrie et tout son sçavoir faire à accellerer autant que possible | l'exécution d'un plan, qui orneroit encore de quelques fleurs le bout de sa carrière. J'avoue que l'offre que vous me faisiez l'autre jour, est dicté et justifié par l'amitié la plus pure, mais avouez, ma Diotime, que le refus de cet offre est justifié par cette même amitié, éclairée par les circonstances. Vous devez m'en croire, mon amie, et ne pas me l'imputer si je sens en quelque partie autrement que vous. D'ailleurs, si je ne vous aimai autant que le Dieu tout present le sçait, que vous le sçavez et que moi je le sens, ma perte ne seroit pas un malheur pour vous; et si je vous aime comme vous le sçavez et que je le sens, il faudroit me supposer imbecile si je negligai aucun moien honnette et possible, qui pût me mener à mon propre bonheur.

Adieu ma toute chère amie, marquez que je vous supplie comment vous vous portez, et que vous aimez votre *Σωκρατης*, dont l'ame est clouée à la vôtre pour toute l'éternité. Adieu, Je me flatte du bonheur de vous voir ce soir en sortant de chez le greffier.



Lettre 1.187 – 2 novembre 1777

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 53].*

Dimanche, ce 2 de nov. 1777

Faire partir Charles sans billet, ce n'est pas tant un crime qu'une plaie mortelle dans mon coeur. Hier, ma toute chere Diotime, j'avois beaucoup d'affaires ce qui fût cause que je ne vous ai ni vu, ni écrit.

Mon travail fini, je me suis mis à lire toutes vos lettres de l'année passée, et je ne me souvien pas d'avoir jamais fait une lecture plus agreable et plus instructive

pour la connaissance de l'homme. J'ai compté pendant cette année six guerres entre nous, dont quatre ont été terminées par des paix solennelles, et deux par des circonstances heureuses, où nous n'avions aucune part. Apres avoir rougi un peu, j'ai passé à l'analyse des origines de ces guerres, et j'ai vu que dans ces moments orageux nous n'étions pas nous, mais des êtres tronqués où rien ne manquoit que l'organe moral juge. J'ai vu encore, que Diotime et Socrate en paix sont à Diotime et Socrate en guerre comme X est à dx, ce qui derive de ce que leurs caracteres n'admettent que les extrêmes.

Je compte faire à la premiere occasion la même operation sur vos lettres de l'année courante, et je vous promet le detail des reflexions que ces deux lectures m'auront fait faire. Le resultat le plus essentiel de la premiere, c'est qu'il me semble que je n'ai bien aimé ma Diotime que depuis hier. Jugez, mon adorable Diotime, si dans peu d'heures je serai à vos pieds. Si je ne suis pas à 1 ou 1½ chez vous, je viendrai l'apres diné. Adieu ma toute chere Diotime.



Lettre 1.188 – 4 novembre 1777

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 54].*

Mardi 4 nov. 1777

Ma chère Diotime, je suis heureux de ce que votre santé est bonne. Pour l'accroissement de votre imbecilité, il ne m'intrigue pas beaucoup, et d'ailleurs j'y trouve trop mon compte pour m'en affliger, car il n'y a que ce moi en nous pour nous mettre avec le temps au même etage.

Vous avez tort ma Diotime, en traitant avec dedain le bienheureux etat d'une hûître. Il y a des êtres, je l'avoue, d'une plus grande richesse d'essence, mais avouez que c'est chez elle que reside la sagesse et le bonheur. La sagesse, en ce qu'elle ne desire que ce qui la rend vraiment heureuse; le bonheur, en ce que tout ce qui prepare ses jouissances, se jette dans son | sein de son propre

mouvement. Pourroit-on en dire autant du riche Croesus ou du sage Salomon? Il s'en faut bien sans doute.

Mais vous direz qu'action et jouissance sont synonymes. C'est une philosophie pour vous et les Dieux, Diotime; mais l'homme est huitre-Dieu: il lui faut du passif et de l'actif ensemble.

Adieu ma chere Diotime si vous m'aimez, je vous reaime tendrement. Je ne crois pas que ce mot se trouve dans les dictionnaires, mais qu'il est rare. Adieu, je vous verrai cet apres midi.

Votre Socrate



Lettre 1.189 – 18 novembre 1777

Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß, Kapsel 19 [lettre 55]; une copie autographe (avec date: « 18 nov. 1777 ») dans Kapsel 37.

Je suis bien mortifié, ma toute chere Diotime, de ce que vous ne vous portez pas bien, car si vous vous portiez bien, vous raisonneriez juste. Or vous ne raisonnez pas juste, par consequent, vous ne vous portez pas bien.

Nego minorem (c'est la vous qui parle). Voici moi. Haïr une personne c'est lui vouloir du mal, par consequent vouloir pouvoir haïr une personne, c'est vouloir pouvoir lui vouloir du mal. Or vouloir vouloir, ou se detruit mutuellement, ou signifie simplement vouloir. 's Gravesande chap. IV (N.B. voila un cas singulier ou VOULOIR² = 0, et où $\sqrt{\text{VOULOIR}^2}$ est quelque chose): vous voudriez pouvoir vouloir du mal à votre Socrate, ou cela ne signifie rien, ce qui est absurde dans une phrase de | Diotime; par consequent vous voulez du mal à votre pauvre Socrate, quod est absurdissimum, ainsi vous ne raisonnez pas juste, par consequent vous ne vous portez pas bien. Ce qu'il fallut demontrer et ce qui me desole.

Mais poursuivons. J'ai juré de vous laisser toujours parler à un muet! Qu'est-ce que c'est qu'un muet? Un muet c'est un homme mutus qui ne jure pas ou qui ne sçait jurer. Or je demande à la surface de la terre en tenant cette feuille à la main,

si raisonnablement on peut m'en accuser. La surface me répond que je pêche par le trop, et vous êtes de l'opinion de la surface, et voilà ce qui me fait mettre fin à ce profond écrit dont la partie la plus lumineuse est le | refrain. Que la détermination de ma velleité vague appartienne à jamais à ma Diotime!

Si je ne suis pas à deux heures à la campagne, je ne dînerai pas aujourd'hui à Niethuis.

[Couvert:] Pour Son Altesse Madame la Princesse de Gallitzin



Lettre 1.190 – 21 novembre 1777

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 56].*

Ma chère amie, la fausseté de l'histoire en question n'a malheureusement pas lieu de me surprendre.

Pauvre Prince qui m'aimerois mieux vil complice de ta crapule, qu'âme honnête dont la réputation pût voiler de son ombre les turpitudes!

Les gens perdus par la débauche raisonnent mal sur leurs propres intérêts. S'il n'y eût plus de vertu à corrompre, où en seroient leurs plus délicieuses jouissances? Qu'ils souffrent donc dans le monde quelques sujets intacts devant lesquels on a honte, afin qu'il y ait assez de vertu, apparente du moins pour servir d'aliment à leurs vices.

Voilà du sérieux direz-vous, mais je ne saurois qu'y faire, mon amie, car si je considère l'histoire par rapport à son Auteur, elle est richement sérieuse et mérite réflexion. Si je la vois du côté de l'imputation, j'en ris du fond de mon âme, et tellement que si je lui en parlai jamais, je crains que j'en | ferois de même, ce qui, s'il me comprend, ne lui peindra pas l'estime que je lui porte.

Après y avoir bien pensé, je vous supplie, et vous conseille, ma Diotime, de ne pas parler de cette histoire ni au Prince ni à Robert avant que nous nous sommes entretenus. S'il ne s'agissoit que de ma maladie, nous pourrions en rire tous

ensemble, mais une fausseté il faut ou paroître l'ignorer parfaitement ou s'expliquer à fond. Il n'y a point de milieu or le dernier partis ne seroit pas notre jeu ce semble, car je ne connois pas assez Robert ni de sa sensibilité à l'honneur.

Adieu chère essence de mon bonheur, j'espere de vous embrasser aujourd'hui, mais l'heure en sera cachée sous la vicissitude des evenements.

Marquez moi comment vous vous portez. Moi j'ai des maux de dents. Recommandez moi au fils de Maja, je vous en prie.



Lettre 1.191 – 24 novembre 1777

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 57].*

Ma toute chère Diotime. Je me porte bien, mais je suis extrêmement occupé. Nous n'avons que trois malades à la secretairie du Conseil, ce qui me fait sentir la différence entre faire et son quarré faire², sans quoi, ma chère, j'aurois été chez vous inmanquablement, puisque Lysis m'avoit dit que vous n'aviez pas bien passée la nuit. Il a été chez moi et je lui ai dit que vous l'attendiez sûrement, par consequent il viendra ce soir sans faute. Si j'ai mal dit, ma Diotime, chatiez moi, mais pas trop fort, car j'ai la peau de l'ame si tendre.

Faites moi dire demain matin comment vous êtes, et si je ne vien pas, le soir de même. (faites moi dire, cela veut dire marquez moi en style d'amitié). Adieu ma chère Diotime, je vous baise la main avec une ardeur brulante: avec fureur.

Votre Socrate



Lettre 1.192 – 26 novembre 1777

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 58].*

Ma toute chère Diotime. Mes occupations ne m'empêcheront pas de participer vivement à tout ce que ce jour puisse avoir de sensible et de sucré pour vous. Je me rappelle avec volupté l'enthousiasme avec lequel nous l'avons célébré ensemble l'année passée. Une loi inalterable me défend de renouveler ces orgies avec vous deux aujourd'hui, mais comptez que l'âme de votre Socrate est adhérente à celles de sa Diotime et de son Lysis, et prévoit avec un transport de joie l'éternité de leurs sublimes jouissances triangulaires.

Je ne sçai, ma chère, si demain je pourrai venir dîner à Niethuis, mais daignez me faire sçavoir comment | vous vous portez, car je ne puis pas faire fond sur le bulletin dicté par une âme, qui sûrement aujourd'hui n'a pas pris la peine de s'informer auprès de son corps de ce que j'avois désiré de sçavoir.

Adieu ma chère Diotime, je vous embrasse et embrassez Lysis pour votre Socrate.

J'espere de vous voir demain, mais apres deux heures et demie je ne vien pas dîner. |

[Couvert:] Pour Son Altesse Madame la Princesse de Gallitzin



Lettre 1.193 – 5 décembre 1777

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 59].*

5 dec. 1777

Ma toute chere amie. La nouvelle que vous m'avez donnée hier au soir par votre billet, m'afflige infiniment plus qu'elle ne m'étonne, et vous comprenez bien l'un et l'autre, ma chère.

J'ai étudié assez long temps en medecine, et sous d'excellents maitres, pour sçavoir ce qu'elle est. J'ai été tellement lié avec Camper que je le connois tout autant que j'ai connu mes propres frères. Je vous l'avois donné et je vous le donne encore comme le medecin le plus essentiel qui a paru dans ce païs, c'est à dire dans le païs et dans l'ecole d'où on veut des medecins dans toutes les cours de l'Europe. Je vous le donne comme ame honnête, et extremement sensible, et il nous est tellement attaché, qu'il ferait l'impossible pour nous tirer de notre embarras; enfin je vous garantis votre guerison entiere sous sa conduite.

Ce que je conseille à cette heure avec l'autorité qu'une amitié vraie et tranquille, et un peu d'experience me donne, | c'est de ne plus faire rien, absolument rien, sans l'avis de Camper. Vous devez lui écrire, Robert doit lui écrire et moi je lui écrirai un billet. Nous devons menager Robert pour ne pas faire perdre la tramontane à ce pauvre petit homme; et nous devons consulter ensemble comment nous gouverner avec le Prince.

Au nom de Dieu, suivez mes conseils à la lettre, ma toute chere Diotime. Vous ne serez pas la premiere personne qui s'en sera bien trouvée. Ne suivez plus aveuglement ce qu'un operateur vous dit en medecine, et ne vous fiez plus à ce qu'on lit dans des livres. Les plus excellents livres de medecine ne sont bons que pour deux sortes de lecteurs: pour des gens curieux et oisifs qui veulent un tableau general de maladies et de remèdes, et pour les medecins praticiens, qui appliquent à tout instant la theorie que ces livres contiennent, à ce qu'ils voient devant leurs yeux. Ils s'aperçoivent des anomalies infinies qui se trouvent dans les differents malades, et ils apprennent à corriger leur theorie pour chaque sujet. Hippocrate et Boerhave, deux | des plus puissants genies qui ont paru sur la terre, ont voulu introduire des definitions generales, des aphorismes, et des axiomes. J'avoue que l'idée est hardie, mais ni la composition de la nature, ni l'esprit humain sont faites pour tant de ce que nous appellons ordre et regularité. Celui qui veut se guerir d'une maladie serieuse sur la lecture d'un livre, fait à peu pres la même chose que celui qui veut gagner son proces par le droit naturel.

Ce que vous me dites de l'ecoulement (vues les circonstances) me parait un bonheur. Si le mal d'estomac a cessé hier, et que vous pourriez l'attribuer plausiblement à quelque autre chose qu'à ce qui pourroit rester encore du virus, parlez alors pour ce qui regarde l'ecoulement de l'althea brulé à Robert.

J'avoue que j'ai fremis lorsque je suis venu dans votre lettre à l'histoire de vos yeux, mais je fus charmé lorsque j'ai vu l'esprit de corne de cerf. Je conçois bien que vous avez ressenti des douleurs violentes, mais l'oeuil est fait de façon que l'esprit de corne de cerf lui ferait plutôt du bien que du mal. On ne sauroit croire combien ses toniques | sont à l'épreuve des mordants les plus vifs. Il y a une maladie dans la cornée qu'on guerit dans l'instant avec la pierre infernale. J'ai connu beaucoup un colonel suisse qui en jouant fut attaqué d'une fluxion sur les yeux. Il fit chercher de l'eau de rose chez l'apothicaire, et on lui apporta de l'eau forte. Il la mit copieusement dans ses yeux. La douleur alla jusqu'aux convulsions, mais les globes des yeux n'avoient rien soufferts.

Je ne m'étonne nullement que Diotime a sçu dompter sa colère.

Adieu ma chere Diotime, mon epouse! mon amie. J'avoue que vous avez des malheurs, mais il est vrai que je cesse de m'en affliger, lorsque je pense que les Dieux ne veulent être païés qu'en cette monnaie pour nous vendre un peu de leur nature divine. Une âme d'une nature excellente est un germe qui s'étouffe parmi des lis et des roses; c'est dans les ronces et les epines qu'elle trouve sâva, qu'elle prend sa taille majestueuse, et qu'elle meurit.

Votre Socrate

Je compte diner avec vous aujourd'hui.



Lettre 1.194 – 17 décembre 1777

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 60].*

17 Xbre 1777

Ma toute chere Diotime, mon amie. C'est avec douleur que je vous envoie encore une lettre de notre ami. S'il m'avoit cru un jour je le serai. Je compte de lui écrire encore ce soir, à moins que vos indispositions ne vous empêchent d'y joindre un mot de votre main.

Hier je ne suis pas sorti de ma chambre, et aujourd'hui je n'en sortirai pas assurément. J'ai toujours un peu de fièvre et ma toux qui est violente ne cède plus au poudres de Camper. Enfin, mon corps est un peu en desordre, mais je me flatte que je le rectifierai par le regime.

Mon ame est en ordre et elle souffre avec assez de patience et assez de dignité, persuadée que le bien succede necessairement au mal, et en se muniant le plus que possible contre le desespoir, toujours inutile, toujours nuisible, mère du desordre, et très souvent écrasée et confondue par l'évenement.

Mon ame s'entretiendroit bien longuement aujourd'hui avec la vôtre, si les outils dont elle doit se servir pour s'exprimer | ne fussent un pair usés et relachés.

Je vous supplie, ma toute chère Diotime, au nom du Dieu qui nous pénètre tous deux, de me donner des nouvelles exactes de votre etat. Je ne dirai rien sur les expressions qui se trouvent dans vos billets, puisque je vous ai dit que je souffre, avec assez de patience. Ce que je puis vous dire avec pleine connoissance, c'est qu'il n'y ait point de bonheur pour moi sans le vôtre, et qu'à cet egard mon amie est absolument immuable. Le bien être de cette immutabilité a sa source dans la ferme persuasion de l'éternité de la vôtre.

Adieu ma toute chere Diotime, mon amie, que nous serons heureux un jour! Pourquoi nous ne le sommes pas tout d'abord? C'est que l'épigraphe de votre livre allemand est une verité: ce ne sont pas de choses qui surmontent les hommes, mais les opinions qu'ils en ont.

Adieu ma chère Διοτιμη.

Votre Σωκρατης

Lettre 1.195 – 19 décembre 1777

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 61].*

19 dec. 1777

Ma toute chere Diotime! Hier j'ai vu au travers de toutes vos manieres obligeantes, que vous voulez posseder absolument votre Errata toute seule, et que vous n'en cederiez aucun morceau pour nourriture à mon ame affamée qu'en rechignant. Nourrissez vous, engraissez vous, en puisant les quintessences du beau et du bon dans cette source féconde. Vous serez tellement saturée de sagesse, qu'il en tomberont malgré vous sur moi indigne, quelques gouttes, qui distillées et filtrées à travers la tamise de votre divin cervelet seront des confitures pour votre Socrate, et lui rendront le teint fleuri et l'enbonpoint qu'il faut pour plaire à sa Deesse Diotime.

Si je fais aujourd'hui le tiers de ce que j'ai à faire je serai content de ma journée. | Je ne sçai si j'écrirai aujourd'hui au Frise, mais n'en concluez pas que je regarde cette affaire comme moins importante que les autres. Concluez-en plus tôt que j'y veux mettre tout le peu que les Dieux m'ont accordé de finesse et de sçavoir faire.

S'il me reste une heure de tête encore aujourd'hui, je l'emploierai au dialogue.

Demain, s'il fait beau midi sonnante, je sors de chez moi et je vais par l'allée à ma devotion.

Adieu ma charmante Diotime, mon epouse, benissez votre pauvre Socrate.

Avouez que Du Luc independenment de son pitoiable systeme, est bien la tête la plus menée qui porte plume. |

Couvert: Pour Son Altesse Madame la Princesse de Gallitzin

Lettre 1.196 – 20 décembre 1777

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 62].*

20 dec. 1777

Ma toute chère Diotime, je n'aurai pas le plaisir de vous voir aujourd'hui. Je vous parle sérieusement. Je ne le puis pas. Je manquerois aux devoirs de mon état. Demain commence la semaine la plus intéressante pour nous, c'est celle des délibérations sur l'Etat de guerre, et à ce qui demande de moi quelques petits soins et quelques préparatifs. Nonobstant tout cela, je tâcherai demain de venir à 2½ pour célébrer l'anniversaire du bon et sage Mitri. Si je ne suis pas à Niethuis vers ce temps, ce sera une marque certaine des chaînes indestructibles qui me retiennent.

Pour la lettre à Camper, je la lirai avec soin et j'agirai en conséquence.

J'ai lu la lettre de l'Envie d'un bout à l'autre. Je n'en ai pas lu de sa main avec plus de plaisir. J'y trouve un style laconique, dont je ne la crois pas capable. J'y vois cette noble franchise, qui se taxe soi même, et qui prononce avec candeur ce qu'on vaut. D'ailleurs je vois qu'elle vous étudie et qu'elle imite parfaitement votre façon d'écrire, au moins celle dont vous daignez vous servir vis à vis de moi depuis quelque temps. Ce dernier paragraphe je le prononce avec une tristesse que j'ai soin de vous cacher.

Mais enfin, n'avez vous pas honte, ma Diotime, de tromper si ouvertement votre pauvre Socrate? Je ne me plains pas, ni m'en plaindrai, et cela par pur christianisme et pitié, car hier vous avez été assez punie. Vous avez vu que votre dialogue ne vaut rien, et vous avez remarqué avec le plus vif chagrin que Lavater et Du Luc sont à cent picques au dessus de vous. Que l'Errata a une belle tête! Il est vrai que ce n'est pas un tout comme l'Univers dont les parties tiennent ensemble par toute leur essence; c'est un tout comme le vaste fond de la mer immense, que les grains de sable composent uniquement par leur coexistence. J'avoue que ce n'est pas le symbole de l'ordre que j'ai trouvé. Voilà pour votre consolation, Diotime, que vous ne meritiez pas de ma part. Adieu cruelle,

amusez vous bien avec la Grosse Comtesse devant laquelle je n'oserois paroître, tant je dois lui paroître criminel.

Je souhaite que cet épître contienne des phrases qui pénètrent dans votre coeur et servent une fois à la fin à vous corriger de vos mechancetés. Pourtant néanmoins nonobstant les susdites mechancetés, je vous aime, ma Diotime, et vous baise la belle main de toute la force de mon amour. Adieu!

P.S. Je vous dis moi sur mon Lavaterisme, qu'Errata est susceptible d'envie.



Lettre 1.197 – 21 décembre 1777

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 63].*

21 Xbre 1777

Ma chere Diotime, bien obligé de votre souvenir. J'ai passé une journée et une nuit des plus incommodes, fatigué par la douleur, par la fièvre et la toux. Je ne sçai plus à quel saint me vouer. Comme depuis une heure je jouis d'une espèce de repos, j'ai resolu d'aller au Conseil, peut-être cela me fera du bien. Pourvu qu'il m'en fasse assez pour que je jouisse demain de quelque bout de la fête de mon cher Mitri, je serai le plus content des hommes, pour ce jour la du moins.

Adieu ma toute chere Diotime, n'oubliez ni n'abandonnez jamais votre inmutable

Socrate



Lettre 1.198 – 24 décembre 1777

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 64].*

24 dec. 1777

Voici, ma chère Diotime, une lettre de mon ami. Vous communiquerez à Lysis la partie qui le regarde. Elle me contente parfaitement à plusieurs egards essentiels, mais du côté de la politique il faudra le mettre clairement dans nos idées.

Si je le puis je viendrai le soir une heure en causer avec vous, si non, je dînerai demain à Niethuis. Ma santé, à quelque mal de tête {et dedans près}, est assez bonne pour un prétendu philosofe.

Adieu ma chere Diotime, je vous [baise] la main avec ardeur.

S.

Je suis occupé terriblement. Adieu ma chere.

*Lettre 1.199 – 26 décembre 1777*

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 65].*

26 dec. 1777

Ma toute chère Diotime. Hier je me mis à écrire à Camper et comme le vent est changé, et que ma lettre est importante, je prefererois de l'envoyer samedi par la poste pour plus de sûreté, à moins que vous ne vouliez l'envoyer ce soir par Amsterdam et le Zuiderzee.

N'ayant pas lu la vôtre, je vous envoie la mienne pour voir s'il y auroit quelque chose à changer par rapport à l'état de votre santé. Je serai chez vous vers midi pour en parler, et nous promener si vous en avez l'envie. Apres diner je

retournerai à mes penates. J'apporterai votre lettre, celle de Camper et la modèlle que vous m'aviez donnée.

Je souhaite de trouver ma chere Diotime moins stoïcienne et plus socratique.
Adieu.



Lettre 1.200 – 28 décembre 1777

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 66].*

le 28 Xbre 17[77]

Ma toute chère Diotime. Voici encore une lettre.

Quoique je vien de passer une nuit assez mauvaise, qui m'empêche absolument de sortir, je suis persuadé que si on venoit m'apprendre que vous et Lysis fussiez heureux, je me croirois dans le ciel et je pourrois mourir de plaisir. Je souffre infiniment plus de vos maux que des miens. Les visites et les secours que mes parents et d'autres m'offrent encore, quoique je les ai un peu negligés, me repugnent et je les rejette. Mon occupation presque continuelle est d'entrer dans votre ame, de contempler votre caractere, de calculer autant que possible vos forces et vos souffrances, et l'état actuel de votre composition et de celle des circonstances. Quelques fois j'y trouve de la consolation, quelques fois au contraire. Si je considère notre situation et notre modification reciproque actuelle, j'y vois de l'absurde au dernier point. Nous sommes trois. Nous n'avons pas d'autres consolations contre le malheur que dans notre sein, et c'est une consolation parfait. Je sçai qu'on en peut trouver l'ombre dans | ce qu'on appelle la sagesse, mais ce n'est qu'un palliatif souvent pire que le mal.

Je vous supplie, mon amie, dans notre situation presente, de changer votre modification actuelle vis à vis de moi, votre ami. C'est notre bien commun que je vous demande pour l'amour de nous trois, et au nom du Dieu tout present qui voit nos maux non seulement, mais qui en voit la fin.

Je ne vous ferois pas cette priere, ma Diotime, si je ne voiois à travers tant de choses dont nous causerons dans des jours plus heureux sans risque, que le fond

de l'âme de Diotime n'est pas changée, et que je peux la compter être aussi inbranlable que je sens la mienne.

Rendez moi le tendre nom d'ami, ma Diotime. Ma conscience (qui est Dieu je crois) me crie, que je le mérite richement de vous. Rendez le moi pour le bien commun des trois; si je n'avois que le mien en vous, je puis mourir.

Encore un mot, mon amie, au sujet du moral, puisque vous en parlez dans votre lettre de hier (jour intéressant pour moi). Lorsque moral en tant que sensible n'est que passif, et on ne peut le considérer | que par rapport à sa richesse, il rend le mal et le bien également avec une intensité proportionnée à sa richesse; il doit être autant que possible soumis à l'intellect, afin que nous jouissions plainement et librement des biens qu'il nous apporte et que nous ne succombions pas à ses maux.

Je sçai aussi parfaitement que vous, ma chère, et que tout homme sur la surface de la terre, quels sont les fracas des combats horribles qui se font entre ces deux facultés. Mais ces combats sont nécessaires. Nous sommes vous et moi, Diotime, des êtres ingrats si nous méprisons l'intellect; c'est la reine de nos facultés. L'organe moral juge et roi, indique la route vers la fertile Phthie, mais l'intellect fait le pilote, et dirige le vaisseau par le chemin le moins dangereux et moins pénible et le plus court.

Adieu ma toute chère Diotime, Dieu sçait que c'est mon cœur seul qui a dicté cette lettre. Je n'envisage pas quelles suites elle pourra avoir, mais je sçais de science certaine que si votre cœur seul la lit, nos trois âmes s'unirent comme elles le seront dans toute l'éternité.

J'écris à Lysis, et j'attends de vos nouvelles. Adieu, mon âme.



Lettre 1.201 – Sans date, 1777

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 67].*

[1777]

Ma toute chere Diotime. C'est avec la plus vive douleur que je vous envoie la lettre de notre ami, datée encore d'un nid qu'il occupa depuis tant de jours inutiles. Ce qui m'en console en quelque façon, c'est d'entrevoir qu'il souffra avec patience, et qu'il ne se trouve avec des Etres qui du moins peuvent l'amuser.

Pour ma santé, ma Diotime, je vien de passer la premiere nuit depuis long temps, où j'ai dormi quatre heures de suite; c'est la premiere depuis six nuits où je n'ai pas souhaité de changer de demeure. Je l'attribue aux poudres et au regime exact que j'ai tenu. Aussi tôt que je serai sur pied pour me promener je serai gueri je compte. Oh qu'il coute pour devenir sage!

Voici ma chere amie, les dernieres feuilles de votre Sophyle. Je dis le vôtre, puisque vous en êtes le père, tandis que je n'en suis que la mère. Nous n'en aurons d'autres exemplaires qu'à la fin de l'autre | semaine.

Je voudrois que l'Aristée fût aussi avancé; j'ai un foible pour cet enfant, et je crois que c'est parce qu'il porte par tout les traits les plus marqués de l'ame de ma Diotime. Je vous remercie, ma Diotime, de m'avoir fait cet enfant. Si je l'aime trop, pardonnez aux foiblesses d'une mère.

Ma chère amie, écrivez moi, plus tôt que de venir me voir à pied dans le temps qu'il me paroît faire.

Adieu, j'écrirai sûrement à Lysis, mais je ne sçais comment lui faire parvenir les gazettes de Luzac.

Adieu, vous ferez toujours le calme ou le trouble de

votre *Σωκράτης*

Vous remarquerez que l'adresse de la lettre de Lysis à vous est en grec.

Lettre 1.202 – 3 janvier 1778

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 68].*

3 jan. 1778

Ma chere Diotime, hier en faisant des figures sur votre ardoise, j'eû la conviction intime, qu'en tirant une ligne d'une certaine façon dans un arc de nonante degréz, je pourrois trouver une moiene proportionnelle entre deux lignes données. Quelque soin que je me suis donné, je ne pouvois parvenir aux raisons de ma conviction.

Ce matin j'ai trouvé la marche que mon intellect avoit tenu sans que je m'en ai pu appercevoir distinctement. Je vous envoie cette marche qui est assez curieuse. D'ailleurs, c'est une experience precieuse en metaphysique, qui montre bien que notre intellect travaille, raisonne et conclut, sans que nous nous en appercevons distinctement.

Adieu ma toute chere Diotime, comment va votre santé.

Demain si je ne suis pas avant deux heures chez vous, je viendrai apres diner.

***Lettre 1.203 – 8 janvier 1778*** ⁴⁶

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 69].*

8 jan. 1778

Je vous rend grace, ma Diotime, de ce que vous me faites jouir de votre bonne santé, en m'apprenant que ma sagesse a quelque part dans sa composition.

Lisez les dialogues avec attention et pensez qu'ils doivent paroître un jour sous vos auspices. Sur tout je vous prie de songer aux moiens de simplifier la

46 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 40, p. 135-136.

demonstration de l'attraction des ames et des phenomènes qui en derivent, sans qu'elle perde la clarté que j'ai tâché de lui donner dans les deux lettres. Hier vous m'avez parue vouloir vous servir d'une demonstration, ou plus-tôt d'une conviction sentimentale, mais remarquez je vous prie que dans ce dialogue il s'agit principalement de parler à l'intellect du lecteur, non d'emouvoir son organe moral. Celui qui nous lit | aura certainement de l'intellect, sans quoi il ne s'amuseroit pas de notre philosophie, mais pour le degréz de sensibilité de son organe moral, nous l'ignorons. Peut-être en manqué-t-il totalement.

Ma Diotime, je suis extrêmement occupé pour huit ou dix jours. J'ai pris la resolution ferme de finir quelques affaires qui me pèsent; si pourtant entre deux ma pauvre tête sentit des douleurs d'accouchement, je tâcherai de me delivrer de mes petits filosofiques, dans le sein de ma Diotime, à qui je laisse le soin de leur education.

Demain je ne vous verrai point, mais j'aurai de vos nouvelles. Apres demain je tacherai pour seur d'avoir la journée à moi, mais à quelle heure dois je venir?

Ce matin j'ai été faire mes compliments au Prince sur l'heureux developpement d'Alexandre; je souhaite du fond de mon ame, qu'il soit un jour | un David, un Salomon, et tout ce que le peuple saint a eu de beau et de sacré, en fait de Rois!

A cette heure, ma Diotime, j'examine mon cercelet; si je lui trouve du nerf encore pour une expedition nocturne, je laisse la mes affaires, et je me plonge dans l'Univers. J'y vois reluire une Colchide, d'où je vous rapporterai une toison plus precieuse que celle des Argonautes. Adieu

Socrate Philodiotime



Lettre 1.204 – 15 janvier 1778

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 71].*

15 jan. 1778

Ma toute chère Diotime. Je suis trop occupé pour venir vous voir aujourd'hui. Hier j'ai travaillé 14 heures de suite, et puis encore le dialogue.

Sachez pourtant que je pense à vous et tellement, que j'ai vu cent fois en travaillant le sacré nom de Diotime au bout de ma plume, prêt à sanctifier les Resolutions de l'Etat. Le même sort m'attend encore, ainsi mon adorable Diotime, souffrez que je cherche quelque relache à mon ame avilie en vous priant, en vous conjurant de me donner de vos nouvelles.

La nuit je donnerai trois heures au Dialogue. Mon sujet presentement est Cause d'action. Je doute qu'exceptée la premiere, je trouve un ressort dans la nature, si fort, si vif, si energique, si homologue | à mon essence, que l'est celui du desir de vous plaire et d'être à vous.

Adieu sage Diotime, mon amie, demain je vous verrai sans doute, à moins que vous n'aiez beaucoup de monde, et dans ce cas je viendrai samedi.

Διότιμη Χαριτῶν θάλος ἔρῶσο

Socrate

*Lettre 1.205 – 22 janvier 1778*

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 72].*

22 de janvier 1778

Ma toute chère Diotime, je ne sçai si je pourrais avoir le plaisir de venir diner chez vous aujourd'hui. Hier je ne suis revenu de la Cour qu'après trois heures, et nous ne sommes pas à beaucoup près à la moitié de nos amusements. Pourtant je

me propose la beatitude de vous voir l'après diner. En cas que je ne vinsse point du tout, seroit-ce trop pretendre de vos bontés, ma chère Diotime, de vous supplier de determiner les velleités vagues du Prince, de Tavel et de Lysis à venir demain au soir avaler de la metaphysique et des huîtres chez moi?

Διοτιμη τη εμη τη φιλτατη Διοτιμη χαιρειν.



Lettre 1.206 – 22 janvier 1778

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 73].*

22 janv. [1778]

Ma chère Diotime, Robert m'a donné des medecines ce matin, qui ont produit des effets, mais ces effets en doivent produire d'autres avant que mon bras soit en ordre. Pourtant je ne desespère pas d'une guerison entiere, car je commence à regarder mon mal d'un oeuil plus favorable, et moins inquiet.

Vos dettes pecuniaires vous les trouverez en bas de ma lettre; pour les autres, ma Diotime, vous me les paieez bien richement en m'appellant votre ami, car dans l'ame de votre philosofe il n'y a pas même un bonheur supreme ideal qui ne tienne pas son essence à cette qualité: avec elle Socrate sera parfaitement heureux dans tous les mondes que decorera la presence de sa Diotime. Comptez, mon amie, que ceci n'est pas poezie. Adieu.

J'avois cru qu'il n'etoit plus question de l'apetit?



*Lettre 1.207 – 29 janvier 1778*⁴⁷

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 74].*

relatif au dialogue

29 jan. 1778

Ma chère Diotime, je vous envoie ici deux aunes du dialogue que vous examinerez. Pour l'intelligence de ces deux aunes il faut vous rappeler que Corinthe étoit beaucoup moins célèbre par la magnificence de ses batiments encore que par le nombre et la beauté de ses courtisannes bien élevées, qui coutoient un argent infini à tout ce qui s'appelloit des gens comme il faut en Europe et en Asie, tellement qu'un des proverbes les plus communs dans la Grèce est ου παντων ανδρων ες Κορινθον εσ' ο πλους, ce qui veut dire: le voiage de Corinthe n'est pas pour tout le monde. Ce n'étoit que pour les personnes du premier rang ou excessivement riches.

Dites moi des nouvelles de votre santé et de votre journée, Diotime, demain | je dînerai avec vous, mais je vien en voiture pour vous apporter votre Coriolan.

Adieu ma chère Diotime; voila un de mes premiers hommes pour les pierres gravées qui m'arrive. Je ne sçai s'il a quelque chose; demain vous scaurez si nous nous serons enrichi. Mais j'en doute à la mine de mon homme.

Adieu chère Diotime, je vous embrasse.

Socrate



⁴⁷ = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 41, p. 137.

Lettre 1.208 – 29 janvier 1778

*Münster, Landesarchiv Nordrhein-Westfalen, Abt. Westfalen,
Bucholtz Nachlass 1166.*

29 jan. 1778

Ma chère Diotime, je vous félicite de tout mon cœur de votre délivrance, quoique vous ne me dites rien ni du sêxe, ni de l'enbonpoint, ni de la couleur de votre enfant; son nom de binome me fait soupçonner de l'entier et de l'irrationel, du convexe et du concave, enfin quelque chose d'hermaphrodite.

Quel qu'il puisse être, j'en suis charmé, puisque ces accouchements sont les seuls dont l'acte même fait la jouissance. Il vaudra à Lucine un hymne de ma façon.

Je ne crois pas que je viendrai dîner chez vous. Si je vien j'y serai avant 3 heures, en voiture. Ma tête ne vaut rien aujourd'hui. Demain je viendrai seurement, et je vous renverrai les papiers en attendant, avec prière de les bien garder dans l'ordre | qu'ils se trouvent. C'est le seul exemplaire, car le cannevas que je tien suffit à peine à me représenter le fil de ma longue progéniture. Je n'accouche pas comme on accouche d'un enfant, mais comm'on accouche d'un vêr solitaire.

J'avois prévu l'inconvenient de la lettre de Camper, mais par discretion je n'avois pas ôsé dire pour la centieme fois à la sage Diotime d'avoir soin de ses lettres.

Adieu mon adorable Diotime, demain du moins je vous verrai. Adieu.

Votre Socrate



Lettre 1.209 – 2 février 1778

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 75].*

2 février 1778

Je me porte assez bien, ma chère Diotime, et j'ai passé la nuit avec vous avec bien du plaisir.

Je vais penser au dialogue s'il me reste une couple d'heures à moi aujourd'hui.

J'ai cherché dans mes livres d'enfance. Je vous en envoie un qui pourroit vous convenir si vous sçaviez dechiffrer cette belle ecriture, dont je doute fort. Je me souvien que je n'étois pas tout à fait vieux lorsque je l'ai composé. J'en chercherai un autre, qui est antérieur et qui parle belle geometrie. Il atteste que les premières lettres qu'on m'a appris étoient de figures d'Euclide. J'espere que je le trouverai, car je sçai qu'il me servirent merveilleusement pour une demonstration qui concerne l'éducation de l'intellect.

Adieu mon aimable Diotime, pensez à votre Socrate et ne vous promenez pas aujourd'hui.

Χαιρειν

**Lettre 1.210 – 9 février 1778**

*Münster, Landesarchiv Nordrhein-Westfalen, Abt. Westfalen,
Bucholtz Nachlass 1166.*

Lundi ce 9 de fevrier 1778

Ma chère Diotime. Si le Prince part mercredi, il me surprendra beaucoup, mais ce qui est certain c'est que nous le sçaurons jeudi.

Je suis affligé de l'état de votre estomac. Prenez vous encore les poudres de Camper? Je compte d'en prendre aujourd'hui, avec la ferme resolution de m'assujettir pour quelque temps, à un regime exact.

Hier je me suis familiarisé de nouveau avec mon Dialogue, mais je n'y ai rien ajouté depuis l'addition que vous avez, faute de cette vèrve infuse, dont les profetes, les poètes et les philosofes ont egalement besoin.

Aujourd'hui je suis fort occupé, et demain je le serai probablement de même. Si demain je ne suis pas à deux heures et demie à Niethuis, je n'y viendroi pas, mais en attendant, ma toute chere Diotime, donnez des nouvelles de votre santé à votre Socrate.



Lettre 1.211 – 12 février 1778

*Münster, Landesarchiv Nordrhein-Westfalen, Abt. Westfalen,
Bucholtz Nachlass 1166.*

Lundi à 8½ • 9 fev 78

Lysis vient de me quitter. Il a passé la soirée avec moi, en metaphysique. C'est par lui que j'avois deja appris vos tribulations. Il faut que vous aiez commise quelque grand pêché, Diotime, enfin j'espère que le mal est fini à l'heure que je vous parle et que vous ne pecherez plus. Pour ma santé elle est passable. La toux ne me quitte pas. Si cela dure encore trois jours j'y mettrai ordre par une bonne saignée. Pour le dialogue j'y ai beaucoup pensé aujourd'hui, mais je n'ai rien mis sur le papier encore. Nôtez que pour reprendre le fil de cet ouvrage, j'ai commencé hier à m'en faire une copie entiere et cela va bien. Si vous sçaviez ce que je depense en pur cervelet à ce dialogue, vous rougeriez d'avoir tant marchandé sur les quatre sôls par herôs. Mais on n'a plus d'entrailles dans ce bas monde. Aussi tot que j'aurai un bout presentable, vous l'aurez. Mais il me faut quelques jours encore, car je ne veux pas que cela soit plus plât à la fin, que dans le corps de l'ouvrage. Enfin vous en serez contente, j'espère.

J'ai eu peu d'occupation aujourd'hui contre mon attente. Si j'avois sçu plustôt votre situation facheuse, je serai venu vous soulager. Demain je crois que j'aurai des affaires, mais si je puis je viendrai diner avec vous; si non, après demain.

Adieu ma toute chère Diotime, excusez ce billet dont l'insipidité est analogue à l'aridité présente du terroir qui l'a produit. Voilà le syrop de Robert, qui arrive et dont je vais prendre à votre santé, honneur et gloire. Adieu ma charmante Diotime. Demain matin j'attends de vos nouvelles.

Lysis m'a chargé de tâcher à vous faire agréer ces respects, ce que je fais par la présente.



*Lettre 1.212 – 12 février 1778*⁴⁸

*Münster, Landesarchiv Nordrhein-Westfalen, Abt. Westfalen,
Bucholtz Nachlass 1166.*

12 fev. 78

Ma chère Diotime, je ne crois pas que je vous verrai aujourd'hui. Hier j'ai diné en famille, et ce midi il me faudra faire la même chose, si mes occupations me le permettent. Notre Ministre est malade, ainsi il faut que je sois dispos, ce qui est un rôle difficile à jouer lorsqu'on ne se sent pas parfaitement bien. J'ai honte de vous écrire, ma Diotime, car on ne sauroit être plus inerte, plus bloc, plus glace, plus neant que je ne le suis. Le seul signe de vie que j'aperçois, c'est ce feu consacré à Diotime, et qui luit tout au fond de l'obscurité de mon ame, comme une lampe éternelle au noir fond d'un tombeau. Si vous voulez décorer l'éternité de ma lampe il faut me donner de vos nouvelles. Adieu ma chère Diotime, soyez contente et heureuse.

S.

Le dialogue mourit dans ma tête, mais ne salit pas de papier encore. Adieu.



⁴⁸ = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 42, p. 138.

*Lettre 1.213 – 16 février 1778*⁴⁹

*Münster, Landesarchiv Nordrhein-Westfalen, Abt. Westfalen,
Bucholtz Nachlass 1166.*

Ce mardi 16 fevrier 78

Avoir à combattre Satan sur le nêz et pigeon dans le ventre, ma chère Diotime, c'est une rude situation. Mais pour ce dernier article je crains que vous vous flattez trop; lorsque je pense à votre sacrilège ironie du samedi passé, mon oeuil perçant croit voir à travers vos viscères la vengeance raffinée de Madame de Hennenberg, qui se plait, la cruelle! à mettre 365 bonnes chevrêtttes en danse, dans un ventre, qui à la verité ne parut faite que pour le pigeon. Sacrifiez à Lucine, ma Diotime, pour vous faire avorter tandis qu'il est temps encore.

Demain je suis esclave des circonstances, et si elles m'ordonnent de | venir à Niethuis à 11 heures le matin, vous n'aurez qu'à me jêtter quelque part jusqu'à ce que vous desirerez me voir. Si je ne vien point du tout, vous pourrez compter qu'un peu de fièvre me retient, et vous me donnerez de vos nouvelles. Pour le dialogue j'y consacrerai encore une partie de ma journée et avec plus de succes que hier j'espère. Je vois à la verité d'etonnantes richesses, mais les couleurs me manquent et le pinceau s'use. Adieu, ma tres chere Diotime, n'oubliez pas votre

Socrate



49 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 43, p. 139-140.

Lettre 1.214 – 24 février 1778 ⁵⁰

*Münster, Landesarchiv Nordrhein-Westfalen, Abt. Westfalen,
Bucholtz Nachlass 1166.*

Mardi 24 fev. 78

Ma toute chere Diotime, je suis fort occupé. Je l'étois hier de même, pourtant j'ai fagôtté quelqu'aulne de metaphysique pour votre service. Si vous avez des entrailles, c'est à dire du bel organe moral, j'aurai de vos nouvelles aujourd'hui sans faute.

Je souhaite d'apprendre que Borée ait eu pour ma Princesse les mêmes egards que moi j'ai pour elle lorsque je suis mechant. J'attend vos travaux au sujet du dialogue. N'y manquez pas, je vous prie, car ce dialogue est notre enfant à nous deux.

Demain je vous verrai, ma Diotime! à moins que vos ordres ne m'aneantissent en disant le contraire.

Adieu ma chère Diotime, je crois que je vous ai dit que je suis tres affairé.

Φιλοδιωτισμος |

Couvert: Pour Son Altesse Madame la Princesse de Gallitzin

**Lettre 1.215 – 25 février 1778** ⁵¹

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 76].*

Mecredi le 25 fev. 1778

Ma toute chère Diotime. Vous vous servez dans votre explication de termes assez differents des miens pour me convaincre que vous comprenez parfaitement mon idée au sujet de l'inertie de l'attraction, et si vous en faites de même au sujet

50 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 44, p. 141.

51 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 45, p. 142-143.

d'action, d'énergie, d'activité, la conviction parfaite que j'ai de la vérité, énoncée dans notre dialogue, en sera plus riche. Lorsque nous en serons à Keill, nous examinerons ensemble si le grand Neuton et sa secte vraiment géomètre, que se sont servi merveilleusement bien de l'inertie et de l'attraction, n'auroient pas gagné beaucoup encore, s'ils avoient épuré par la métaphysique, et rendu inébranlable, les idées d'attraction et d'action, qui doivent être les seuls bases de toute vraie physique. Ils ont été naturellement étourdi et enthousiasmés des prodigieux succès de leur application de la géométrie à quelques effets, et c'est la seule raison à ce qu'il me semble, pourquoi un génie tel que celui de Neuton ait osé laisser vagues les idées, sur lesquelles son superbe édifice est bâti. Il presumoit le terrain bon, sans le sonder, sur des apparences heureuses, mais s'il l'avoit sondé, il l'auroit trouvé d'une solidité si parfaite, qu'il pourroit soutenir un édifice tout autrement vaste que le sien.

Adieu ma toute chère Diotime, Lysis me fait dire, qu'il viendra le soir chez moi et il veut des nouvelles du Dialogue. Quel moyen que je ne lui lise la partie physique en question.

J'ai beaucoup à faire, et demain j'espère d'être chez moi pour travailler à cet ouvrage, que je veux finir absolument.

Adieu chère amie, voici votre tabac. La conquête entière que je vien de faire de ce superbe nez m'est plus glorieuse que ne l'étoient au diable les succès dont la résignation de notre aieule couronna la malice.

Adieu Diotime.

Votre Socrate

Vendredi je serai chez vous.



*Lettre 1.216 – 28 février 1778*⁵²

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 77].*

sur Bonnet et les genevois

Ce 28 fevr. 1778

Ma toute chère Diotime, je vous envoie ce livre uniquement pour obeïr à vos ordres, en exigeant de vous de ne pas faire voir cet exemplaire à Lysis, ni de lui en parler; et voici ma raison. 1°. l'auteur est son maitre et son ami, et 2°. lorsque hier au soir j'ai parcouru encore quelques paragraphes du livre, il m'est venu des idées qui m'ont fait prendre cette resolution, sçavoir, qu'après nos deux Dialogues achevés, j'en composerai un troisieme, uniquement pour Lysis et que je lui adresserai, où les interlocuteurs discuteront les différentes methodes de philosopher, dont les hommes se sont servis jusqu'à nos jours, et determineront leur valeur et leurs consequences, et où enfin la methode de mon bon vieux Socrate, mon maitre et mon ami, sera totalement developpée, methode que je defendrai jusqu'à la dernière goutte d'ancre ou de sang contre toute la surface de la terre, contre tous les philosophes passés, presents et futurs. Jugez, si Lysis avoit la centieme partie de ma fureur et de ma rage, pour son philosofe, ce que deviendroient nos angles, nos cheveux, | enfin la douce et modeste philosofie m'interdit de continuer le tableau sanglant des fracas que nos dissensions philosophiques pourroient occasionner.

Mais raillerie à part, ma Diotime, parcourez ce livre et jugez vous même si tout ce que je vous ai dit jamais au sujet de Bonnet, n'est pas parfaitement applicable à l'auteur en tant qu'auteur de ce livre, car c'est le seul côté par où je le connois. Je convien que l'auteur me paroît un excellent mathematicien. Je convien que Bonnet est une des plus fortes têtes qui ont existé, c'est à dire une tête où l'intellect sçait diviser et subdiviser les plus petites idées avec une adresse admirable et sans se deconcerter. Il est pour les idées ce que Swammerdam étoit pour les insectes, et ceux qui en doutent je les renvoie à une analyse de l'ame,

52 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 46, p. 144-146.

qu'ils sentent par eux mêmes ce qu'il en coute aux fibres du cervelet à le suivre, mais *ου παντων ανδρων ες Κορινθον εσ' ο πλους.*

Enfin j'ai remarqué parmi les philosophes suisses et parmi les modernes qui sont sorti de leur ecole, des individus dont l'intellect est sain et agile, et dont l'imagination est claire et bien pourvue, mais ils manquent tous de cette elevation d'esprit qui voit à vue d'oiseau, qui voit de grands totals, et des rapports éloignés, et | comme il est absurde de supposer que dans telle ou telle nation, ou dans tel ou tel secte, les individus manqueroient tous de cette belle qualité, il faut conclurre, qu'il y ait un vice dans leur education qui etouffe cette qualité des l'enfance, et le livre de Mr. Du Luc m'en a convaincu entierement.

Je voudrois, ma Diotime, que j'avois cent plumes qui pussent travailler à la fois, pour vous peindre tout ce que j'ai dans l'idée sur ce sujet à present. Je crois que je viendrois parfaitement à bout de vous detailler l'histoire de ce vice, et de sa riche source, qui tient à la reforme de Calvin et aux rêves de Descartes. Si ce beau genie revint au monde, qu'il riroit de voir sa philosophie sous un masque nouveau, mettre le pied sur le col à cette belle philosophie de Neuton, de voir les ecars de sa riche imagination sanctifiés par cet esprit pur de geometrie, devenir esclave, et servant d'un vil outil pour legitimer des sottises.

Adieu ma chère amie, pardonnez moi ma verve. L'impatience de Charles vous sauve du reste. Adieu, benissez votre Socrate.



Lettre 1.217 – 4 mars 1778

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 78].*

4 de mars 1778 le soir

Ma toute chere Diotime, j'ai passé une journée chez Mad. de Aylva et entre deux une heure avec Lysis, que j'ai trouvé tout habillé. Il a reçu le mémoire du Luc contre les materialistes, qu'il vous laissera demain, afin que nous pussions le parcourir ensemble apres demain, car je ne sçais si demain j'aurai le bonheur de

vous voir. Je suis entierement occupé cette nuit, et demain je compte avoir peu d'affairres, et si je me trouve de la disposition à la metaphysique je rentrerai chez moi, car le dialogue me tient à coeur. C'est notre enfant, il faut lui donner la taille et les manieres qui lui conviennent, et apres qu'il courre le mande et cherche sa fortune. S'il plait au triangle, je | n'envierai pas le tact à ceux auxquels il pourroit deplaire. Le bout qui reste à faire n'est pas le moins possible. Le developpement du mal et du bien n'est pas un si petite affaire que je l'avois cru. J'en suis gros depuis quatre jours; je sçai que cela mourit, mais lorsque je prend la plume à la main, je trouve que ce fruit n'est pas à terme encore.

En sortant de la chambre de Lysis je me trouvai face à face devant Marthe. Nous fûmes deconcerté tous les deux. Elle fit tomber son manchon. Je le ramassai avec zèle et chaleur. Cet incident nous remit un peu. Elle me disait que je toussai encore, et moi je la felicitai de son embonpoint. Elle repeta que je toussai bien faut. Je repondrai que son embonpoint etoit | fort remarquable, et la dessus nous primes congé l'un de l'autre fort aise de nous avoir rencontré.

Adieu ma chère Diotime, je retourne à mes travaux, et je vous jure que j'ai de la peine à empêcher le mal moral et physique de se fourrer dans les Resolutions de l'Etat.

Adieu ma chère, je vous embrasse bien tendrement.

Σωκράτης

Si je ne venois pas demain, je viendrai seurement le vendredi, et je ne vous quitterai pas de si bonne heure que hier. A moitié chemin j'étois sur le point de retourner chez vous, sans que j'en ai pu trouver une raison particuliere suffisante.

Lettre 1.218 – 8 mars 1778

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 79].*

8 mars 1778

Ma toute chere Diotime. J'ai passé la nuit beaucoup mieux que j'avois cru la passer. J'ai peu toussé; j'ai eu la fièvre autant qu'il le faut. A mon reveil on m'annonça les arrets de votre part. Je ne les violerai pas aujourd'hui. Je me sens né votre prisonnier.

Adieu, ma Diotime, j'ai beaucoup de faire. Je dois faire jaser Diocles sur des chose importantes. Rendez moi vos graces et vos muses propices, tandis que je sacrifice à Aesculape mon appetit. Adieu ma chere, lisez Demetrius, et vous vous amuserez à merveille. Il etoit aimable. |

[Couvert:] Pour Son Altesse Madame la Princesse de Gallitzin



Lettre 1.219 – 12 mars 1778

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 80].*

Caracteristique

Jeudi, ce St. Gregoire 1778 [=12. März]

Ma toute chère Diotime, je pretend n'avoir pas été moins heureux mardi passé que vous ou Lysis. Le tableau que vous me faites de votre journée de hier ajoute à mon bonheur, et efface en quelque façon le barbouillage horrible, dont il plût hier à deux ennuieux que j'aime, que j'estime et que je deteste; de sâlr mon imagination et mon intellect. L'un est mon vieux Ecossois le plus honnet homme du monde, mais dont la tête me feroit croire qu'il n'y a point d'ordre dans l'Univers. Du moins a-t-il la faculté de mettre la mienne tellement sans dessus depuis, que jusqu'à cet heure je ne sçai si je raisonne ou si je deraisonne

lorsque je le quitte il me semble que je vais aux petites maisons. L'autre est un peintre qui sçait Homère et Vergile par | coeur dans le gout de l'Ion de Socrate.

Je voudrois pouvoir mettre sur le papier le discours que nous avons eu ensemble. Je l'avois renvoié dix fois au moins; enfin il m'attrappe hier dans mon vestibule. Il me demande si j'ai beaucoup d'affaire. Stupefait et etourdi par ce triste rencontre, je repond sans sçavoir ce que je disois: je suis charmé de l'honneur. Il me prit au mot, et par la main, en me disant gracieusement: par consequent enfin je vais jouir de vos lumieres, et à longs traits s'il plait aux Dieux. Je ne sçai de quels Dieux il parlait, mais asseurement ce n'étoient pas les miens, car ils m'ont horriblement accomodé. Apres un siècle mon peintre est parti, et me plongeant ensuite dans ma metaphysique tout me paroît ombre bourbe et cahos.

Adieu toute chère Diotime, aiez pitié de mon etat. Adieu, jusque au revoir. Je vais pour une heure au Conseil.

S.



Lettre 1.220 – 13 mars 1778

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 81].*

Mitri

13 mars 1778

Ma toute chère Diotime, je n'osai pas vous ecrire ce matin, parceque je me trouvai d'une inertie, d'une nullité si parfaite, que la quintessence extraite de toute ma sagesse et de tout mon sçavoir n'auroit pas fait même une sottise. J'ai été au Conseil, mais en carosse, et je me porte mieux à present. J'ai pris la ferme resolution de ne pas bouger de ma chambre avant lundi, en me flattant un peu de mon sort de demain au soir, dont vous me donnerez des nouvelles.

Votre visite amicale et gracieuse de hier midi m'a fait sentir les plaisirs de St. Abraham et de Platon, mais je conserve encore une autre sensation delicieuse de

cette journée: c'est la façon dont Mitri concevoit et exécutoit la figure que je lui presentai. J'ai fait bien des experiences avec cette figure, et si je me connois un peu dans la marche des idées | des hommes, je puis assurer que la tête de Mitri est parfaite. Voici une autre figure que je vous prie de lui montrer pendant deux minutes, et qu'il exécute après de tête. S'il la manque, il ne faut pas la corriger, mais il faut lui montrer de nouveau la figure sans lui rien dire. Cette figure demande une toute autre manoeuvre de l'intellect.

J'ai reçu ce matin votre exemplaire du Dialogue, et j'y ajouterai tout de suite ce qu'il y manque jusqu'ici, car toute ma capacité maintenant se borne au brillant emploi de copiste.

Adieu ma toute chère Diotime, faites moi sçavoir par le porteur l'état de votre santé avec la même précision que je vous raconte la mienne.

Adieu, *Διοτιμη θεσπεσιη φιλεταιρη σεβαστη.*



Lettre 1.221 – 22 mars 1778

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 82].*

politique

Ce St. Oculi, 22 de mars 1778

Ma toute chère Diotime, je suis charmé de votre resolution de diner demain chez moi. J'en donnerai avis à Lysis, qui fera ce qu'il peut.

Ma santé est la même, comme vous l'avez vu ce matin. Je tousse encore, et je crois fermement que cette toux ne passera entierement, à moins que je ne sorte comme de coutume, pourvu que le temps ne soit pas mauvais. Pourtant je resterai demain chez moi. J'avois prié un de nos messieurs du Conseil de passer chez moi pour sçavoir s'il y avoit des affaires pressantes. Il n'y en a pas. Il est certain que les troupes françoises ne sont pas encore entrés dans des places de la barriere, ni sur le territoire de l'Imperateur Reine; si même il y eût un coup d'importance dans le voisinage, le Conseil le sçauroit le premier de nos

commandants à Namur, Ypre, etc. par expres. Or nous avons des lettres de ces endroits qui n'en parlent pas.

La seule nouvelle certaine c'est que Mr. de Noailles a notifié au Roi d'Angleterre que son maitre venoit de conclure un traité de commerce avec les Americains comme avec un peuple independent, que ce traité n'étoit pas exclusif, et que cela n'empêcheroit pas la France de rester dans ses dispositions pacifiques vis à vis de l'Angleterre. Le Roi a annoncé ce compliment au parlement. La Chambre Haute veut la guerre, et veut tout accorder, indignée par la perfidie de la France. Dans la Chambre Basse on deliberoit encore. Nonobstant, les orders ont été données tout de suite à Mr. Keppel de sortir, et dans les ports à equipper tout ce qu'il y a de vaisseaux.

Si les Anglois pourroient attrapper la flotte espagnolle qui revient actuellement des Indes, et qui est de memoire d'hommes la plus riche, cela pourroit leur bonnifier une campagne.

Mr. Berenger a fait à peu pres la même notification à Leurs Hautes Puissances. Jusqu'à ce moment on n'a donné ici aucun ordre extraordinaire, qui pourroit faire paroître qu'on se doute d'une guerre. Nous sommes les Atheniens, mais du temps de Philippe.

Adieu ma toute chère Diotime. Schneider veut que je finisse. Je me suis mis un moment au dialogue, mais cela ne va pas. Je sens que j'ai la tête gattée par ces miserables affaires du monde. Pourtant j'essaierai encore en vous invoquant. Adieu Diotime, jusqu'à demain.

Socrate



Lettre 1.222 – 24 mars 1778

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 83].*

St. Agapeth, 24 de mars 1778

Ma toute chère Diotime. Hier au soir j'ai pris le remède de nos paysans, sçavoir une cuillerée de syrop ordinaire, dissoute dans le genèvre, ce qui m'a valu une nuit excellente. Ce matin j'ai toussé, ce qui m'a fait resoudre de rester encore aujourd'hui chez moi. Demain je compte d'aller au conseil en voiture, car il me faut de l'air et de l'exercice, et ensuite j'espere qu'il fera assez beau pour diner avec ma Diotime dans ma maisonette.

Il est vrai que je me suis mis hier au soir au Dialogue, mais je dois avouer à ma honte, que c'est été avec peu de succes. Je faisai des efforts pour monter ma tête sur le vrai ton de l'ouvrage, mais j'étois toujours ou | trop haut ou trop bas, marque certaine que j'en avois perdu le fil. Je vais travailler d'abord à le reprendre, et puis j'espère que dans huit jours nous pourrons nous mettre à la politure.

Camper est à Amsterdam et viendra vendredi ou samedi à La Haye. Je ne lui écrirai que demain. Il y a une raison pourquoi je ne vous envoie pas sa lettre. Il se porte bien et il logera ici avec ses enfants au Lion d'or.

Si je n'avois pas à dépêcher quelques miseres, celle ci seroit plus longue.

Adieu ma toute chère Diotime, jusqu'à l'heureux jour de demain.

Σοκράτης sic

Demain matin je dirai à Lysis, que vous venez diner.



Lettre 1.223 – 26 mars 1778

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 84].*

26 mars 1778

Ma toute chere Diotime. Je vous rend mille graces du tabac, du craion et de la nonpareille. Il n'y a point de forces humaines jusques ici qui peuvent ouvrir le tabatiere, ainsi me voila Tantale dans un fleuve etc. Ma velleité dirigée vers ce tabac trouve des obstacles invincibles, voila le mal. Mais je suis sage. Ainsi je change la direction de cette velleité, et je la tourne vers Diotime, voila le bien.

Je vous ecris celle si, ma chère Diotime, dans un petit coin de ma petite chambre remplie comme un oeuf de males et de femelles. J'avois consacré cette soirée au Dialogue, mais l'homme propose et Dieu dispose. Il semble qu'il y ait eu une conjuration pour m'ôter cette belle soirée. |

J'ai passé la nuit parfaitement bien, le matin j'ai recommencé à tousser. Je ne suis sorti qu'en voiture. Je me suis soumis au regime le plus exact et le plus cruel malgré mon appetit. Je tousse encore un peu, mais ce sera autant de gagné pour la nuit.

Adieu ma chère Diotime, adieu mon cher Lysis, goutez ensemble ce que l'amitié a de plus pur et de plus divin, et ne vous quittez que le plus tard possible.

Quel malencontreux jour pour le pauvre Socrate, il n'a pas vu sa Diotime, et il attend encore des visites apres la comedie; mais enfin, lorsque deux des trois sont heureux, le troisieme l'est par une propriété ineffaçable du triangle. Adieu ma divine Diotime, je baise l'ombre que vous traitez apres vous.

Lettre 1.224 – 13 avril 1778

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 85].*

Ce St. Crescent, 13 d'avril 1778

Ma toute chere Diotime, je n'ai le temps que de vous dire le bon jour. Hier j'ai eu Lysis pour un couple d'heure. Il me parut avoir beaucoup travaillé à son trêfle et avec succes. Je vais dessiner le mien sur une ardoise à côté de mon lit, et apres les songes j'effaçerai ou ajouterai des nombres suivant l'exigence du cas, afin que je puisse voir pendant chaque jour ce que je vaux sans me donner la peine de fouiller sans cesse dans mes propres entrailles (metaphysiques s'entend). Faites en de meme.

Je vous envoie le premier volume du Polybe, mais ne lisez que le texte. Lorsque je viendrai en voiture, je vous apporterai les autres, mais ce ne sera pas aujourd'hui je pense.

Adieu mon coeur.



Lettre 1.225 – 18 avril 1778 ⁵³

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 86].*

Caracteristique de Furstenberg

La veille de Pacques 1778 [= 18. April]

Je n'ai pas montré le Coriolan au Baron, tellement j'étois fâché de votre billet, ma Diotime. Si vous aviez voulu que je lui montrasse tous mes thresors, pourquoi n'etes vous donc pas venue vous même? Peut-on en avoir d'autres s'il est bien vrai qu'on vous possede?

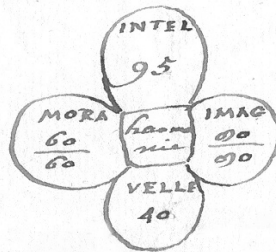
53 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 47, p. 147-149.

Mon baron a diné encore chez les Illustrissimes. Le reste de la journée il l'a passé chez moi, et nous nous sommes séparés avec grand regret. S'il revient cet été je le mènerai chez vous sans faute. Il est fait pour vous, et depuis que je connois Diotime, je n'ai vu d'homme mieux conditionné pour lui être présenté. C'est un fort beau génie; il est extrêmement versé dans toutes les branches des mathématiques, ce qui fait la base de ses autres connoissances qui sont fort étendues. Sa façon de sçavoir est celle que j'appelle la bonne: tout ce qu'il sçait fait corps ensemble. Il est né metaphysicien et psychologue, ce que sa physionomie indicque assez.

Il aime tous les arts, et quoique versé dans l'histoire ancienne et dans les poètes, il n'est pas antiquaire; ce qui lui paroît beau c'est du Grec, et son tact me paroît aussi infaillible qu'exercé. Il a beaucoup et excellenment bien pensé sur les principes de l'art en general, mais il n'a pas étudié les différentes difficultés à vaincre qui derivent de la nature de chaque art en particulier. La marche de son intellect est plus-tôt lente et sage que vive et rapide. Il a la faculté de voir les objets à vue d'oiseau, et toutes les richesses de son imagination en bloc. Sa grande etude c'est la psychologie experimentale, qu'il applique uniquement à l'éducation et aux différentes manieres de former des hommes. Depuis quatre ou cinq ans il est occupé à créer une université à Munster, dont j'avois entendu parler déjà avec les plus grands eloges. Je ne crois pas qu'il seroit possible de trouver un sujet plus excellent pour une telle besogne. Sa grande simplicité et sa franchise ne permettent pas de douter que son moral ne soit parfait. Voila le tableau veritable si je ne me trompe, d'un homme né dans la partie (à ce qu'il m'a dit lui même) la plus abjecte de votre patrie, Diotime, mais qui brûle d'envie de donner aux Westphaliens des moeurs, du goût, des connaissances et des arts.

Voici sauf votre respect | son trèfle:

	intel	
	95	
mora	harmonie	imag
60/60		80/80
	velle	
	40	



N.B. Dans le moral je suppose 60 de sensibilité, et manque d'une connoissance plus intime; 60 dans l'activité moral. Dans l'imagination il y a 80 de clarté, et 80 en richesse.

Adieu ma toute chère Diotime, je ne vous verrai pas aujourd'hui. Peut-être vers le soir s'il fait beau, mais j'en doute. Si je ne vien pas ce soir, ce qui est le plus probable, je dînerai demain chez vous, à moins que vous ne me le defendiez absolument, et alors je souhaiterois bien faire quelques parties au jeu de l'oye, si cela pourra avoir l'approbation de la charmante Mimi et du charmant Mitri.

Je vous supplie, Diotime, de me marquer comment vous vous portez aujourd'hui.

Socrate

N.B. Je vous prie de croire, qu'en formant le trèfle je n'ai pas compté que l'illustre baron a lu et relu mes humbles ouvrages, et qu'il etc etc etc etc. Vous sentez que ma modestie m'empêche d'achever. Adieu mon amie.



Lettre 1.226 – 3 mai 1778

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 87].*

Ce St. Alexandre 1778 [= 3. Mai]

Ma toute chere Diotime. Pour vous dire exactement la verité, j'ai passé une nuit extremement fatigante pour mes poulmons, et pour ma pauvre tête. Apres trois heures d'une toux continuelle, j'ai jouis pendant trois autres heures du sommeil le plus doux et le plus tranquille. Apres, la toux a recommencé de nouveau, mais depuis une heure je commence à avoir derechef du repos. Vous jugez bien ma chère, que je ne sortirai point du tout. Je me tiendrai tranquil sans parler, et je m'amuserai ou à lire ou à penser. Je vous supplie, ma chère, de ne pas vous exposer au vilain temps qu'il fait. Je vous donnerai l'histoire de ma toux avec toute l'exactitude possible.

J'ai envoyé apres le grand Robert, mais il m'a fait dire que depuis plusieurs jours il ne sortit plus. Par consequent je serai mon propre | medecin, ce qui vaudra bien mieux j'espere. Hier j'ai oublié de vous demander les lettres qui contiennent les deux addresses touchant les affaires de Mad. Van Boxtel. Je vous prie de me les envoyer. Je tâcherai d'expedier l'un et l'autre demain.

Adieu, ma toute chere Diotime, je vous embrasse, je me recommande à vos benedictions, et je vais causer avec le bon Plutarque.

Vous avez lu Stratus si je ne me trompe, mais il ne faut pas oublier Philopoemen.



Lettre 1.227 – 29 juin 1778

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 88].*

La Haye, à 3 h.12'.45"

Ce St. Maxime 29 de mai l'an de grace 1778

Ma toute chère Diotime, j'étois sur le point de venir chez vous au moment que Charles m'apporta le doux billet de votre main.

Je vous plains autant que je felicite ceux qui jouissent de vous. Je ne sçai rien de vos fortunes de hier.

Demain si vous n'avez point de cour chez vous, je viendrai diner, primo pour faire ma devotion et 2°. pour apprendre quelle ait été la reception de Lysis chez Diderot.

Adieu ma chere Diotime, je vous baise par tout.

Σωκρατης Διοτιμή χαιρειν



*Lettre 1.228 – 2 juillet 1778*⁵⁴

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 89].*

quelque chose de Mitri

Ce 2 de juillet 1778

Ma toute chere Diotime. L'exemplaire du second Dialogue que vous m'avez remis hier, j'en ai besoin encore jusqu'à la semaine prochaine. En attendant je vous envoie un vieux exemplaire du premier, que vous examinerez en cas que vous avez absolument du temps à perdre, pour voir si vous persistez dans toutes vos corrections. Je vous supplie de laisser les feuilles detachées à leur place.

Si vous avez Mr. Tavel l'un de ces jours, je vous pris de me le faire sçavoir, afin que je ne vienne pas. Je serai charmé de voir la fin de ce qui concerne ces Dialogues, pour en mettre tout de suite d'autres sur le metier.

L'illustrissime m'a joué un mauvais | tour aujourd'hui. Tous les frisons s'étoient billettés chez moi pour diner. Le Prince me les a escamotté tous, excepté le plus sçavant d'eux, qui ne venoit que d'arriver, et dans le moment même le malheureux est aussi invité à la cour; ainsi je me trouve tout fin seul devant ma poularde. Quelle triste situation pour un philosofe! Ainsi, Diotime, priez pour moi, mais avec ferveur s'il vous plait. Adieu.

Σωκρατισκος

Où dinez vous demain, ce n'est pas que je me flatte de l'honneur de diner avec, car je crois qu'il me seroit du tout impossible, mais je vous prie seulement de me le dire.

Quand j'ai le temps, je ferai des quarrés magiques pour Mitri, car c'est un objet qui paroît le frapper extrêmement. |

[Couvert:] Pour Son Altesse Madame la Princesse de Gallitzin



54 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 50, p. 153.

Lettre 1.229 – 6 juillet 1778

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 90].*

Lundi matin 6 de juillet [1778] • psychol.

Ma Diotime, mon amie, je vous supplie de me faire sçavoir par un mot de lettre de votre main, comment vous avez passée la nuit, et comment vous vous trouvez à present.

J'avois compté de vous écrire une longue lettre, mais quelques affaires me refusent ce plaisir.

Je me propose de parler aujourd'hui à Robert et de venir vous voir vers le soir un moment, à moins que vous ou le Prince vous eussiez des raisons pour m'avoir à diner ou plus-tôt apres diner; dans ce cas je tâcherai d'y conformer mes petites occupations.

Ma chère Diotime, ne vous donnez | pas trop à la lecture de Young ou d'autres livres de cette nature pour le present. Ces lectures sont excellentes dans d'autres occasions. Je sçai même qu'elles vous amusent dans celles où vous vous trouvez, mais il y a des cas où elles sont pour l'ame ce que l'opium est pour le physique: des medecines anodynes. Elles adoucissent les souffrances, elles donnent un certain repos, mais affaiblissent les ressorts. Lisez maintenant tout ce qui est socratique, ou occupez vous de quelque science serieuse.

Si vous voulez reflechir à ce que je vien de dire, vous verrez que j'ai raison à ce que je crois. Si j'ai tort, faites moi revenir de mon erreur, car il m'est doux d'être rectifié par la main de mon adorable Diotime.

Adieu mon amie, pensez à votre Socrate.



Lettre 1.230 – 6 juillet 1778

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 91].*

Ce 6 de juillet 1778

Ma toute chere Diotime, je ne sçauois faire partir Charles sans vous dire que j'ai été vivement touché de ne pas recevoir des lettres, non que cela m'inquiete le moins du monde par rapport à L (sachant à cette heure seurement, qu'à Geneve ou au premier bureau où on change de lettres, on les garde jusqu'à l'ordinaire prochain, s'il n'y en a pas assez pour remplir la valise), mais vos peines me sont beaucoup plus sensibles que vous ne sçaurez jamais. J'espère que le superbe spectacle de hier au soir et de la nuit passée aura servi à vous distraire.

Adieu ma toute chère Diotime, marquez moi aujourd'hui où demain matin ou vous dinez de|main, afin que je sois avec vous.

Comme apparemment je sors aujourd'hui. Je laisse ordre chez moi de vous porter toutes les lettres que je pourrois recevoir. Vous en ferez ce que bon vous semble et me les rendrez demain. Adieu mon amie.

S. |

[Couvert:] Pour Son Altesse Madame la Princesse de Gallitzin



Lettre 1.231 – 8 juillet 1778

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 92].*

8 juillet 1778

Ma toute chère Diotime, je vous remercie de votre beau billet, beau de toutes les façons.

Demain je quitterai la Cour le plus tôt qu'il me sera possible, et je passerai tout de suite à Niethuis pour y dîner, et pour y rester jusqu'à votre retour. Si par

hazard j'eusse beaucoup à faire, je prendrais mes papiers avec moi sans négliger pourtant la conversation arithmétique avec Mimi et Mitri. Si je n'arrivai qu'après votre départ pour Zuidwijk, vous me laisserez vos orders par écrit ou bien à Mlle Marie au sujet de l'heure du souper et du coucher de vos enfants. Ne vous moquez pas de mes suppositions, car plus on suppose des cas, moins on se trompe.

Adieu ma toute chère Diotime, jusqu'à demain.

Joseph m'a promis des pains de votre part dont je vous baise les mains d'avance. Adieu, vous sçavez je compte que le Cour est en deuil. |

[Couvert:] Pour Son Altesse Madame la Princesse de Gallitzin



Lettre 1.232 – 9 juillet 1778

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 93].*

9 juillet [1778]

Ma toute chère Diotime, je suis fâché au fond de mon ame de ce que je ne puis avoir le bonheur aujourd'hui de dîner avec vous. Ce ne sont pas mes affaires qui m'en empêchent, car je les ai achevées cette nuit, mais je suis un peu incommodé. J'ai un peu de fièvre, et je dois aller à tout moment dans un endroit, que j'aurois de la repugnance à nommer, si le seul respect que je vous doit ne m'impose le silence le plus profond sur cet article.

J'attends à tout moment le livre de Mr. Tremblai de Mlle du Tour, et comme je sçai que vous devez le prêter à quelqu'un, je vous l'enverrai tout de suite sans faute.

Adieu *θεια Διοτιμη*, adieu jusqu'à demain j'espere. Je lis Ancochus d'Aeschine qui est plus corrompu que je croiois.



Lettre 1.233 – 13 juillet 1778

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 94].*

Ce St. Clot. 1778 [= 13. Juli]

Ma toute chère Diotime. Lysis m'avoit déjà porté la bonne nouvelle que votre sagesse avoit déjà résolue, vu le temps qu'il fait et qu'il fera très apparemment demain, de ne pas aller à Haerlem, et de passer la journée le mieux que possible; d'ailleurs qu'avons nous à faire de fleurs avec Diotime. Je vous attend seulement à sept heures ou bien de vos nouvelles. Le plan que j'ai communiqué à Lysis en cas que nous n'allions pas à Haerlem est que nous passerions la matinee à ma maisonette à faire quelques empreintes ce que lui il desiroit de voir et de faire, vers une ou deux heures nous irions chez vous à la campagne, et l'après midi nous pourrions nous amuser suivant l'exigence des cas. | Si vous agréez ce plan vous porterez vos pierres avec vous.

Hier au soir, de retour chez moi, j'ai lu d'abord l'essai sur l'instinct, et je declare sur honneur et probité, que je ne sçai pas qu'aucun auteur, soit ancien, soit moderne, ait écrit sur ce sujet quelque chose d'approchant de votre essai. Il sera imprimé un jour, et je vous garantis que le public éclairé en jugera de même.

Adieu, chère Diotime, demain à quelque heure que vous veniez vous me trouverez prêt à tout evenement. Je vais tâcher de travailler un peu au Dialogue, puisque je suis un peu plus content de ma tête que de mes bras.

Φιλτατη Διοτιμη χαιρε |

Essai sur l'instinct |

[Couvert:] Pour Son Altesse Madame la Princesse de Gallitzin

Lettre 1.234 – 17 juillet 1778

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 95].*

Phenomene pois morale

17 de juillet 1778

Ma toute chère amie, je vous renvoie les lettres avec reconnoissance. Je n'en avois point de Lysis. Je vois avec plaisir dans la vôtre qu'il est parmi des gens qui tâchent à le distraire, à l'occuper, à l'amuser, et que son mal proprement n'est que le mal nécessaire de l'absence.

J'ai été charmé, édifié au possible de la lettre admirable du Marquis de Serent. Si je la lie à tout ce que ma memoire me rappelle de son maintien, de ses manieres, de ses discours, cela me compose l'idée de l'homme le plus sage et le plus moralement parfait que j'ai vu. S'il avoit plus de honneurs acquises, il le seroit moins peut-être. Celles qu'il a sont arondies et font groupe, et cela suffit un trêfle; c'est un des plus beaux et des plus reguliers que l'humanité puisse admettre. Le chemin qu'il se propose de prendre avec son fils me paroît le meilleur possible, mais je vois avec peine que ce très excellent père, qui aura selon toutes les apparences un très excellent fils, ne jouira jamais de ce bonheur autant qu'il seroit possible. Si vous vous emparez entierement de la confiance d'Armand, ce que je lui souhaite de tout mon coeur, le père et le fils pourront avoir quelques moments de jouissance pure, c'est à dire, pendant les seuls moments de votre presence. Vous absente, ils s'appercevront à l'instant même d'une distance, d'un éloignement, dont ils ignorent la cause, et qu'ils ne sauroit jamais faire disparoitre, et cela durera inmanquablement pendant toute leur vie.

Lorsque je pense à ce phenomène absurde en apparence mais pourtant vrai, qu'un très excellent père et un très excellent fils en s'approchant se couvrent d'atmosphères qui se heurtent, qui ne sauroient jamais se dissiper, et qui empechent absolument une approximation parfaite, et lorsque j'observe que ce phenomène est beaucoup plus rare entre mere et enfant, et beaucoup moins rare parmi les hommes phlegmatiques que parmi ceux de toute autre complexion, il me semble que la cause ou la source en est toute trouvée. C'est le ton que prend

le père vis à vis de son enfant dès sa tendre jeunesse. Qu'il prenne le ton severe et le ton dur, qu'il use de chatiments, cruels même, il en peut resulter de la repugnance, de l'aversion, de la haine si l'on veut, mais le phenomène dont je parle n'en resultera pas. Mais lorsque soit par temperament, soit par inadvertence, soit par hazard il s'accoutume au ton serieux, il peut compter sur l'atmosphère et supposer qu'il ait un fils qui l'aime, qui l'estime, qui le respecte, qui l'admire. Les Danaïdes rempliront plus tôt leur tonneau que lui il puisera dans le sein de son enfant les jouissances pures de l'amitié et d'une confiance parfaite intime et sans aucune restriction.

Adieu ma chère, mon aimable Diotime, pardonnez moi ce billet, car ce que vous pourriez en dire de pis, c'est qu'il est mal placé un jour de plaisir de fête et de jouissances.

Socratedion

Aujourd'hui peut être vous pourriez parler à Marthe de son cocher.
Faites du bien au vôtre, mais ne risquez ni vous ni vos enfants.



Lettre 1.235 – 19 juillet 1778

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 96].*

Dimanche 19 julliet 78

Ma chère Diotime. Je prend la liberté de vous remercier de m'avoir envoieé Mr. Charles, car n'ayant aucun domestique à la maison, j'étois sur le point de me couvrir de quelques haillons pour vous porter la lettre de Lysis que j'attendai surement et vous aussi, d'une maniere decente.

Je vous remercie humblement de la traduction que je lirai de sang froid. Pour l'original je l'enverrai l'un de ces jours à l'Errata.

Ce que vous dites de votre preface me rappelle parfaitement ce que j'ai senti cent fois (et n[...ere] aussi) lorsque j'ai commençé à me faire imprimer. Mon experience m'a appris qu'il est indifferent si, se trouvant en paginer, on entre par

la porte ou par les fenêtres, pourvu qu'on entre, et qu'entré | on se tienne comme il faut, or je vous defie de vous tenir mal.

J'ose ajouter, fondé sur cette grande experience, qu'il vaut beaucoup mieux encore d'entrer par les fenêtres: cela donne de la curiosité à toute l'assemblée, attire l'attention du vrai juge, et rend muet la vulgaire abrutis.

Je ne suis pas sorti aujourd'hui, aiant été incommodé d'un accès de toux qui m'a fait penser à vos poudres.

Demain, ma chère Diotime, je me flatte de diner avec vous à Niethuis, à moins que vous n'aillez à la Cour, et à moins que je n'aille dehors chez Cornet pour sçavoir des nouvelles de Mr. Furstenberg, car pendant son voiage je puis bien lui ecrire, mais je ne sçaurois risquer le precieux | depot que vous venez de me confier. J'attend demain matin le buletin de votre journée.

Adieu ma toute chère Diotime, n'en deplaise au sage Mr. T..., je vous devore la belle main, je veux vous etouffer et vous absorber.

Antiphete a pris la place d'Agatta; c'étoit le jeune general athenien qui remplaça dignement le celebre Leosthéne.



Lettre 1.236 – 4 août 1778

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 97].*

La Haye, ce 4 d'aoust 1778

Ma toute chère Diotime, je vien de recevoir dans le moment deux lettres de votre main, c'est à dire à cinq heures, et à midi ma lettre est partie par consequent etc. Hier je vous ai envoyé copie entiere d'une lettre. Je garde l'original, pour l'autre vous la trouvez ici jointe, suivant votre bon plaisir. Je vous rend graces, ma Diotime, de votre souvenir qui seul peut consoler un peu de votre absence.

La nouvelle du Prince Henri m'a fait un plaisir infini, non que rien étonne de ce grand capitaine, mais parce que j'ai de l'antipathie contre cette maison d'Autriche, et je souhaiterois volontier cet Empereur et tout le faux Autricien dans les fers à Berlin.

Je suis ravi extrêmement de ce que vous me mandez de *Χίων*. Je souhaite de tout mon coeur que vous le voiez souvent et s'il est de saison, de lui offrir mon respect et mon estime socratique; je vous supplie n'y manquez pas. J'espere qu'il ne partira qu'avec vous.

Adieu ma Diotime, marquez moi s'il se peut le moment de votre arrivée. Je suis beaucoup affairé; j'embrasse tendrement vos adorables enfants, et je baise la m[...]

Dimanche je n'envoie rien sans vos ordres.



Lettre 1.237 – 13 août 1778

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 98].*

La Haye, ce 13 d'aoust 1778

Ma toute chère Diotime. J'ai reçu deux lettres. Ne sachant pas le moment que vous partez ni comment, j'ai hésité sur ce que j'avois à faire. A la fin j'ai pris la partie de vous envoyer la copie de l'une. Vous sçavez de quelles personnes il s'agit et combien vous vous y intéressez je le sçai. Je compte que vous aurez reçu ce matin mon livre en quatre langues, et vous aurez la bonté de me dire en laquelle des quatre il est le mieux.

Adieu ma chère amie, je n'ai plus que le temps de vous baiser la main avec la plus respectueuse tendresse.

S.

La copie est à l'autre page.

J'écris ce soir à Mr. Lichtenberg?. |

Appendice, copie d'une lettre de Lysis

Copie

à midi

Mon cher Socrate. Des que vous aurez reçu cette lettre, faites moi le plaisir d'aller vers Diotime. C'est à elle que va s'adresser le reste de cette lettre.

Je vien de lire à mon oncle la lettre. Mr. T... ne signera qu'en recevant la lettre de change. Il n'y a pas moien d'emprunter ici. On se mettrait à decouvert. Un moien de tout accorder est ceci. Si vous pouvez avoir par Messrs. De Smeth, ou autre banquier, une lettre de change sur Paris, faites le faire à deux usances. Son acquit tombera au mois d'octobre.

Vous paierez le banquier, qui vous aura fourni la lettre, sans qu'il y ait d'interet à debourser. Mon oncle s'est presenté pour un tiers. Il a promis les 1000 louis en signant. Differer de signer c'est differer notre certitude, et mon depart. Je ne revien pas sans l'acte en poche. Mon oncle ne peut pas nommer un tiers; et Mr. T. a deja pris des arrangements pour son argent. Il faut donc la lettre en signant.

Il est plus que temps d'expedier cette lettre. L'autre est deja à la poste. Je vais envoyer un expres pour porter celle ci. Sa reponse peut me parvenir le 22. Adieu donc projet cher à mon coeur.

Le Prince dit en novembre. Vous en octobre; il est bien clair que le plus tôt, mais lequel des deux est vrai; au reste qu'importe, puisqu'il faut la lettre tout de suite. Mon oncle n'a pas actuellement 6 mille livres à disposer.

*Lettre 1.238 – 10 décembre 1778*⁵⁵

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Band 1.*

Vendredi 10 dec. 78

Ma toute chere Diotime, je me porte aujourd'hui un peu mieux que hier. Si j'étois bien, Lysis ne partiroit pas sans moi. Il partira de chez moi.

Si les affaires du Conseil me le permettent, je dinerai chez vous.

Adieu, ma toute chere Diotime, rien ne separera Socrate de sa Diotime.

L'union de nos ames est l'ouvrage d'un Dieu, qui ne detruit pas ce qu'il a fait.

O calme! O tranquillité! Raion de la presence divine, sanctifiez nos ames à jamais.

J'avois fait venir Mad. de Haan, qui vient de me dire que vous
l'aviez deja païée. Je ne lui ai dit rien encore, puisqu'il me falloit
vous parler auparavant.



Lettre 1.239 – 12 décembre 1778

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 99].*

Le samedi 12 dec. 78

Ma toute chère Diotima, voici un billet de Lysis. En arrivant chez moi il a dormi un peu, ensuite nous avons dejeuné. Il s'est parfaitement retabli des agitations de la nuit. Un quart apres cinq heures il est parti dans une excellente voiture, mais qui etoit tellement remplie, qu'il n'y avoit aucune place pour moi, ce qui m'a fait de la peine et beaucoup. Avant que de partir je l'ai enveloppée dans ma pelisse la plus impenetrable au froid et à l'air que j'ai jamais vu, et dont il sentira le prix pendant son voyage.

55 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 52, p. 155.

Je vous supplie, ma toute chère amie, de me faire dire comment vous vous trouvez réellement à présent, et comment vous avez passé le reste de la nuit. De bouche seulement si vous n'êtes pas dans l'assiette de m'écrire un petit mot. Je me porte mieux que je ne l'aurois cru, et je souffre dans ce moment beaucoup moins que les deux jours et les deux nuits | précédentes. Demain je compte de vous voir et de vous embrasser.

Adieu ma chère Diotime, que le Dieu vrai qui voit tout manifeste dans vous sa toute présence; c'est en quoi consiste et d'où derive tout bonheur dans toutes les façons d'être possibles. Adieu.

Σωκρατης



Lettre 1.240 – 17 décembre 1778

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 100].*

Ce soir le 17 dec. 78 • Sur l'Aristée

Ma toute chère Diotime, je vous rend mille graces de votre billet, que je reçoit comme un bienfait de votre part. Pour notre union complete elle subsiste dans mon ame dans toute sa vigueur, elle est indestructible, et mon essence me repète à tout moment qu'elle ne sera heureuse qu'aupres de sa Diotime.

Ma santé ou plus tôt mes meaux paroissent vouloir se terminer pour la plus grande partie en rhume.

Je suis beaucoup occupé aujourd'hui, non obstant que je vien de quitter Mr. Falconnet, qui pourtant doit avoir eu une fièvre importante. J'attends par dessus du marche Du Mas pour mettre la dernière main | au dialogue d'Aristée, et ensuite il va sous presse. Je le lis depuis deux semaines comme s'il n'avoit aucune relation avec moi, et pour vous dire vrai, s'il y a d'autres hommes sur lequel il fait le même effet qu'il a fait sur moi trois fois de suite, je serai heureux.

Adieu, ma toute chère Diotime, j'espère avoir demain la consolation de vous voir, à moins que mon rhume ne fait plus sérieux. Je n'ai pas écrit à Lysis,

puisque je le calcule près de l'Angleterre à present, ni vous non plus je compte. Le duc est très mal, pourtant la fièvre avoit un peu diminuée, mais non son mal à la tête et à une jambe.

Adieu ma Diotime, mon amie, je vous crois aussi peu capable de changer que je me sens moi même.

Σωφρατης |

[Couvert:] Pour Son Altesse Madame la Princesse de Gallitzin



Lettre 1.241 – 19 décembre 1778

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 101].*

De Luc [1778]

Ma toute chère Diotime, mon amie, ne voila-t-il pas encore une lettre de Lysis. Pourquoi ai je le sort de Cassandre? Je lui avois tant prié de rester jusqu'après la nouvelle lune qui est demain. Je lui ecrirai ce soir, et j'aurai la generosité de ne pas lui rappeler mes conseils et mes prières. Je sçai qu'en ecrivant je risque que la lettre ne lui parvienne pas, 1°. puisque je n'ai pas une adresse precise, et 2°. parce qu'il pourroit être parti. Le mieux seroit d'envoier Verhage à cheval, car il est juste qu'il sache que nous vivons. J'attendrai vos avis par le porteur. Les lettres par la poste partent à huit heures ce soir.

Je viendrois bien moi meme ma | Diotime, mais je ne sors pas aujourd'hui. J'ai eu la fièvre hier et cette nuit, je n'ai pas dormis, et je tousse beaucoup.

Lorsque les maux de l'homme sont à leur comble, il trouve une consolation sure dans la vicissitude des affaires humaines, mais dès que le sage attrappe une fois le bonheur, il sçait le fixer.

Ma toute chère Diotime, marquez moi je vous supplie comment vous vous portez, et n'oubliez pas de me dire si Lysis vous parle de son adresse à Helvoet et avec quelle securité on peut esperer que nos lettres lui parviendront.

Adieu, mon amie, vous ne sçavez jamais combien parfaitement votre Socrate vous est attaché. Adieu.

Je voudrois bien que Lysis eut écrit au Prince.



Lettre 1.242 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 102].*

Pierres gravés 1778

Ma toute chère Diotime, hier j'avois trop de maux pour venir à Niethuis. L'occupation la plus solide que j'ai pu me procurer c'étoit de faire des empreintes de nos pierres, ce qui m'ennuya encore. Je vous envoie ces empreintes, qui ne sont pas meilleures sans doute que celles du Duc of Devonshire. Mais vous pouvez comparer à cette heure nos pauvretés avec les richesses du duc.

Je voudrois qu'on pût avoir des empreintes de ce qui se trouve actuellement chez Mylord Carlyle et chez le Duc de Marlbourg. Je connois bien tout ce qui a été dans ces collections, mais à en juger par les empreintes de Devonshire je presume, que ces messieurs ont brocanté entre eux, et que le Marlbourg aura le plus grande partie de ce qu'il y a eu d'excellent en Angleterre dans ce genre. |

J'espere bien vous voir aujourd'hui d'une ou d'autre façon; il me faut de l'exercice. Je suis tres envieux d'apprendre quelque chose des secrets du Scholiaste. J'avois compté de le voir avant la Cour, mais voila des juifs avec des curiosités qu'il faut que je depeche.

J'ai depeché les Juifs qui n'avoient qu'un morceau de mine d'or superbe.

Adieu ma toute chere Diotime.

Σ. |

[Couvert:] Pour Son Altesse Madame la Princesse de Gallitzin



Lettre 1.243 – Sans date

*Münster, Universitäts- und Landesbibliothek, Gallitzin Nachlaß,
Kapsel 19 [lettre 103].*

1778

Ma très chère Diotime. Je suis charmé que vous avez reçu le paquet que je vous ai dépêché avant hier. J'en étois en peine, puisqu'il étoit tard. Je vous garderai les feuilles que vous m'envoiez, et j'aurai soin des vôtres qui me restent, l'ordinaire prochain. Voici une lettre que je vien de recevoir encore dans le moment.

Hier j'ai vu Mr. de Larrey pendant une heure et demie avant diner. Il paroît tres pieux, très honnet homme et heureux. Il m'a promis de revenir, ce que je desire. Il m'a dit que le Prince avoit tué un cerf, ce qui doit vous faire beaucoup de plaisir, ce qui me rejouit au fond de l'ame.

Depuis trois jours je n'ai pas été bien à mon aise, mon bras m'a fait mal quelques fois, jusqu'à m'incommoder en ecrivant. C'est un peu mieux à present, mais j'ai été tellement inerte, que je ne suis pas sorti, ne valant rien pour les autres, et peu pour moi. C'est dans cet etat, ma Diotime, que vous me demandez des lettres comme du pain. Jugez de ma triste situation, n'ayant pas de quoi vous satisfaire car je n'ai pas un brin d'esprit; | mon imagination ressemble au Nil, lorsqu'on y marche à sec. La seule chose que je sçai de moi, c'est que je sens que je sens comme à l'ordinaire, mais le côté du corps qui est homologue à un côté de l'ame paroît un peu en desordre, brouille la correspondance mutuelle, et empêche les expressions du sentiment.

Je souhaite de tout mon coeur, mon amie, que le vrai *Χίλων* vous guerisse de l'ennui, et que vous quittiez ensemble ce sejour, qu'un sage de la Cour m'a peint il y a deux ans, comme le centre de tout plaisir.

Jeudi j'ai rencontré l'Errata. Elle m'a chargé de ses respects pour vous, elle m'a raconté que ce grand Du Luc avoit encore un soir fait une apparition chez elle, en venant de Hellevoet. Elle en étoit extasiée, elle n'avoit eu jamais tant de plaisir.

La modestie m'empêche de lui demander ce qu'il lui avoit donc fait, mais il faut que cela ait été du serieux. A propos j'ai appris à cette occasion que Du Luc et sa compagne de voiage n'ont pas une langue en commun, et qu'ils ne sçavent se

demander que de manger et de boire ou autre animalité nécessaire. Cela étant les discours qu'il lui faut avoir dans ses lettres, doivent être de la poésie pure de sa façon. |

C'est vous, ma Diotime, qui me faites penser au dialogue. Il faut que cela s'achève. Je vais m'y mettre toute à l'heure, et je vais y chercher en vain peut-être quelque pauvre amusement. Voila ce que l'absence occasionne, car je lui attribue tous mes maux.

Marquez moi le jour et l'heure de votre retour. Songez je vous prie de ne pas aller la nuit sans lune par le chemin d'Amersfoort ou de Wageningen, car vos cochers qui étoient bons sans doute, m'ont dit qu'ils avoient été vingt fois dans la crainte de verser votre voiture en plein jour, tellement elle est peu faite pour ces chemins.

Adieu ma toute chère Diotime, j'embrasse vos chers enfants un million de fois, et je vous baise la belle main avec la plus vive tendresse.

Σωκρατης Πλατωνος διδασκαλος

La Haye, ce dimanche à 6½ h.

